









RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME QUATRIEME.

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.

Foucault

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON, ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR, ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS, COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE, DESFORGES, ETC.

TOME ONZIEME.



PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1817.



LE

PHILOSOPHE MARIÉ,

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, le 15 février 1727.

NOTICE

SUR DESTOUCHES.

Philippe Néricault Destouches naquit à Tours, en 1680. Les mémoires du temps ne s'accordent pas sur la maniere dont il passa ses premieres années. Il paroît qu'après avoir fait ses études à Paris, il ne fut pas d'accord avec ses parens sur l'état qu'il devoit embrasser, et que les désagrémens que cette contrariété de goûts lui fit éprouver dans la maison paternelle le porta à s'enrôler dans un corps de volontaires. Son esprit et sa bonne conduite le firent bientôt distinguer. Se trouvant en Suisse, il eut le bonheur d'être présenté au marquis de Puysieux, ambassadeur françois près le Corps Helvétique. Ce ministre démêla les heureuses dispositions de Destouches, et se l'attacha. La tranquillité où se trouvoit le jeune homme, après avoir mené une vie si active, réveilla en lui le goût des lettres, qu'il avoit eu dès sa plus tendre jeunesse, et que le tumulte de l'état militaire n'avoit pu étouffer.

Les premiers sujets qu'il traita furent des sujets religieux : cela seul suffiroit pour prouver que sa jeunesse ne fut pas aussi orageuse que d'Alembert cherche à l'insinuer dans son Histoire de l'Académie françoise. Destouches sentit que les jeunes gens qui s'exer-

cent à la poésie ont besoin d'une critique sévere, et qu'on ne peut réussir dans cet art si difficile que par un travail assidu, et par une grande soumission aux conseils des gens de goût. Boileau vivoit encore, et son nom étoit plus que jamais l'effroi des écrivains médiocres: Destouches eut la hardiesse de lui adresser ses essais. Le grand critique répondit avec beaucoup de politesse, et crut devoir encourager le jeune poëte, quoiqu'il trouvât ses vers un peu négligés. Cette lettre prouve que, dans sa vieillesse, Boileau n'avoit rien perdu des graces de son esprit : nous la citerons, parce qu'elle est peu connue. « Si j'étois en parfaite « santé, monsieur, je tâcherois, en répondant fort « au long à vos magnifiques complimens, de vous « faire voir que je sais rendre hyperboles pour hy- « perboles, et qu'on ne m'écrit pas impunément des « lettres aussi spirituelles et aussi polies que la vôtre; « mais trouvez bon que, sans faire assaut d'esprit « avec vous, je me contente de vous assurer que j'ai « trouvé dans votre ouvrage des sentimens de reli- « gion d'autant plus estimables, que je les crois sin- « ceres, et que vous me paroissez écrire ce que vous « pensez. Cependant, monsieur, puisque vous sou- « haitez que je vous écrive avec cette liberté satirique « que je me suis acquise, soit à droit, soit à tort, « sur le Parnasse, comment souffrir qu'un aussi ga- « lant homme que vous fasse rimer *terre* avec *colere?* « Comment vous passer deux *hiatus* tels que vous

« vous les permettez? Comment!... Mais je m'aper-
« çois qu'au lieu de remerciemens que je vous dois,
« je vais ici vous inonder de critiques. Le mieux est
« donc de finir, en vous encourageant dans le bon
« dessein que vous avez de vous élever sur la mon-
« tagne au double sommet, et d'y cueillir les infail-
« libles lauriers qui vous attendent. »

Les pressentimens de Boileau ne tarderent pas à se vérifier : l'ambassadeur, auquel Destouches étoit attaché, préféroit l'art dramatique à tous les autres genres de littérature, et se plaisoit souvent à jouer la comédie dans l'intérieur de sa famille; il n'en falloit pas plus pour décider la vocation du jeune poëte. Une nouvelle de Cervantes lui offrit un sujet, dans lequel il crut trouver le double avantage d'une intrigue attachante et d'un caractere soutenu : Destouches se trompa un peu sur ce choix; le Curieux Impertinent offre plutôt le fond d'un roman que celui d'une comédie. Dans un roman, le défaut du principal personnage peut être ménagé de maniere à ne se montrer qu'avec vraisemblance; au théâtre, au contraire, l'unité de temps prescrit de réunir dans le court espace de vingt-quatre heures toutes les occasions où ce défaut se développe : alors les importunités, trop rapprochées de la curiosité impertinente, fatiguent plus qu'elles n'amusent. Quoique l'auteur n'eût pu se préserver de cet écueil, sa piece fut jouée en Suisse avec beaucoup de succès, et bientôt les suffrages de

Paris confirmerent ce triomphe. Les bons critiques reconnurent dans ce premier essai d'un jeune homme une versification élégante et facile, une grande vérité de dialogue, et des vues morales répandues sans affectation; ils jugerent que la France avoit un poëte comique de plus, et que Destouches étoit destiné à recueillir une partie du vaste héritage qu'avoit laissé Moliere.

L'Ingrat, qui suivit le Curieux Impertinent, n'eut pas autant de succès : le principal personnage parut odieux et peu théâtral. L'auteur voulut en vain s'appuyer de l'exemple du Tartufe, qui fait rire en même temps qu'il inspire l'horreur; il ne remarqua pas que l'hypocrisie et la fausse dévotion donnent lieu à une multitude de détails comiques, tandis que l'ingratitude est un vice, dont les développemens ne peuvent être que secs et froids.

L'Irrésolu fut la premiere comédie de Destouches, qui lui donna un rang distingué parmi les poëtes comiques. Ce caractere est parfaitement tracé, et l'auteur n'a point passé les bornes de la vraisemblance théâtrale : il n'a pas voulu présenter un personnage entièrement ridicule; il s'est borné à peindre un galant homme, qui n'a d'autre défaut qu'une irrésolution continuelle. Ce personnage justifie lui-même son caractere d'une maniere très spécieuse :

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,

D'un raisonnement sain, et des réflexions
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage;
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage:
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi, qui veux en tout agir avec prudence,
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence,
Je cherche, j'examine; et, pour ne faillir pas,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

Ce prétendu sage est logé chez une dame qui a deux filles très aimables : Célimene est tendre, modeste et réservée; Julie est vive et légere : l'Irrésolu aime la seconde; mais, effrayé des suites du mariage, il veut souvent lui préférer Célimene, dont le caractere lui a inspiré beaucoup d'estime. Poussant bientôt plus loin cette défiance, il se résout à épouser la mere, qui est veuve; mais les ridicules de cette femme, et sur-tout l'amour, le ramenent bientôt aux pieds de Julie. Toutes ces irrésolutions, et sur-tout la derniere, produisent des situations très comiques. Une coquetterie trop chargée dans le rôle de madame Argante, des contrastes trop étudiés dans les caracteres des deux sœurs, un peu de *maniere* dans la gaieté du valet et de la soubrette, ont empêché cette comédie de rester au théâtre. Ces défauts se retrouvent dans les meilleures pieces de Destouches; ils tenoient à la gravité de son esprit, qui se contraignoit, pour ainsi dire, toutes les fois qu'il cherchoit à être co-

mique. Tout le monde a retenu le dernier vers de cette piece; c'est le meilleur coup de pinceau donné au caractere de l'Irrésolu. Dorante, uni avec Julie, reste un moment seul; après avoir réfléchi, il lui échappe ces mots, qui sont aussi vrais que comiques:

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimene.

Le Médisant a été long-temps au répertoire; mais trente ans après la premiere représentation de cette piece, Gresset donna le Méchant, dont le caractere a beaucoup de rapports avec celui du Médisant. La grande supériorité du style assura la victoire à l'auteur de Vert-Vert. Gresset rendit son principal personnage très comique en lui faisant répandre ses médisances sur plusieurs sociétés : Destouches se priva de cet avantage; presque tous les récits de Damon ont pour objet les acteurs de la piece. Cette derniere combinaison donne peut-être au Médisant un ensemble que n'a pas le Méchant; mais, en rendant la piece ancienne plus réguliere que celle de Gresset, elle la rend aussi moins piquante. Quelquefois, cependant, Destouches généralise les médisances de Damon. Nous citerons une tirade qui peut être comparée aux meilleurs morceaux du Méchant. Valere, ami du Médisant, lui reproche sa malignité; Damon lui répond ainsi:

C'est par là qu'on corrige, autrement on ennuie.

Tel rit quand on le prêche, et craint la raillerie :
Sans moi, ce vieux abbé, parent de Lisidor,
Sous ses faux cheveux blonds se farderoit encor.
Ce petit magistrat, qui toujours pindarise,
Se croiroit adoré de la vieille Bélise,
Si je ne l'eusse pas averti plaisamment
Qu'elle avoit de Damis payé le régiment.
Un couplet de chanson, que j'ai dit dans le monde,
A fait voir de Licas la malice profonde,
Et que depuis qu'il doit sa fortune à Cliton,
Il le fait à la cour passer pour un fripon.
J'ai mis ce plat auteur, qui loue à toute outrance,
Au point de n'imposer qu'aux benêts qu'il encense.
N'est-ce point par mes traits que les petits marquis
N'osent plus au théâtre étaler leurs habits?
Ce flandrin de Licandre, avec sa face étique,
Vouloit passer par-tout pour habile critique;
Il ne parloit jamais que d'actrices, d'acteurs,
Et d'un ton décisif il frondoit les auteurs;
Par caprice, il blâmoit, ou bien crioit miracle,
Et ridiculement se donnoit en spectacle:
Je l'ai si bien berné, plaisanté là-dessus,
Qu'il s'enivre à présent, et ne décide plus.
La prude Célimene, en public vertueuse,
Avec son intendant est très peu scrupuleuse;
Le monde à qui la dame avoit trop imposé,
Par les soins que j'ai pris en est désabusé.
C'est là rendre au public un utile service.

Ces vers sont moins travaillés que ceux de Gresset, mais on ne peut leur refuser beaucoup de rapidité et d'élégance.

Les succès dramatiques de Destouches le firent connoître du régent. Ce prince crut voir en lui du talent pour les affaires, et les éloges que M. de Puysieux donnoit au poëte confirmerent cette opinion. En 1717, Destouches fut envoyé à Londres avec l'abbé Dubois, depuis cardinal et ministre; et lorsque ce dernier revint en France, il resta seul chargé des affaires.

Les négociations dont il fut occupé réussirent, et le régent lui en témoigna publiquement sa reconnoissance. Il peut paroître étonnant qu'un homme aussi sage et aussi grave que Destouches ait fait une grande fortune sous un prince qui, dans les affaires les plus sérieuses, faisoit entrer tout le désordre de son caractere. On ne peut se dissimuler que, pendant sa jeunesse, il n'eut pas les principes séveres qu'il pratiqua dans la suite; sa liaison intime avec l'abbé Dubois suffiroit pour le prouver. Un fait, que nous rappelons ici pour donner une idée des mœurs du temps, viendra encore à l'appui de cette opinion. L'abbé Dubois, voulant avoir l'archevêché de Cambrai, imagina de le faire demander pour lui par le roi d'Angleterre. Destouches, chargé de cette négociation singuliere, profita de la familiarité que le roi lui accordoit pour hasarder la proposition. Georges crut que c'étoit un badinage, et ne répondit qu'en riant : « Sire, lui dit Destouches, je sens « comme votre majesté la singularité de la demande;

« mais il est de la plus grande importance pour moi « de l'obtenir. Comment voulez-vous, dit le roi, « qu'un prince protestant se mêle de faire un arche- « vêque en France? Le régent en rira lui-même, et « n'en fera rien... Pardonnez-moi, sire, répliqua « Destouches; il en rira, mais il le fera : premièrement, par respect pour votre majesté; en second « lieu, parce qu'il le trouvera plaisant. D'ailleurs, « l'abbé Dubois est mon supérieur; mon sort est en- « tre ses mains; il me perdra si je n'obtiens de votre « majesté une lettre pressante à ce sujet : la voici « toute écrite; et les bontés dont votre majesté m'ho- « nore me font espérer qu'elle voudra bien la signer. « Donnez, puisque cela vous fait tant de plaisir, dit « le roi, » et il la signa. Cette anecdote en fait plus entendre que tout ce qu'on pourroit dire sur cette époque. Nous la devons à Duclos, connu par sa véracité; il la tenoit de Destouches lui-même.

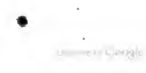
Après la mort du régent, Destouches, jouissant d'une fortune considérable, ne travailla plus que pour son amusement. Retiré dans une campagne charmante, près de Melun, il composa un grand nombre de pieces de théâtre. Nous ne parlerons pas de celles qui entrent dans ce recueil; parmi les autres on doit remarquer l'Ambitieux et l'Indiscrete, et le Jeune Homme à l'épreuve. Un caractere forcé dans la premiere, des langueurs dans la seconde, les ont éloignées du théâtre.

Les succès de Destouches lui ouvrirent, en 1723, les portes de l'académie françoise; il y remplaça Campistron; Fontenelle, qui le reçut, lui parla ainsi de ses ouvrages : « Qui est celui qui n'a pas senti, « dans vos pieces, le beau choix des caracteres, ou « plutôt le talent de trouver encore des caracteres; « la justesse du dialogue, qui fait qu'on se parle « et qu'on se répond, et que chaque chose se dit « à sa place, beauté plus rare qu'on ne pense; la « noblesse et l'élégance de la versification, cachées « sous toutes les apparences nécessaires du style « familier? »

Le caractere principal du talent de Destouches est une grande sagesse dans les conceptions. Son comique, sans être très vif, a de la grace et souvent de la finesse: il recherche peut-être trop les contrastes; ses personnages ridicules sont presque tous chargés, et les développemens des caracteres sont trop multipliés. Il peint rarement à grands traits; ses tableaux, finis avec beaucoup de soin, brillent ordinairement plus par les détails que par l'ensemble. Du reste, la morale la plus pure respire dans ses ouvrages; et, si l'on n'a conservé au théâtre qu'un petit nombre de ses pieces, on les lit toutes avec plaisir et avec fruit. Dufresny, qui travailloit en même temps que notre auteur, lui reprochant de manquer d'esprit, celui-ci lui répondit qu'il valoit mieux manquer *d'esprit* que de *bon sens*. C'étoit parfaitement saisir le défaut de

son rival, dont les principales conceptions, sur-tout dans les pieces en cinq actes, étoient presque toujours vicieuses.

Destouches fournit une très longue carriere; il en consacra la fin à la défense de la religion, dont il prévoyoit que la ruine entraîneroit les plus grands malheurs. Il mourut, le 4 juillet 1754, âgé de soixante-quatorze ans.



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MORVILLE,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

Je n'osois me promettre les applaudissemens dont le public vient d'honorer cette comédie; mais, puisqu'ils ont surpassé mes espérances, souffrez qu'ils m'autorisent à prendre la liberté de vous la dédier. Je me flatte qu'un protecteur aussi respectable que vous l'êtes la soutiendra contre tous les efforts des critiques, et va lui procurer un nouveau succès. Tout le monde admire la solidité de votre esprit, la justesse de votre goût et l'étendue de vos lumieres. Quel heureux préjugé, MONSEIGNEUR, *en faveur d'un ouvrage qui paroît sous vos auspices! et quelle heureuse occasion pour moi de vous rendre un hommage public, et de vous assurer du parfait dévouement et du profond respect avec lesquels je serai toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
NÉRICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

ARISTE.
DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.
LE MARQUIS DU LAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.
LISIMON, pere d'Ariste.
GÉRONTE, oncle d'Ariste.
MÉLITE, épouse d'Ariste.
CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.
FINETTE, suivante de Mélite.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, chez Ariste.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

LE PHILOSOPHE MARIÉ.



Perin del. Gault de St Germain direx.

Chaque attitude est juste, énergique, touchante
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

Acte IV Sc. VI.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE.

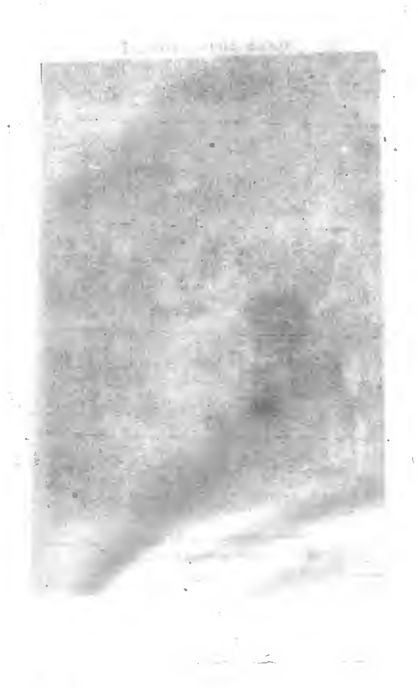
ACTE PREMIER.

[illegible] de livres : Ariste est assis [illegible] laquelle il [illegible] et [illegible] mathématiques [illegible] et une [illegible]

SCÈNE PREMIÈRE.

[illegible]

[illegible] goûte avec plaisir
[illegible] d'un innocent loisir;
[illegible], à l'abri de l'envie,
[illegible] point ma vie,
[illegible] à mes souhaits,
[illegible] satisfaits.
[illegible] seul en ce lieu, [illegible],



LE

PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un cabinet de livres : Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instrumens de mathématiques et une sphere.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, *seul, en robe de chambre.*

OUI, tout m'attache ici. J'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie.
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,

Et toujours occupé sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les Muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi:
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême:
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié,
Ici je suis garçon, là je suis marié...
Marié!... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver:
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait malgré moi l'épreuve malheureuse;
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse.
Plus amant que mari, je possede son cœur;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame?
Ma femme est tout aimable... Oui, mais elle est ma femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art cachés à mon amour...
Sexe aimable et trompeur! c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse!...
Insensé que j'étois! ai-je dû présumer
Que le Ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats,

De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu. Damon s'appuie sur le fauteuil d'Ariste.)

SCENE II.

DAMON, ARISTE.

ARISTE, *à part, sans voir d'abord Damon, après avoir lu quelque temps, et, par réflexion, en regardant son livre.*

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature...
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sut me faire à longs traits avaler le poison :
Cruel ami ! c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante ;
Tu vantas sa douceur et sa docilité :
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous ?

ARISTE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Est-ce vous ?

DAMON.

C'est-moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre ?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi

Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien... Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure:
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié!

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être :
Je m'en flattois du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plutôt?

ARISTE.

Non; car il st eécrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois su me contraindre,
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour,
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnable...

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes sur-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera point suivie.
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au Ciel!

DAMON.

Eh! pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans à l'insu de mon pere,
M'expose tôt ou tard à sa juste colere.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte;
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif,
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche, asséz dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci.
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthese,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus nous amene ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commeres,
Qui me font avaler cent pilules ameres,
Lorsque pour mon malheur je vais imprudemment,
Pour lui rendre visite à son appartement.
Dès que j'entre on se tait, on se parle à l'oreille,
On sourit: par degrés le caquet se réveille;
Toutes parlent ensemble, et ce que je comprends

Par leurs discours confus, leurs gestes différens,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrette assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai pour confidens la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence,
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non, je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur;
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit... Mais, vous, employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision.
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même:
Je connois Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.

Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin

Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main.
Mais elle m'aime au fond; et si jamais mon frere
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire,
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

ARISTE, *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé;
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(*Il retourne à sa table, et se remet à lire.*)

SCENE III.

FINETTE, *entre, et observe quelque temps Ariste avant que de lui parler;* ARISTE.

FINETTE, *à part.*
(*à Ariste.*)

Toujours lire!... Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut!

FINETTE.

Très-volontiers... Madame
Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans

Que jamais ce mot-là fût prononcé céans.
Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui... Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage! A vous ouïr,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque:
Je n'y puis plus tenir; le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire;
Pour moi j'aimerois mieux vivre en un monastere,
Jeûner, prier, veiller et parler tout mon soû.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu! parlez. Je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles;
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles:
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit défendu,
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossiere viande
Que l'on me défendroit constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quels travers! quel esprit de contradiction!

Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion !
Voilà les femmes !

FINETTE.

Soit. Mais telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions :
Une belle paroît, lui sourit, et l'agace;
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous, et vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache ou bien à climusette.

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens...
(*à Finette.*)
Faisons treve, de grace, à tout ce badinage.
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession

D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous, ambitieux?... Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme et de la même étoffe.
Eh! qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, monsieur, à tous momens?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
« C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
« Que cette hydropisie a fait de malheureux!
« Mais, pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux:
« Un trésor de vertus est le seul où j'aspire;
« Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire. »
Et zeste! si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez : « Serviteur, je ne suis pas si sot. »

ARISTE.

Tu te trompes : je suis dans les mêmes maximes;
Mais je sais leur donner des bornes légitimes,
Et je serois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable; il faut vous y tenir.
Mais messieurs vos enfans sont encore à venir.
(*hésitant.*)
Peut-être viendront-ils... Cependant...

ARISTE.

Quoi?

FINETTE.

J'augure

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit, sans s'en embarrasser;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret,
Sur-tout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser, et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très juste, et les maîtres prudens
Doivent au poids de l'or payer leurs confidens...
(*lui donnant sa bourse.*)
Voici pour t'apaiser et t'imposer silence...

(*à part.*)
Mon lot est de souffrir et d'avoir patience.

FINETTE, *regardant la bourse.*

Votre secret, monsieur, grandement me pesoit;
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrette :
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paierez bien je vous réponds de moi...
Mais, à propos, vraiment j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que madame desire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse... Ah! j'y suis, Dieu merci!
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici
Pour vous entretenir sur certaines affaires.

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires;
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grace, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit : je vais vous sauver sa visite.

ARISTE, *seul.*

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnemens les plus démonstratifs;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles

Pour corriger les gens les plus incorrigibles...
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCENE IV.

MELITE, ARISTE.

ARISTE, *avec étonnement, en apercevant sa femme.*

Comment! c'est vous?

MÉLITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh! non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse l'être;
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui; mais j'avois dessein de vous entretrenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher; dites obéissante :
Vous n'aimez d'un mari que son autorité :
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice;
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice :
J'exige des égards, et non pas des respects.
Cachez notre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment est-ce vous offenser ?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit que pourroit-il penser?

MÉLITE.

Eh! mais il penseroit... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez;
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux;
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il étoit connu, je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce desir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible...
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrette et femme de promesse;
Car vous m'aviez promis très solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrete
Ne peut tenir long-temps une affaire secrete.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi:
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours
Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas : de ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh! quoi?

MÉLITE.

C'est que du moins le marquis du Lauret,

Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis!... Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse;
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa these avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits en tous lieux je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc? Doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé... Je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Eh! quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez,
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très raisonnable;

Et, pour ne rien céler, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi? vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez : je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez? Eh bien!

Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite!

MÉLITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence

Que...

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,

De peur de vous commettre avec lui ; mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin.
Pour la faire cesser le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît ; mais décidez dans peu
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire ;
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCENE V.

ARISTE.

Attendez... Elle fuit... Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
Cela ne peut pas être ; et le Marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non, elle est trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner...
Mais enfin que conclure et que déterminer ?...
Le Marquis amoureux !... Dans le fond de mon ame
Je suis ravi... De quoi ? qu'il en conte à ma femme.
Cela n'est point plaisant... Mon honneur effrayé...
Mon honneur... Qu'on est sot quand on est marié !...
Allons voir le Marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa foiblesse.
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai ;
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

LE marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête,

Et j'en viendrois à bout si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise;
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'état,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point : c'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence.
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident; c'est l'ami de mon maître.
Vous l'aimez. Cependant, si je puis m'y connoître,

Vous prétendez en faire un mari complaisant :
En ce cas, le Marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode,
Et tout homme de cour doit être époux commode :
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori ?

CÉLIANTE.

Mais au fond tu dis vrai.

FINETTE.

Comment? Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point.
N'étant point gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour!
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espere un jour rehausser ses moyens :
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile.
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis.
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême
J'élude mon penchant et me combats moi-même.

J'ai maltraité souvent un amant trop aimé;
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé;
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée:
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée..
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il!... Mais vous ferez l'oison
Sitôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traitons quelque sujet propre à me chagriner:
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien, donc, ma maîtresse
De notre philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la premiere fois,
A des vivacités qui, comme je prévois,

Pourront dégénérer en aigreur très fâcheuse,
Et rendre quelque jour votre sœur moins heureuse.
Cela vous déplaît-il ?

CÉLIANTE.

Non, tu me fais plaisir;
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et très parfaitement:
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes;
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser
Sans sentir que mes yeux sont tout près d'en verser.

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir !... Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.

Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse !
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse.
J'en creve de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur ?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien... Le voici, ce me semble...
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.
(*Elle sort; et, aussitôt qu'elle est sortie, Céliante va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCENE II.

DAMON, CELIANTE.

DAMON, *regardant Céliante quelque temps, sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir ?

CÉLIANTE, *feignant d'être surprise.*

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir ;
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs; il me faut filer doux.
(il s'assied dans un coin.)

CÉLIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CÉLIANTE.

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE, *en se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!...
Ne me tenez jamais ce doucereux langage;
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis...
Ma vive ardeur!

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON, *ironiquement.*

Mon dieu, non... Je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là?... Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE.

Non, non, je me ravise :
On ne dit point en face une telle sottise
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment;
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satirique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice;
Moi, je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Eh! comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais, que voulez-vous dire? expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu! cela s'entend de reste!

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi?

CÉLIANTE.

Mon dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis... au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Eh! de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes.
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats?...
(*Céliante se met à rire.*)
Vous riez?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colere:
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(*elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différent sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;
Mais je sais le moyen de la faire finir...
(*à Céliante.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir,
Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime
J'allume votre haine et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer :
Je le sens, j'en mourrai; mais, pour votre supplice,
Cruelle! après ma mort vous me rendrez justice;
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, *le retenant.*

Damon! Damon!

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE, *à part.*

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes...
(*à Damon.*)
Ecoutez.

DAMON.

Non; je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc, mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir.

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrois vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême;
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentois!

DAMON.

Quel étrange discours!
Jurer de me haïr quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux sermens croirai-je par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier : c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste :
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste;
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais encor dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens;
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure?

CÉLIANTE.

Des défauts! des défauts! je ne finirois point
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très sincere,

Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Ecoutez-moi, cela vaut un sermon...
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même;
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis;
Votre intérêt vous guide et seul vous détermine;
Chez vous en grand secret l'amour-propre domine;
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse;
Mais vous êtes hautaine, inquiete, envieuse;
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous emmaigrissez de l'embonpoint d'autrui :
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin,
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,

N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade;
Sans choix, tout est pour vous matiere à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le Ciel m'écrase en ce moment
S'il fut jamais, madame, un plus fidele amant!
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux;
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien! vous l'êtes donc. Etes-vous satisfaite?

CÉLIANTE.

Non; ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez?

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.
(Damon sort.)

SCENE III.

CELIANTE.

Traître! de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée...
Pour folle je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai; c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle?...
Pour coquette, voyons: le suis-je?... Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement:
Je le sens; mais au fond est-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament...
Je suis, ajoute-t-il, inquiete, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil... Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fiere et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrete... Oui, quelque chose à peu près;
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin je suis bizarre et d'un caprice extrême...

Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCENE IV.

MELITE, CELIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut ? cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente ?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien ;
Quand je ferai le vôtre il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois; la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité;
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bientôt.

MÉLITE.

Comment ?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point vous et moi nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractere est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, et plus on est content:
Bien d'autres que je sais n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnoît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite;
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre, si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui, moi, je l'ai manquée? Ah! quelle impertinence!

Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse:
Vous m'aimiez comme sœur; vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne peut se pardonner.
Vous sortirez d'ici si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCENE V.

ARISTE, *un livre à la main*; MELITE, CELIANTE.

CÉLIANTE, *à Ariste, en le tirant par le bras, et en lui faisant tomber son livre de la main.*

Ah! monsieur, vous voilà? Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre:
Votre femme...

ARISTE.

Eh! mon dieu, laissons ce titre-là;

Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! treve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE, *à Ariste.*

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari!... c'est fort bien commencé!
De grace, que ce mot ne soit plus prononcé!
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur?

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprénez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE, *à part.*

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos;
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.

Je n'examine point le fond de la querelle;
Un éclaircissement souvent la renouvelle:
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE, *montrant Mélite.*

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison!

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Eh! par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames:
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Les femmes valent bien messieurs les beaux esprits.

MÉLITE, *à Ariste.*

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! c'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames.

Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non, dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon! ce problême
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus, en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, monsieur, quand je suis en colere,
Mais de sang-froid jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort,
Car vos vivacités me divertissoient fort.
L'une et l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de graces...
Allons, ranimez-vous: êtes-vous déja lasses?

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Divertissez monsieur!

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie;
Mais je me raccommode et pour toute ma vie.

CÉLIANTE, *présentant sa main à Mélite.*

Touchez là.

MÉLITE, *touchant la main à Céliante.*

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger!

CÉLIANTE.

Tant mieux!

ARISTE.

Embrassez-vous, pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-da, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

(*elles s'embrassent.*)

ARISTE.

Courage!
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; et les deux sœurs s'enfuient aussitôt qu'elles l'aperçoivent.)

SCENE VI.

GERONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu; vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile.*

Ah! bon dieu! quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même! Autre surcroît de maux!

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien... Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures...
(hésitant.)
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu,
Achevez donc!

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe.

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe:
Vous voulez éluder un éclaircissement;
Mais il faut me répondre et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile;
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non, vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE, *avec impatience.*

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang

Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime :
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non; il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content :

Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne;
Et... fort innocemment... je leur disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hum!... Je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute : est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais...

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amene la future.

ARISTE.

Eh! qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu!

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai... Mais, mon oncle, excusez; la surprise...

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous :
Nous parlerons à fond quand j'aurai bu deux coups.

(*il passe dans une piece voisine.*)

ARISTE, *seul.*

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre!

SCENE VII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! voici nouvelle affaire...

Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle...

FINETTE.

Attendant que vous puissiez le voir,
Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui; le bon Marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux;
Et même devant elle il s'est mis à genoux,
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connoissez.

ARISTE, *feignant de rire.*

(*à part.*) (*à Finette.*)

Oui... oui... J'enrage... Ecoute...
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard... Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Etant avec madame, il peut bien vous attendre;
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet.

Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

(*Finette sort.*)

Ma situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS.

Oui, cet oncle d'Ariste est un original :
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal;
Je n'y saurois tenir : son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste...
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret?...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?

Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrois dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet !
Crier, nous interrompre, et vous brusquer tout net !
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non ; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage !
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille ; auroit-il découvert mon secret ?...
(*au marquis.*)
Il est vrai que souvent d'un ton fort indiscret
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ! en leur faveur voulez-vous vous dédire ?

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre garçon, seriez-vous marié ?
Il court de certains bruits... mais je ne puis les croire,
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait : je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? Quelle est votre pensée?
Ma réputation seroit-elle blessée
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat;
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie;
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire;
Filles, femmes, maris, toute sorte de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(à part.)

Ils auroient bien raison! Je suis mort s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *avec embarras.*

(*à part.*)

Eh! mais...comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis! et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes vous et moi dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier;
De choisir un parti ma famille me presse:

Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse;
Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet évènement.
Treve donc d'argumens : la chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? Moi, vous appuyer?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE, *avec colere.*

Vous avez très mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux?
Mélite à vos conseils me paroît si soumise.

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite... Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non; je vous promets ce point.

SCENE III.

MELITE, ARISTE, LE MARQUIS.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS.

J'ai rompu le silence,

Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Eh quoi?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire;
Je ne vous aime point : voilà toute l'histoire.

ARISTE.

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MÉLITE, *au Marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE, *au Marquis.*

Ne cachez rien.

MÉLITE, *au Marquis.*

Qu'avez-vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS.

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, madame, et qu'en secret, peut-être,
Il prétendoit à vous; mais il m'a fait connoître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.

Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.
(*Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, et il lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez?

ARISTE, *bas.*

Paix donc!

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté;
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire...
(*Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi!...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens;
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.
(*il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage!

MÉLITE, *au Marquis.*

Levez-vous; finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, *bas.*

Contraignez-vous, de grace!...
(*haut, en montrant le Marquis.*)
Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher,
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame;
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme,
Auquel cas, entre nous, vous auriez très grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord...
Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux:
Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre;
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre.
Il faut qu'il sache tout: dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entr'eux deux et montrant Mélite.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumieres,
Dites si ses discours, ses regards, ses manieres,

Quand vos empressemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances :
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué, au Marquis.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE, *au Marquis.*

Ah! je vous en réponds!... Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très ridiculement),
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,

Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passerent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencerent;
Je revins plein d'ardeur; et je parlai des mieux :
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colere
Que, puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen :
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien!

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai sans savoir son idée;
Et quand mille sermens l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:
« Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée;
« Mais ma sœur, plus aimable et plus belle que moi,
« Sans doute recevroit vos vœux et votre foi :
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre:
« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance,
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Eh! de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais; mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre.
Oui, j'aime et j'aimerai.

ARISTE, *au Marquis.*

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle une fois je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE, *au Marquis.*

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*a Ariste.*)
Morbleu!... Mais j'ai tout dit. Imitez ma franchise,
Ariste: est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté :
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser : je vous jure, d'honneur,
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite, et si quelqu'un possede
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remede;
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main.
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre.
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

(Il sort.)

SCENE IV.

MELITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter au moins de la même maniere.

MÉLITE.

Non pas : il aura seul ma confiance entiere.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,

Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrois sans rougir aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours enfin j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai, sans faste et sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manieres.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumieres;
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin vous soupirez pour la philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répete ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime

Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS.

Je suis moins affligé de son indifférence
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau
Que le Ciel a produit pour être mon bourreau;
Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
(*voyant paroître Céliante.*)
Ne puis-je?... Ah! j'aperçois cette charmante sœur
A qui Mélite veut que je donne mon cœur...
Eh bien! offrons-le-lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCENE VI.

CELIANTE, LE MARQUIS.

CÉLIANTE, *à part.*
Voici ce fier Marquis. Je ne puis le souffrir;
Mais je prétends son cœur: il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire, et je veux me contraindre
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.
Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*
Ce début me promet un succès très heureux.

SCENE VII.

CELIANTE, LE MARQUIS, DAMON, *se tenant quelque temps dans l'éloignement, et les écoutant sans en être aperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déja depuis long-temps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Oh! je m'en doutois bien... Un penchant légitime
Pour vous depuis long-temps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu.

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh! de grace, Marquis, finissez ce langage:
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment...
(*à part.*)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse:
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON, *en se plaçant entre eux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, *à part.*

Bon! le voilà jaloux, et c'est ce que je veux...
(*à Damon.*)
Vous avez entendu?

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura: c'est ce que je desire;
Peut-être le dépit produira son effet.
(*à Damon, en feignant d'être fâché.*)
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur?...

CÉLIANTE, *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON, *au Marquis.*

Non; je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE.

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi jaloux? eh! pourquoi?

CÉLIANTE, *à part.*

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah! le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidele.
Rien n'est plus naturel que votre changement :
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerois!

LE MARQUIS.

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être,
Et que non seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur qui de mes feux n'avoit pu se défendre;
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCENE VIII.

DAMON, CELIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh bien! que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,

D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien :
Même avec le Marquis vous osez me surprendre;
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colere.*

Comment?...

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr; quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

Eh! comment savez-vous tout cela, je vous prie?
Etes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas; mais le Marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne lui peut convenir; le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus: c'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Eh! qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Eh! pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore,
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore;
A moins que le dépit de se voir rebuté
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystere-ci voulez-vous être instruite?
Allez sur ce sujet interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimeroit seulement par dépit?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre?
Est-ce son sentiment? Seroit-ce aussi le vôtre
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibere-t-on quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement:
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure,
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien... Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder?... Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts vous m'aimez constamment,
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.

Il falloit être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très fidele, en dépit du caprice.

CÉLIANTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis... Son air et ses discours...
(*Damon lui baise la main.*)
Ah! traître! malgré moi tu triomphes toujours!

SCENE IX.

ARISTE, MELITE, CELIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite, en entrant et à demi-voix.*

Non; ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande:
Remettez-vous de grace, et retenez vos pleurs.

MÉLITE, *à demi-voix.*

Quoi! tout près d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois et muette et tranquille?

ARISTE, *à demi-voix.*

Ah! je vais devenir la fable de la ville!

DAMON, *apercevant Ariste et Mélite.*

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé

Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire,
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons, que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE, *à Céliante.*

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CÉLIANTE.

Eh! quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon?... Ce trait-là me paroît singulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Ecoutons : cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine;
Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCENE X.

GERONTE, ARISTE, MELITE, CELIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Oh çà! mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme...
(*à Céliante.*)
Ah! ah! je vous croyois déja bien loin, madame.

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MÉLITE, *bas.*

Pourquoi?

ARISTE, *bas.*

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étoient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON.

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain au plus tard.

GÉRONTE.

Le plutôt vaut le mieux : leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE.

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.

(*à Ariste.*)

Adieu... Vous, mettez fin à tout ce beau mystere,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

(*Elle sort avec Mélite et Damon.*)

SCENE XI.

GERONTE, ARISTE, *et peu après* PICARD.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par là ?

ARISTE.

Rien : c'est que sa raison
Quelquefois...

PICARD, *à Ariste.*

Un monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? Quoi! mon pere?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

(*il sort.*)

ARISTE, *à part.*

Ciel!

GÉRONTE, *à part.*

Mon vieux fou de frere!...
Ah! nous voilà fort bien!

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne!...
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCENE XII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

LISIMON, *à Ariste, en l'embrassant.*

Ah! mon fils, quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu : j'allois vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Eh bien! que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense...
(*à Ariste.*)
Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE.

Sa visite en tout temps ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un frere?
Vous me percez le cœur! Songez qu'il est mon père,
Que bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere et mon fils tout ensemble...
Que le Ciel vous bénisse! et puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
(*montrant Géronte.*)
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE.

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un pere d'ordinaire
A son fils tout au moins fournit le nécessaire;
Ici, tout au rebours: le fils depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille.

GÉRONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine;
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimere!
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie, et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par là votre délicatesse?

LISIMON.

Non; l'action est belle, et vous rend la noblesse.
Mais qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti:
C'est la fille en un mot de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'étoit une dame
D'un très illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien réconcilions-nous,
(*à Ariste.*)
Mon frere... Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune! et vous savez...

GÉRONTE.

J'enrage!...

Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON.

Sottise!... Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE, *à part.*

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

Dans mes sombres chagrins quel parti dois-je prendre ?
J'ai mille mouvemens ; auquel faut-il me rendre ?
Si je forme un projet, un autre le détruit :
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis :
Je ne sais où je vais ; je ne sais où je suis.

SCENE II.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.
Je vous cherchois, mon fils.
ARISTE.
Quel sujet vous amene ?
LISIMON.
En nous quittant sitôt vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelque important sujet vous gêne et vous applique:
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaieté
Qui faisoit rechercher votre société:
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice;
Que j'expire à vos yeux s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi!

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre pere, et de plus votre ami?
Oui, votre ami, mon fils; et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connoître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont depuis si long-temps prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Eh! quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit; je satisferai votre ame généreuse:
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse,
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien! vous le serez. Votre bonté décide...
(*hésitant.*)
Mais quand je veux parler mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage?

ARISTE.

(*à part.*)
Quel mariage?...O ciel! sauroit-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelque autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelque engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige...
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige...

(*Voyant Ariste en pleurs.*)

Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous...
Vous pâlissez!... Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout... L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme? Comment! vous êtes marié?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en pere.
Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystere?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.
Vous pouviez m'en blâmer; ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? Est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très bon mariage.

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté,
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de niece; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre oncle; et nous devons tout faire,
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme à coup sûr la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j'appuierai la chose,
Que rien ne met obstacle à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;
Et, pendant ce delai, nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées...
Mais j'aperçois mon frere... Agissons de concert.

SCENE III.

GERONTE, LISIMON, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre!...
(*à Ariste.*) (*à Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre:
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute à moi s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...

ARISTE.

Je suis excusable,
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme...
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parens d'un marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frere de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille :
Je n'ai jusqu'à présent voulu rien écouter;
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter,
Sinon je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON, *à Géronte.*

Non; Ariste a dessein de vous complaire en tout...
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes,
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage:
Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
Un esprit de travers qui, par ses argumens,
Prétend en plein midi faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;

Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur;
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur:
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non; la philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir
Que de ses actions il n'ait point à rougir;
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même:
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions;
Loin qu'en systêmes vains son esprit s'alambique,
Etre vrai, juste, bon, c'est son systême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus cheres délices,
Plaignant les vicieux et détestant les vices:
Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe le nom sans en avoir l'effet.

GÉRONTE.

Etes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non; mais j'aspire à l'être.

LISIMON, *à Géronte.*

Mon fils gagne toujours à se faire connoître.
Il est donc philosophe ainsi que je disois;
Et voilà la raison sur quoi je me fondois
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage:
Or, le sage...

GÉRONTE.

Or, le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous
Pour se faire prier d'épouser une fille
Jeune, riche héritiere, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON, *à Géronte.*

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,

Sur-tout lorsque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON, *à Géronte.*

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense.

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,
Et pour vous faire aimer tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce?

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCENE IV.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal enfin nous tirerons parti...
Mais quel est ce Marquis pour lequel on le presse?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse :
J'espere y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme : alors je saurai tout;
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amene votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très heureux :
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Eh! quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre?
Dites-moi.

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,

C'est le public: c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public?... Pour le coup votre discours m'étonne:
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre, elle est belle, elle est sage,
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux:
Tous ceux que j'ai raillés vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte:
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret;
J'appréhende sur-tout un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui... Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre;
Mais permettez du moins que je ne me déclare
Qu'après que le Marquis aura pris femme aussi,

Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire;
Car, pour vous achever un aveu si sincere,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre...
Mais pour l'amour de vous je veux bien me contraindre
A suivre votre plan; et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

(*il sort.*)

ARISTE, *seul.*

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite
Et ma belle-sœur.

SCENE V.

MELITE, CELIANTE, ARISTE, FINETTE.

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Oui, son procédé m'irrite:
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux:
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore s'il veut, je le hais, le déteste.

Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du Marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis!
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile, ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirans,
Ou pour vous les ôter m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi; mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre Marquis, c'est chose très constante
Que j'ai dû plus que vous lui paroître charmante;
Etant homme de cour et parfait connoisseur,

Il m'offense en osant me préférer ma sœur:
Pour s'arracher à vous il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point que je m'en vengerai.

ARISTE.

Eh! de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincere.

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant.*

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! votre oncle et votre pere
Veulent vous marier; est-il temps de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas :
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher! Comment? Que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose? et dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur quand il vous raillera!
Mon cher beau-frere, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très honteux de l'être.

MÉLITE, *à Ariste.*

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux;
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE, *à part.*

C'en est fait : je vois bien que mon heure est venue.

SCENE VI.

LE MARQUIS, MELITE, CELIANTE, ARISTE, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque temps:*

Plus je vous considere avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion...
(*regardant Mélite.*)
L'une baisse les yeux et paroît interdite...
(*regardant Céliante.*)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite...
(*regardant Finette.*)
Finette, sous ses doigts, sourit malignement...
(*regardant Ariste.*)
Ariste, consterné, rêve profondément...
Chaque attitude est juste, énergique, touchante,
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien!
Ne finirons-nous point ce muet entretien?....
(*à Mélite.*)
Pour la derniere fois écoutez-moi, madame.

Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme :
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE, *au Marquis.*

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je desire;
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.
(*elle sort.*)

CÉLIANTE, *au Marquis.*

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti :
Pour être un pis aller je ne fus jamais faite...
Adieu : vous m'entendez, et je suis satisfaite.
(*Elle sort avec Finette.*)

SCENE VII.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle :
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que, la noce faite, ils n'aient plus rien à dire :
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups...
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas si, par quelque retour,
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très sot en effet... Mais enfin dites-moi
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre;
Mais ce n'est encor rien, et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration :
J'épouse cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis long-temps, sous main, traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,

Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh! mais... c'est que celui de qui dépend la belle
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frere aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon pere
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi! du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh! non; de tout mon cœur je vous cede la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité.
La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté!

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et si votre oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite.
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux...
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée...
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter?

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter.
On a su découvrir cette affaire secrette
Par la sœur de Mélite, et même par Finette;

Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidens
M'ont confié le fait depuis quelques instans.
On sait même le nom du mari de Mélite :
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier,
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise...
(*riant.*)
Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait?

ARISTE.

A-peu-près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.
(*Il sort en riant.*)

SCENE VIII.

ARISTE.

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir, et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté!...
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire,
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non, vous me parlez en vain:
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie, ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra:
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit, nourri de la sagesse antique,
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contens de la vaincre en faisoient leur délice.
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits :
Immobiles rochers ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh ! comment me calmer au fort de ma disgrace?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas.
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la cour et la ville?...

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille :
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous ;
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?
Lisez.

(*il présente plusieurs papiers à Damon.*)

DAMON.

Bon! jeux d'esprit et pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit:
On va me rire au nez, et me montrer au doigt.
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce desseiu elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrace est l'effet de sa langue imprudente;
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part,
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ...
(*appelant.*)
Holà! quelqu'un.

SCENE II.

DAMON, ARISTE, PICARD.

PICARD, *à Ariste.*

Monsieur.

ARISTE.

Va-t-en voir si madame

Est de retour.

PICARD, *s'en va, et revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD, *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh! je ne suis pas sot:
Je le savois fort bien sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrette.

DAMON.

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas;
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue:
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance :
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causoit son erreur;
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parens arrivé de Lyon :
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins jusqu'à demain suspendez votre fuite,
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite.
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien! que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon pere;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

(*Damon sort.*)

SCENE IV.

ARISTE, MELITE, CELIANTE, FINETTE.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous vois?

ARISTE.

Ici fort à propos vous venez toutes trois...
(*à Mélite.*)
Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrette;
Et, graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le Ciel me punisse!

ARISTE, *ironiquement.*

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi...
(*à Finette.*)
Car Finette, à coup sur, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystere...
(*à Céliante.*)
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je? qui le porte à la perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,

Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE, *à Ariste.*

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageai tous à garder le silence.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ah! cessez de railler, de grace! et dites-nous...

ARISTE.

Eh bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre...
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre...

ARISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville.
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir, pour lui, vous enterrer vivante?

MÉLITE.

(*à Ariste.*)

Oui, ma sœur... Je ferai tout ce que vous voudrez :
Je trouverai Paris par-tout où vous serez.

SCENE V.

DAMON, ARISTE, MELITE, CELIANTE, FINETTE.

DAMON, *à Ariste.*

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire:
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre pere,
Sortant de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colere et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu de parens,
Et trouve pour cela vingt moyens différens.

MÉLITE.

Ciel! que me dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon pere?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle prévenu refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre pere
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter, sur ce point, un avocat fameux.

MÉLITE, *à Ariste.*

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne!

ARISTE.

Non; l'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne :
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais d'un front serein faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien :
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire ;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariste, et n'ai plus rien à craindre ;
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE, *à part.*

O Ciel! protege-nous, j'implore ta justice.
(*Elle rentre dans son appartement, et Ariste s'en va.*)

SCENE VI.

DAMON, CELIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE, *à Damon.*

L'état où je les vois me fait compassion :
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle!... Oh! oui, je suis trop bonne :
Moi, trembler pour ma sœur !

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment.
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme. Eh! parbleu! je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah! quelle vision!... Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON, *à Céliante.*

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.

Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre ame;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Moi, je serai sa femme? Ah! je voudrois le voir!

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti... Mais voyez l'impudence!
Qui, moi, j'épouserois un homme sans naissance?

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire:
L'en croirez-vous?

CÉLIANTE.

Eh! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiete et m'attriste :
Nous songerons à nous quand je saurai son sort...
(*entendant du bruit dans la piece voisine.*)
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle et bien fort.

SCENE VII.

LISIMON, GERONTE, DAMON, CELIANTE, FINETTE.

GÉRONTE, *à part.*

O le grand philosophe!... ô le beau mariage!...
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions?...
Ah! vraiment, l'imbécile en a fait une belle!

LISIMON.

Eh! mon frere!

FINETTE, *bas, à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE, *bas.*

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *bas.*

Eh! ne l'irritez pas :
De sang-froid laissons lui faire tout son fracas.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite;
Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite :
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher...

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim : j'ai fait son horoscope;
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée; il faut qu'il me le donne...
(*apercevant Céliante.*)
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE, *bas, à Céliante.*

Madame, il vient à nous.

CÉLIANTE, *bas.*

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *bas.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE, *bas.*

Mon Dieu, laissez-moi faire:
Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire.

DAMON, *bas.*

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE, *à Géronte.*

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement
Et celui de mon frere.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu! quelle commere!

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-pere?

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier...
(*à Géronte.*)
Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur et d'illustre naissance!
Oh bien! tenez de moi pour un fait assuré
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devoit tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit; mais quelle est ma surprise!
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON, *à Céliante.*

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;

Et l'air dont vous venez de parler à mon frere
Me fait mal augurer de votre caractere.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frere, ou bien je vous renonce...
(à Céliante.)
Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement...
(à Lisimon et à Géronte.)
Messieurs, vous vous trompez; écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien; je suis trop en colere.
J'aurois été peut-être aussi sot que mon frere;
Mais, puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison...
(à Lisimon.)
Allons; malgré ce fils que vous croyez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCENE VIII.

ARISTE, LISIMON, GERONTE, DAMON, CELIANTE, FINETTE.

ARISTE, *à Géronte.*

Casser mon mariage!... Avoir un tel dessein,

C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein!

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra!

ARISTE, *à Lisimon.*

Même en votre présence
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle contre moi dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon pere
Veuille à cet attentat prêter son ministere;
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garans...
(à Géronte.)
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidele;
Aussitôt qu'on la voit tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et sur-tout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui, parbleu! nous en avons des preuves.
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON, *à Ariste.*

Elle est très emportée; encor plus imprudente;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON, *à Ariste.*

Elle a fait à votre oncle un très sensible outrage;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON, *à Ariste.*

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE.

Se peut-il que Mélite?...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Eh bien! vous entendez?

ARISTE.

Moi? non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractere :

Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit,
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle...
(*à Ariste.*)
Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, *apercevant Mélite qui paroît.*

En effet, la voici...
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE IX.

MELITE, LISIMON, GERONTE, DAMON, ARISTE, CELIANTE, FINETTE.

ARISTE, *à Mélite.*

Mélite, approchez-vous.

LISIMON, *à part.*

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE, *à Mélite.*

On me soutient, madame,
Que mon oncle et mon pere, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colere...

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle et votre pere?
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE, *à part.*

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
(*montrant Lisimon et Géronte.*)
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plus tôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Eh! le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE, *à Ariste; en montrant Lisimon et Géronte.*

Ce que je leur ai dit, je le répéterai:
On veut nous faire affront; et je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage?
Si j'étois votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire
Qu'après m'avoir promis et juré mille fois
Que son pere avec joie approuveroit son choix...
(à Lisimon.)
C'est à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adresse
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame:
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frere,
Et votre mariage excite sa colere:
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur: pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
(elle se jette à ses pieds.)
Mais, si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste;
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur:
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri, et à part.*

Qui pourroit résister à sa voix de sirene?...
(*la relevant.*)
Ma niece, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parens du marquis du Lauret
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille:
Si je vous laisse Ariste, elle aura le Marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses:
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON, GERONTE, ARISTE, DAMON, MELITE, CELIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage...
(*à Ariste.*)
Je vous fais compliment sur votre mariage...
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries:

Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour...
(à Géronte.)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille ;
Cela n'est plus faisable. En ce cas ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *montrant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer ?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire !

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux :
Un jour je serai riche au delà de mes vœux;
Mais quand je serois né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi;
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE, *à part.*

La déclaration est nouvelle et touchante...
(*à Mélite et à Ariste.*)
Ma niece, mon neveu, je voulois vous punir;
Mais tout parle pour vous; je n'y puis plus tenir:
Vous aurez tout mon bien en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisque Ariste est heureux mon bonheur est extrême.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Mon frere, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE.

(*à Céliante.*)
Nous en signerons trois... N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, *à Céliante.*

Vous résistez en vain; Damon a su vous plaire:
Donnez-lui votre main.

ARISTE, *à Céliante.*

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachoit son rang: mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois; mais enfin...

FINETTE.

Allons, un bon caprice.

DAMON, *à Céliante.*

Je vois que malgré vous vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai:
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en vengerai.

FINETTE, *à part.*

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez sans vous contraindre:
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

EXAMEN

DU PHILOSOPHE MARIÉ.

Destouches, pendant sa mission en Angleterre, fit un mariage d'inclination. Quoique sa femme fût aimable, vertueuse, et d'une famille honnête, il cacha long-temps ce mariage. Une foiblesse qui lui étoit particuliere l'engageoit à tenir cette conduite, et le mit souvent dans des situations très embarrassantes. Il ne craignoit point qu'on le blâmât dans le monde de s'être privé des moyens de faire une grande alliance, avantage que la faveur dont il jouissoit auprès du régent pouvoit raisonnablement lui faire espérer; très réservé dans son ambition, la fortune qu'il avoit déja faite suffisoit à ses desirs; l'idée seule du mariage lui inspiroit la plus forte répugnance. S'étant trop souvent moqué des maris en général, ayant plusieurs fois protesté que jamais ni l'intérêt ni l'amour ne le décideroient à suivre leur exemple, il étoit honteux d'avoir sitôt manqué à ses engagemens, et de s'être mis au nombre de ceux contre lesquels il avoit autrefois lancé des traits piquans.

Les continuelles sollicitations d'une femme dont l'état paroissoit équivoque dans le monde, ses indiscrétions devenues nécessaires pour combattre la médisance, les hommages qu'on lui rendoit souvent en présence de son mari, dont il n'osoit se fâcher, et qu'elle avoit l'adresse de provoquer pour le forcer à se déclarer, mettoient fréquemment Destouches dans des positions fort singulieres. Lorsqu'il eut enfin surmonté sa mauvaise honte, lorsque son

mariage fut public, il se souvint des sentimens contradictoires qu'il avoit éprouvés, des situations où l'avoit fait trouver sa liaison mystérieuse, et crut y apercevoir des caracteres et des effets comiques. Ce fut donc d'après lui-même que l'auteur peignit le personnage auquel il donne le nom de Philosophe, et dans sa famille qu'il chercha les principaux ressorts de sa piece.

Il y a toujours de l'inconvénient pour les auteurs dramatiques à mettre au théâtre des ridicules particuliers : le public, qui n'est pas dans la confidence de tous les petits détails dont le poëte a été frappé, trouve presque toujours de l'invraisemblance dans les tableaux. Le vrai domaine de la comédie se compose de ces grands traits caractéristiques qui sont à la portée de tout le monde, et qui ne sont étrangers à aucune classe de spectateurs. Si vous offrez au théâtre des ridicules que vous avez seul pu remarquer, vous n'êtes pas compris, ou vous paroissez exagéré; si au contraire vous vous attachez à peindre des travers généralement répandus, et qui, d'après l'état des personnages, ne different que par quelques nuances, vous produisez un effet certain, et vous n'êtes ni invraisemblable ni forcé. L'inconvénient dont nous parlons se fait principalement remarquer dans le rôle de Céliante : les mémoires contemporains assurent que ce caractere est vrai; c'étoit celui de la belle-sœur du poëte qui le tourmentoit souvent par ses caprices et ses bizarreries; cependant aujourd'hui ce rôle paroît chargé, et nuit à l'effet général de la piece.

La fable de cette comédie est parfaitement conçue. Quand une fois on s'est familiarisé avec la foiblesse d'Ariste, on partage en quelque sorte toutes ses inquiétudes, on rit des embarras dans lesquels il se trouve, on se plaît

à voir un homme aussi grave se dérider en présence d'une femme qu'il aime, et l'on prend plaisir à suivre toutes les circonstances qui se combinent avec beaucoup d'art pour le contraindre à déclarer son mariage. Parmi les scenes pleines de délicatesse et de graces, que l'on peut considérer comme des modeles du comique décent, on doit remarquer celle où Ariste, voulant réconcilier Céliante et Mélite, pique leur amour-propre, et finit par attirer sur lui les reproches qu'elles se faisoient; celle où le marquis du Lauret fait expliquer Mélite en présence d'Ariste, et la scene dans laquelle ce Marquis persifle agréablement le Philosophe. Le dénouement est très bien amené : Ariste, craignant d'être séparé de sa femme, ne ménage plus rien; la résolution qu'il prend frappe, quoiqu'elle soit attendue, et donne le dernier coup de pinceau à son caractere noble et généreux.

Le marquis du Lauret, avec des opinions singulieres, est fort aimable; on distingue que c'est lui dont Ariste craint le plus les plaisanteries. Damon, doué d'une patience que l'amour seul peut donner, annonce des qualités estimables, et ne manque pas d'art et d'adresse pour se concilier une femme aussi bizarre que Céliante. Finette a toute l'indiscrétion et la vivacité d'une soubrette; elle ne prend dans l'action que l'influence qu'elle doit y avoir; et l'auteur, en lui faisant recevoir les confidences de Céliante, a très bien jugé qu'il étoit vraisemblable que cette derniere se familiarisât avec une femme-de-chambre. Mélite est représentée avec toutes les qualités qui peuvent orner une femme aimable et vertueuse : sa vertu n'a rien d'exagéré, ses sentimens n'ont rien de romanesque; on voit qu'elle est digne du sacrifice que lui fait son mari. A l'époque où Destouches écrivoit, les alliances de la noblesse avec la

finance commençoient à être fréquentes; mais cette derniere classe n'avoit pas perdu la rudesse et la grossièreté que l'éducation et l'habitude lui avoient données; il résultoit de l'admission des financiers dans la haute société des contrastes très comiques. Destouches a parfaitement saisi cette nuance dans le rôle de Géronte : celui de Lisimon est noble et touchant; il rappelle une anecdote qui fait beaucoup d'honneur au poëte. Le pere de Destouches étoit pauvre comme Lisimon; son fils, à son retour d'Angleterre, où il avoit acquis une fortune honnête, lui donna une somme de quarante mille francs, produit de son travail et de ses épargnes.

On voit que le Philosophe marié peut être considéré comme un tableau de famille très intéressant, et comme une comédie qui, sous tous les rapports, est conforme aux regles de l'art. Le dialogue est vif et naturel, le style noble et châtié.

Cette piece eut un très grand succès dans sa nouveauté, et conséquemment elle fut vivement attaquée. La plus grande partie des critiques portoient sur le principal rôle, et sur le titre de la piece. Destouches y répondit par une petite comédie épisodique, intitulée *l'Envieux*. Cette piece manque de comique, et n'est pas bien conçue; cependant, comme l'auteur s'y défend très bien, nous croyons en devoir citer une scene qui servira à faire mieux sentir les beautés de l'ouvrage.

SCENE EXTRAITE DE L'ENVIEUX.

LE MARQUIS.

Ne convenez-vous pas, messieurs, qu'il y a deux sortes de comédies, pieces d'intrigue, pieces de caractere?

DORANTE.

Sans difficulté.

LE MARQUIS.

L'objet principal d'une piece d'intrigue, c'est de surprendre par un enchaînement d'aventures qui tiennent le spectateur en haleine, et forment un embarras qui croît jusqu'au dénouement. Comme il ne s'agit, dans ces sortes de pieces, que de les charger d'incidens, ils en font ordinairement tout le mérite : les mœurs et les caracteres n'y étant touchés que superficiellement, ce genre de comédie, qui demande beaucoup d'imagination, égaie l'esprit, mais il ne l'instruit pas; il amuse, et ne va point au cœur.

ARAMINTE, *à Lycandre.*

Cela me paroît raisonnable.

LYCANDRE.

Pur galimatias!

LE MARQUIS.

L'autre genre de comédie, et qui à mon sens est plus estimable et plus instructif, est ce qu'on appelle piece de caractere.

LYCANDRE, *d'un air dédaigneux.*

A quoi bon tout cet étalage?

LE MARQUIS.

Il vous servira de réponse. On y présente un caractere dominant, comme l'*avare*, le *misanthrope*, le *tartufe*; et c'est là proprement le sujet : on lui oppose quelque personnage qui fait son contraste, et divers autres caracteres qui concourent ensemble à faire mieux sortir le sien. Dans ces sortes de pieces, il ne faut qu'une intrigue simple, naturelle, et peu chargée d'incidens, et qui laisse aux originaux qu'on expose toute liberté de se développer. Or, la comédie que je défends est une piece de caractere.

POLIDOR.

De caractere, soit. Mais comment répondrez-vous à la grande objection qu'on fait à l'auteur? Sa piece est intitulée le *Philosophe marié*, et son philosophe n'est point philosophe.

LE MARQUIS.

On l'appellera, si vous voulez, le *Mari honteux de l'être*, et pour lors vous n'aurez plus rien à dire.

LYCANDRE.

Ha, ha! vous êtes prêt à changer de titre? Preuve que la piece

est mal nommée. — Avouez, monsieur le Marquis, que vous ne pouvez justifier le titre de la piece.

LE MARQUIS.

C'est ce qui vous trompe ; et je vous soutiens qu'il n'y a rien de plus frivole que votre objection. Elle ne vient que de l'idée que chacun s'est formée d'abord à l'annonce du titre; mais il faut la restreindre à ce que vous promet l'auteur.

LYCANDRE.

Ne vous promet-il pas le Philosophe marié?

LE MARQUIS.

Oui ; mais non pas le Mari philosophe.

POLIDOR.

Eh! de grace, monsieur le Marquis, faites-nous sentir la différence de ces deux titres.

LE MARQUIS.

La voici : Le Mari philosophe est un homme qui pense et qui agit en philosophe, tout marié qu'il est.

DORANTE.

Cela est vrai.

POLIDOR.

Nous vous passons cette définition.

LE MARQUIS.

Le Philosophe marié, c'est un homme qui étoit philosophe avant son mariage; peut-être l'est-il encore, peut-être ne l'est-il plus que par intervalles; et c'est ce que l'auteur vous fait sentir dès la seconde scene du premier acte; il faut observer cela pour lui rendre justice. Ariste lit dans son cabinet, et se dit à lui-même, par réflexion :

Me voici justement : c'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.

Voilà son état présent qu'il établit, et c'est sur ce pied-là qu'on doit l'envisager.

BÉLISE.

En effet, quand la nature a pris le dessus sur la sagesse, la pauvre sagesse est bien foible.

LE MARQUIS.

Mais la foiblesse d'Ariste ne détruit point son caractere ; elle

s'en rapproche de temps en temps : s'il n'est pas philosophe dans ses ridicules frayeurs, ne l'est-il pas dans tout le reste de ses actions?

LYCANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Premièrement il aime sa femme; en ce temps-ci, c'est une grande philosophie : il n'est point touché des invectives de sa belle-sœur; il est content de la fortune qu'il a faite; il ne desire que le repos; il ne se plaît que dans son cabinet; il travaille, il médite, il étudie; il chérit son pere; il craint de l'affliger, quoiqu'il n'ait rien à espérer de lui, et qu'au contraire il le soutienne dans sa misere; il méprise la succession de son oncle, toute considérable qu'elle est. Attaque-t-on son mariage, veut-on le casser? sa sagesse se réveille, il redevient lui-même; il ne craint plus les brocards; toutes ses frayeurs, toutes ses foiblesses s'évanouissent; il brave son oncle, il affronte le public, et sacrifie tout à son honneur, à son devoir, à sa tendresse : le voilà plus grand que jamais; il n'est plus *philosophe marié*, mais *mari philosophe*.

Il y a de l'esprit dans ces observations, parce qu'en ayant l'air de ne défendre que le titre de sa piece, l'auteur fait ressortir avec art le caractere, les vertus du principal personnage; mais la distinction de philosophe marié et de mari philosophe est vague, et serviroit au plus à prouver que du temps de Destouches, comme du nôtre, le mot philosophe pouvoit s'appliquer à un fou comme à un sage : il y a dans toutes les langues de certains mots, de certaines qualifications qui ne doivent leur succès qu'à l'impossibilité de les définir et de les appliquer; de ce nombre resteront toujours philosophie et philosophe.

FIN DE L'EXAMEN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, le 18 janvier 1732.

PRÉFACE.

CETTE comédie vient d'être reçue si favorablement du public, que je me croirois indigne des applaudissemens dont il m'a honoré, si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance: j'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer; mais, pour la faire éclater d'une maniere sensible, je promets à ce même public à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens, je n'épargnerai ni soins ni travaux pour mériter la continuation de ses suffrages: quoique les caracteres semblent épuisés, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très convaincu des difficultés et des périls de l'entreprise, parce que les caracteres les plus faciles et les plus saillans ont déja paru sur la scene; mais comme les succès redoublent mon zele, peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui doit au moins m'en faire bien augurer, c'est que mon objet est généralement approuvé. On sait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

et que je crois que l'art dramatique n'est estimable qu'autant qu'il a pour but d'instruire en divertissant. J'ai toujours eu pour maxime incontestable que, quelque amusante que puisse être une comédie, c'est un ouvrage imparfait et même dangereux, si l'auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, et de mettre la vertu dans un si beau jour qu'elle s'attire l'estime et la vénération publiques. Tous mes spectateurs ont fait connoître unanimement, et, si je l'ose dire, d'une maniere bien flatteuse pour moi, qu'ils se livroient avec plaisir à un objet si raisonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici qu'en m'honorant de leurs applaudissemens, ils se sont fait honneur à eux-mêmes; car enfin, qu'y a-t-il de plus glorieux pour notre nation, si fameuse d'ailleurs par tant de qualités, que de faire aujourd'hui connoître à tout l'univers que les comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que celui de plaire et de divertir, ne peuvent la divertir et lui plaire long-temps que lorsqu'elle trouve dans cet agréable spectacle, non seulement ce qui peut le rendre innocent et permis, mais même ce qui peut contribuer à l'instruire et à la corriger? Il est donc de mon devoir, en payant au public le juste tribut qu'il attend de ma reconnoissance, de le féliciter sur le goût qu'il fait toujours éclater pour

les ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la scene, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux-brillans, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses dont elle a été souvent infectée, et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens. Il est aisé de voir dans tous mes ouvrages, remplis au surplus d'une infinité de défauts, que c'est uniquement à ces sortes de spectateurs que je me suis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet si légitime que les talens nécessaires pour y parvenir : toute la gloire dont je puisse me flatter, c'est d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoiqu'après l'incomparable Moliere il semblât qu'il n'y eût point d'autre secret de plaire que celui de marcher sur ses traces; mais quelle témérité de vouloir suivre un modele que les auteurs les plus sages et les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable! Il ne nous a laissé que le désespoir de l'égaler : trop heureux si, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre supportables après lui! C'est à quoi je me suis borné dans mes ouvrages dramatiques, et c'est sans doute à cette précaution essentielle que je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu.

Je n'en suis pas moins redevable à l'art des acteurs,

qui en ont employé tous les ressorts et toutes les finesses, principalement dans cette derniere comédie, pour signaler leur zele et leur amitié pour moi. Je leur dois à tous sans nulle exception cette justice, et je la leur rends avec d'autant plus de plaisir que le public l'autorise par ses applaudissemens. M. Quinault l'aîné, dans le rôle de Lycandre, a fait voir qu'il savoit se transformer en toutes sortes de caracteres; que, quelque différens qu'ils puissent être les uns des autres, ils lui fournissoient également une occasion brillante de faire admirer ses talens et son esprit, et qu'il pouvoit se donner le ton, la gravité, les entrailles de pere avec autant de justesse, de précision et de vérité qu'il savoit s'approprier les saillies, la vivacité et les graces d'un jeune homme, quand il étoit question de les représenter. Quelle estime, quelle vénération, quel amour n'a-t-il point inspirés pour le malheureux pere du comte de Tufiere et de Lisette?

Je dois les mêmes louanges à son frere, M. Dufresne, qui a trouvé l'art d'annoncer le caractere du Glorieux, même avant que de prononcer une parole, et par la seule maniere de se présenter sur la scene. Quelle noblesse dans son port! Quelle grandeur dans son air! Quelle fierté dans sa démarche! Quel art, quelles graces, quelle vérité dans tout le débit du

rôle! et quelle finesse, quelle variété dans tous les jeux de théâtre!

Jamais personnage ne fut plus difficile à représenter que celui de Lisette, fille de condition et femme-de-chambre en même temps : être trop comique, c'étoit démentir sa naissance; être trop sérieuse, c'étoit s'exposer à refroidir l'action, et à rendre le personnage ennuyeux. Il s'agissoit de trouver un juste milieu entre les saillies et les vivacités d'une suivante et la noble retenue d'une fille de condition. C'est ce qu'on a vu exécuter avec tant de succès par l'excellente actrice, mademoiselle Quinault, chargée du rôle de Lisette.

Me sera-t-il permis de faire souvenir le public de l'air de confiance, de joie, de naïveté et des plaisantes brusqueries de Lisimon, ou plutôt de l'acteur judicieux et naturel, M. Duchemin, qui a paru sous le nom de ce bourgeois anobli? L'extrême plaisir qu'il a fait aux spectateurs ne me laisse assurément aucun lieu de douter qu'il n'ait extrêmement contribué au succès de mon ouvrage.

Je me ferois encore un devoir bien agréable de faire ici l'éloge de mes autres acteurs, si la crainte d'ennuyer par un trop long détail ne mettoit malgré moi des bornes à ma reconnoissance.

Après ce juste tribut qu'elle exigeoit de ma plume,

ce seroit ici l'occasion naturelle d'employer quelques lignes à réfuter la censure de l'auteur d'une petite comédie, ou plutôt d'un ouvrage qui en usurpe le nom, et qui a paru pendant quelques jours sur le Théâtre Italien. * Mais, quoiqu'il me convienne moins qu'à qui que ce puisse être de mépriser mes confreres les auteurs, et que je reconnoisse en eux des talens supérieurs aux miens, je crois pouvoir affecter le silence à l'égard de l'auteur dont il est question : je me dispenserai même de le nommer, pour ne le point tirer de son obscurité, et je lui laisse le champ libre sur un théâtre qui est son unique ressource, et qui est propre à exercer son génie; théâtre qui ne subsiste qu'aux dépens des meilleurs ouvrages, et dont le mérite principal est de les tourner en ridicule, et de les livrer à l'envie et au mauvais goût. Il me suffit que le public ait eu la bonté de suivre ma comédie : en l'approuvant, il s'est chargé de la défendre, et de justifier en même temps ses suffrages. Tout ce qu'il me reste à dire maintenant, c'est qu'on me trouvera toujours également disposé à me corriger sur les avis des personnes impartiales et judicieuses, et à mépriser les

* Polichinelle, comte de Panfier, parodie de la comédie du Glorieux, donnée au mois de mars 1732.

censures de certains petits auteurs étouffés, qui tâchent de se donner quelque relief en attaquant sans mesure et sans discernement tout ce que le public ne juge pas indigne de ses louanges.

ACTEURS.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALERE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIERE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.
LA FLEUR, laquais du Comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres laquais du Comte.

La scene est à Paris, dans un hôtel garni.



LE GLORIEUX.



Perin del. Gault de St Germain direx.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous.

Acte IV. Sc. VI.

LE [illegible],

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, [illegible] LISETTE.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

Mon [illegible] Pasquin, [illegible] votre servante.

PASQUIN.

Très humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

[illegible] Un si doux compliment
[illegible] un long remerciement;
[illegible] m'en acquitter, je manque d'éloquence:



LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *et peu après* LISETTE.

PASQUIN.

Lisette ne vient point. Je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne
En me donnant tantôt un rendez-vous ici...
Pour le coup, je m'en vais... Ah! ma foi! la voici.

LISETTE.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remerciement;
Mais, pour m'en acquitter, je manque d'éloquence:

Vous vous contenterez de cette révérence....
Je vous ai fait attendre?

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre:
Rien ne pouvoit calmer mes desirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi?... Je vous fuirois si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage:
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori,
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux de vous

Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matiere, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte, votre maître, est froid et sérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractere? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-temps compter sur sa tendresse:
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond, car l'amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;

Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant :
Les cherchant avec soin et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur:
Sur le point d'épouser elle rompt sans mystere.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractere!
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non, point capricieuse,
Point coquette, et sur-tout point artificieuse.
Elle aime tendrement et de très bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du Comte, votre maître :
C'est pour le mieux servir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse;
Mais découvrez-les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts mon second. Je ne vous cache point

Que je serai très court sur le premier chapitre;
Très long sur le dernier. Premièrement, son titre
De Comte de Tufiere est un titre réel,
Et son air de grandeur est un air naturel;
Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur; et, brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur; on vante sa droiture;
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vîte au second.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, La Fleur? Que fait monsieur le Comte?

LA FLEUR.

Il joue, et qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal.
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LA FLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître
Vous êtes factotum de monsieur notre maître;
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux :
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, La Fleur; je te croyois plus sage :
Servir monsieur le Comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Eclaircis-moi ce point.

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître en trois mois ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LA FLEUR.

Comment donc! que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte?
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement :
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...
Qui vouloit qu'on parlât, et qui parloit sans cesse :
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours, tour-à-tour,
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour :
C'étoit un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler; encor vit-on... mais, bon!
Avec monsieur le Comte on ne dit oui ni non;
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher, cela me pousse à bout,
Moi, qui dis volontiers mon sentiment sur tout.
Le silence me tue; et... Vous riez!

LISETTE.

Acheve.

LA FLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je creve.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence :
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle, et c'est là sa folie.

LA FLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois, que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort :
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages;
Il me nourrissoit mal, me payoit mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissoit aller presque aussi nu qu'un ver;
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'est qu'il me faisoit rire,
Et que, de mon côté, je pouvois tout lui dire :
Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon,
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le Comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Ecossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler françois;
Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte!

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera;
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera;
Mais ne t'échappe point : attends l'heure propice.

Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE.

Ce pauvre garçon-là me fait compassion;
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR, *à Pasquin.*

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse... Adieu.
Voilà mon dernier mot: c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre La Fleur.

LISETTE.

Le comte de Tufiere est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique

Est d'être toujours grave avec un domestique :
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important;
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espece;
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Eh! de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler de peur de parler mal,
Qui, par timidité, rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité;
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits;
Et nous pourrons en voir d'assez plaisans effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paroît.

PASQUIN.

Riche? non, Dieu merci!
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire;
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension et de son régiment:
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement;
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés:
Je le bonde; il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amenent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le Comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.

Elle est d'humeur liante, affable, sociable :
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenans et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit... Je crois que c'est notre vieux maître :
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et, ce qui me surprend, c'est que son fils Valere
A toute la sagesse et la vertu d'un pere.

SCENE IV.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chere enfant. Embrasse-moi bien fort...

Comment donc! tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! tu te moques, je pense:
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fiere?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufiere,
Son maître.

LISIMON, *à Pasquin.*

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Je suis très disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité;
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon! Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme; il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui? Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain:
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin;
Ce fade personnage, en ces façons discrettes,
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu!
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu;
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfans,
Que j'en veux disposer?... Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chere compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Eh! pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi?... C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre,
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON, *la retenant.*

Non, non,
(à Pasquin.)
J'ai deux mots à te dire... Et toi, sors, mon garçon :
Va-t-en chercher ton maître en toute diligence;
Il fau tqu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN, *à Lisimon.*

Et je l'attends ici.

LISIMON, *le poussant par les épaules jusqu'à la porte.*

Va l'attendre dehors; décampe...

SCENE V.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,

Nous sommes tête à tête ; et ma vive tendresse...
(*voyant que Lisette veut s'en aller.*)
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse ;
Elle m'appelle.

LISIMON, *la retenant.*

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Moi ? point.

LISETTE.

Moi, je l'entends ; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi ;
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur ? Y pensez-vous ?

LISIMON.

Oui, ma petite reine :
De mon cœur, de mes biens je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement:
Les soirs j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste, autant que magnifique:
Habits, ajustemens, rien ne te manquera,
Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu, maintenant?

LISETTE.

Oui, monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chere à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très bonne dame,
Que j'honore.

LISIMON.

Eh! qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable! ma femme?

LISETTE, *ironiquement.*

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie

De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE, *avec chaleur.*

Oui, monsieur, je l'y prends:
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.
(*elle veut encore s'en aller.*)

LISIMON, *la poursuivant.*

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant, et appelant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi! friponne! me faire une telle incartade!

SCENE VI.

VALERE, LISIMON, LISETTE.

VALERE, *accourant*, *à Lisimon.*
Mon pere, qu'avez-vous?

LISIMON.
Rien.

VALERE.
Etes-vous malade?

LISIMON.
Non; je me porte bien... Que voulez-vous?

VALERE.
Qui, moi?
On crioit au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vîte accouru.

LISIMON.
C'est prendre trop de peine;
Lisette me suffit.

VALERE.
Mais...

LISIMON.
Votre aspect me gêne;
Sortez.

VALERE.
Moi, vous quitter en ce pressant besoin?
Je n'ai garde à coup sûr... Lisette, j'aurai soin
De monsieur; sortez vîte: allez dire à ma mere
Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE, *à Valere.*

J'y vais.

LISIMON.

(*à Valere.*)

Demeure... Et toi, sors à l'instant.

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera; mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému; vos yeux sont tout en feu;
Je crains quelque accident: asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage;
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi...
Traître, tu le paieras.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez?

VALERE.

Oui, je voi

A quel indigne excès veut se porter mon pere.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mere!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien :
De mon pere, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALERE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur :
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible :
Un mariage en forme est ce que je prétends;
Vous me le promettez, mais en vain je l'attends;
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis :
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALERE.

L'amour assortit tout; et mon ame ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALERE.

Esprit, graces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valere,
De faire à notre hymen consentir votre pere?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme:
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hasard...

VALERE.

(apercevant Lycandre.)
Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde;
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur;
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCENE VIII.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE, *hésitant.*

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE, *à part.*

(*à Lisette.*)

Juste Ciel!... Eh! c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée;

De plus ma mere est morte. Inquiete, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle; elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante:
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs;
Mais mon sort le voulut, et voilà mes malheurs.

LYCANDRE, *à part.*

(*à Lisette.*)

O fortune cruelle!... Eh! vous tient-on parole?
Par de justes égards...

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurois prévenu
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mene moi-même une vie assez dure...
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE, *à part.*

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez! Dans ma triste aventure

Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt : la fortune se lasse
De vous persécuter... Mais, dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous là quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?...
Vous rougissez!

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche; il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable et sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance;
Mon cœur est au-dessus de ma condition :
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valere.

LYCANDRE.

Eh! mon Dieu! qu'il se nomme
Ou Valere ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui... Mais, bien loin de me rendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuvent son dessein:
Ils le rejetteront; je n'en suis que trop sûre;

Et, pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici, dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu :
Vous pouvez aspirer à la main de Valere,
Et même l'épouser de l'aveu de son pere.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus: ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et, respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi...Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mere a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon pere est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire; il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Eh! pourquoi si long-temps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons... Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence :
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystere à fond.

LYCANDRE.

Non; j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre pere...
Adieu... Mais, dites-moi, le comte de Tufiere
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera...
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre.
Pour les faire éclater, il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

Dois-je me réjouir? Dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bonhomme à coup sûr s'est diverti de moi...
Mais non, il m'aime trop pour me railler... Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croie au-dessus de Valere;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue:
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! hélas! ton regne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

J'avois beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALERE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir vous ait dit quelque chose
D'affligeant?

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Eh! quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir, et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALERE.

Oh, oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALERE.

Je ne vous comprends point : expliquez ce mystere.

LISETTE.

Cela m'est défendu ; mais je ne puis me taire,
Et, quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALERE.

A la tentation succombez donc, de grace.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi...
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi ?

VALERE.

Quoi ! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que quoi que je vous dise
Vous n'en raillerez point.

VALERE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALERE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit... Vous allez vous moquer ?

VALERE.

Eh! non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et sur-tout point d'éloge.

VALERE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALERE.

Un amant sur ce point est un juge suspect;
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort;
Mais, pour vous abaisser, il fait un vain effort,
Et, de quelques parens que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la premiere vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;
Et ce que je vous dis tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincere?

VALERE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valere,

Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons, qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang : j'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALERE.

Non; on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure,
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALERE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très juste idée;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.
(*il se jette à ses pieds.*)

LISETTE, *le relevant.*

Valere, levez-vous... Vous me rendez confuse.

VALERE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déja je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser.
A vous manquer d'égards, je pourrois l'exposer...
Mon pere m'inquiete, et je sais que ma mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévere...
Je vais donc avertir ma famille; et je crains...

LISETTE, *le retenant.*

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend sur-tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALERE.

Eh bien! je me tairai...
Je suis dans une joie!... Oh! je me contraindrai...
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc! J'aperçois Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE, *à Isabelle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi?

VALERE.

Mon cœur
Ne peut se contenir... Je sors... Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! Vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frere,
Cette grande nouvelle.

VALERE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valere,
Quoi! vous me plaisantez?

VALERE.

Non, non ; quand vous saurez...

LISETTE, *bas.*

Allez-vous en.

VALERE, *allant pour sortir, et revenant.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALERE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALERE.

Oui, car mademoiselle...
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(*Il sort brusquement.*)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague.
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frere extravague.

LISETTE.

Quelque chose à-peu-près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!

C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frere vous aime. Oh! oui, oui, je devine:
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Eh! quand il m'aimeroit, seroit-ce un crime?

ISABELLE.

Non,
Mais...

LISETTE.

Si je veux l'en croire il me trouve jolie.
Mais, bon! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non; mon frere n'est point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages:
Je connois sa droiture et sa sincérité,
Et, s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui; la chose est certaine.

Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah! ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénetre aisément.

LISETTE.

Quoi! que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frere est votre amant,
Et mon frere, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis...

ISABELLE.

Eh bien!

LISETTE.

Il m'estime à tel point
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite?... Vous rêvez?... Je vous ouvre mon ame
En toute occasion; Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais, je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse
Si j'étois un parti qui lui pût convenir!
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois; mais je crains l'avenir:
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frere enfin n'ayez aucun souci;
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état:
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien

Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh ! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le Ciel vous en préserve !

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénetrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte est sûrement d'une aimable figure :
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure ;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois.
Vous le connoissez peu : c'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas : c'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse :
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter se fait aimer long-temps ;
Qui nous voit trop souvent voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours... Mais dites-moi, de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui, moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Etes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur; que ce soit votre oracle;
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment:
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir:
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.

Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences.
Dès qu'il parle il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCENE V.

PHILINTE, ISABELLE, LISETTE.

PHILINTE, *à Isabelle, du fond du théâtre, après avoir fait plusieurs révérences.*

Madame... je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE, *à Philinte.*

Un homme tel que vous...

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah! madame!... de grace,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE, *en la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

(*bas à Lisette.*)

L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *à Philinte, après lui avoir fait plusieurs révérences, et en lui présentant un siege.*

Vous plaît-il vous asseoir ?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous ?...

O Ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(*bas à Isabelle.*)

A vous permis, monsieur... Dites-lui quelque chose.

ISABELLE, *bas.*

Je ne saurois.

LISETTE, *bas.*

Fort bien! l'entretien se dispose

(*à Philinte.*)

A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi:
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire,
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE.

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux;
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *bas.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas.*

Eh bien! interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas.*

Vous-même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, monsieur?

LISETTE, *à part.*

Matiere intéressante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
(*à Isabelle.*)
J'en suis aussi charmée, en vérité... Mais, quoi!
La conversation est donc déja finie?...
Çà, pour la relever, employons mon génie...
(*à Philinte.*) (*à Isabelle.*)
Dit-on quelque nouvelle?... Enfin il parlera.

ISABELLE, *à Philinte.*

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désapprouvez-vous? les vers, ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchans vers:
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers;
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile:
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs...
(*à Isabelle qui paroît rêveuse.*)
Mais vous êtes distraite, et paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir : je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop... Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir... Je veux vous reconduire...
(il met ses gants avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main ?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force... Adieu ; jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame?

ISABELLE.

Ah! monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grace.

(Elle sort.)

SCENE VI.

PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE.

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE, *embarrassée.*

Monsieur, en vérité,

J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.
(*Philinte lui donne la main, et la reconduit jusqu'à la porte de l'appartement, puis revient.*)

SCENE VII.

PHILINTE.

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement;
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule : on vient de m'en convaincre...
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modeles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VIII.

UN LAQUAIS *mal vêtu*, PHILINTE.

LE LAQUAIS, *présentant une lettre à Philinte.*
Cette lettre, monsieur, s'adresse à vous, je croi.
PHILINTE, *prenant la lettre et lisant le dessus.*
« Au comte de Tufiere... » Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*
(*à part.*)
Ah! monsieur!... C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.
(*il sort.*)

LE LAQUAIS, *seul, appelant.*
Holà! quelqu'un des gens du comte de Tufiere!

SCENE IX.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*
Que voulez-vous?

LE LAQUAIS, *à part.*
Cet homme a la parole fiere.

PASQUIN.
Parlez donc.

LE LAQUAIS.
Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.
C'est moi-même en effet; mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.
Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche:
J'ignorois qu'il fallût vous appeler monsieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, *d'un ton important.*
Treve de compliment.

LE LAQUAIS, *lui présentant la lettre.*

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte, votre maître, un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez... De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point;
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin... Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.
(*Il sort.*)

SCENE X.

PASQUIN.

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat;
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat,
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi-bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal...
Mais j'entends du fracas... Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée...
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN, LA FLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE, *entrant, et marchant à grands pas, la tête levée; ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *au Comte, en lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi...

(*à part.*)

Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hein! à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit... mais d'un ton plus bas,

S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas...
Tenez, serrez cela.

(il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN, *à part.*

Peste! qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'ame émue.

(il ouvre la bourse et en tire quelques pieces.)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes; et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent : deux approchent une table, deux autres un fauteuil, le cinquieme apporte une écritoire et des plumes, et le sixieme du papier; ensuite il s'assied devant la table, et se met à écrire.)

PASQUIN, *lui présentant de nouveau la lettre.*

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire, après avoir pris la lettre sans la regarder.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu...

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu,

Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Eh! qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu.

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez : qu'on la lise,

Et qu'on m'en rende compte... Entendez-vous?

PASQUIN, *ramassant la lettre.*

J'entends.

(il lit la lettre bas.)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant, aux six laquais.*

Sortez.

(Cinq laquais sortent.)

SCENE XII.

LE COMTE, PASQUIN, LA FLEUR.

LA FLEUR, *au Comte.*

Monsieur...

LE COMTE.

Comment?

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire ?...

LE COMTE, *à part.*

Il me parle, je crois... Holà! qu'il se retire,
Et donnez-lui congé.

PASQUIN, *à La Fleur.*

Je te l'avois prédit.
Va-t-en : je tâcherai de lui calmer l'esprit.

(*La Fleur sort.*)

SCENE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE, *à part, après avoir lu ce qu'il écrivoit.*
Tu ne partiras point; et c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnoit du monseigneur...
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire :
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet;
Mais si c'est à ce prix je suis votre valet...
(*à Pasquin, en déchirant sa lettre.*)
Ote-moi cette table... Eh bien! que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN, *hésitant.*

Vous me l'ordonnez, mais...

LE COMTE.

Oh! treve de discours.

PASQUIN, *lisant.*

« Celui qui vous écrit... »

LE COMTE.

Qui vous écrit? Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*il lit.*)

« Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
« Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scrupule,
« Que par vos procédés, dont il est en courroux,
« Vous vous rendez très ridicule. »

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN, *lisant.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais... »

LE COMTE.

Vous ne manquez pas? Ah! vraiment, je le croi.
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN, *lisant.*

« Vous ne manquez pas de mérite;

« Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
« Apprenez que chacun s'irrite
« De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment! maraud...

PASQUIN.

Fort bien! le trait est impayable.
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(*il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE, *le menaçant.*

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui?... Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN, *prenant la bourse et la clef.*

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*à part.*)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCENE XIV.

LE COMTE.

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure!...
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.
(il prend la lettre, et la lit.)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon
« Emprunte une main étrangere... »
(interrompant sa lecture.)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom
« Que pour donner le temps à votre ame trop fiere
« De se prêter à la seule raison ;
« Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon
« Vous demander si votre humeur altiere
« Aura baissé de quelque ton. »
(il jette la lettre.)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle insolent?
Plus j'y pense...

SCENE XV.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.
Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais, cependant mon gain
Montoit à quatre cents, et j'en suis très certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui; parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle:
Elle s'en plaint du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour:
J'ai parlé; c'est assez.

PASQUIN.

Son pere est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah! monsieur, vous voulez qu'un pere de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une maniere un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse elle raisonne bien.

LE COMTE.

Eh! que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où regne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? rien; c'est Lisette... J'espere...

LE COMTE, *se rasseyant.*

On vient... Voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi! c'est le beau-pere.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre :
Allez, faites-le entrer, et moi je vais vous suivre.

SCENE XVI.

LISIMON, LE COMTE, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le comte de Tufiere est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, monsieur; le voici.

(*le Comte se leve nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher Comte, serviteur.

LE COMTE, *bas, à Pasquin.*

Cher Comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement, en se rasseyant.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien:
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt... Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, *à Pasquin, qui présente une chaise à Lisimon.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez un fauteuil.
Il ne le prendra pas, mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse:
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use,
Que je m'étale aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie
Dès ce même moment pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie

Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non; mais je suis peu fait à ces manieres-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant : sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors :
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point; car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fiere grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise;
Et ma maxime à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Ecoute, mon cher comte:
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit:
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par là je contredis ma femme
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur;
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-pere,
Il faut baisser d'un cran, et changer de maniere,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *bas, à Pasquin, en se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN, *bas.*

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot;
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE, *bas.*

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire:
Grand'soif, bon appétit, et sur-tout point de gloire:
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut c'est notre unique loi:
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,

Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte.

(il sort, et emmene le Comte.)

PASQUIN, *seul.*

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience:
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-pere.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espere
Que, me connoissant mieux, il me respectera;
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,

Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-pere en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre.
Sa fille étoit ravie, et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son pere est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur,
J'ai frappé le bonhomme : il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux et qu'il a pris son pli;
D'ailleurs il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,

Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau riche et fils d'un pere heureux,
Qui, le comblant de biens, n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille sans doute a la même foiblesse:
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais, dans le discours,
Leur donner à penser que mon pere est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique
Qui soutint si long-temps notre noblesse antique;
Et leur persuader que, par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cede en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de monsieur votre pere
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier; d'ailleurs notre province,
Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un prince,
Est si loin de Paris qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici,

Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;

Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue:

Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera;
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance:
A Lisette sur-tout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille;
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit?
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient... Sors, et sur-tout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir nous avons du courage.

SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE, *au Comte.*
Je vous trouve à propos, et mon pere veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.
Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,
Que par vous mon bonheur me sera confirmé.
J'aspire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.
Je sais ce qu'elle pense, et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé Lisette.*
Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.
Une fille, monsieur, ne dit point je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*
Ne parlez-vous jamais que par une interprete?

ISABELLE.
Comme elle est mon amie, et qu'elle est très discrete...

LE COMTE.
Votre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa maniere
De penser; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufiere
Est un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE, *au Comte.*

Je lui trouve un bon cœur, joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zele,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle;
Car enfin...

LE COMTE.

Votre pere a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, et nous devons peut-être

Avant le mariage un peu mieux nous connoître,
Examiner à fond quels sont nos sentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime,
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précautions et plus d'empressement :
Je croyois mériter que d'une ardeur sincere
Votre cœur appuyât l'aveu de votre pere,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que, du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCENE III.

LE COMTE, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

VALERE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALERE, *montrant le Comte.*

Que vous épousez monsieur?

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALERE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment:
J'en serai très flatté... Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALERE, *le retenant.*

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALERE.

Mais... ma mere, peut-être.

LE COMTE.

Votre mere?

VALERE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela seroit plaisant.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frere un ton bien suffisant.

LE COMTE, *à Valere.*

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALERE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALERE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi:
J'avois imaginé que mon rang, ma naissance,
Méritoient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons, que je pourrois citer
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pencher pour moi madame votre mere...
(*avec ironie.*)
Mais je me suis trompé; je le vois bien... Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;

Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Qui? nous, vous mépriser! En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah! mon dieu! point du tout.

VALERE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mere est pour Philinte :
Elle a même avec lui quelques engagemens,
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALERE.

Non; mais, à dire vrai, c'est un homme estimable.
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et riche sans orgueil...

LE COMTE, *avec ironie.*

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe; et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *avec ironie.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé;
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte:
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALERE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables: du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste;
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très sagement; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALERE.

Il est bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALERE.

Et de plus il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire;

Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu;
Mais son nom jusqu'ici ne m'est point parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALERE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, monsieur, vous connoissiez mon nom
Avant de m'avoir vu?

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufiere
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommiere,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux et vante leurs exploits:
Daignez la parcourir; vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah! monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi:
Pour moi, je n'en dis rien; il faut être modeste.

VALERE.

C'est très bien fait à vous : l'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier...
(*voyant que Valere veut s'en aller.*)
Vous sortez?

VALERE, *avec ironie.*

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALERE.

Ce m'est bien de l'honneur,
Et je...

LE COMTE.

Parbleu! je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le de grace
A ne pas m'obliger à lui céder la place;
Il fera beaucoup mieux s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car, je vous le déclare en termes très exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

VALERE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris?

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte:
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne;
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc! d'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais, à présent que mon frere est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui; tout me le fait croire:
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé;
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé, même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fiere et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincere, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fiere des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger;
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait:
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire;
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus : les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par-tout odieuse, importune;
Avec la politesse un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain et même avec rudesse
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espece;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau... Mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette mieux que moi saura vous en instruire:
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non; de grace, avec vous souffrez que je m'explique:

Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas...

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez,
Et vous me ferez voir une preuve fidele
De vos égards pour moi dans vos égards pour elle:
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur.
Ecoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne, et moi
J'en meurs d'envie aussi; mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez?...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc! je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décelent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse!
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas : changez de caractere;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop;
Chassez le naturel, il revient au galop;
Mais du moins je vous dis : songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paroissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt :
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en ou non;
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon...
Votre gloire irritée en paroît mécontente:
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LE COMTE.

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentimens qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre sur moi :
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre;
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va, dès ce même instant, me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCENE VII.

PHILINTE, LE COMTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*
Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.
Très obligé, monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.
Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,

J'aurai bientôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas, mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
(*en faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné:
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison;
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valere est mon ami : vous le savez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort; moi j'ai dit ma pensée :
Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah! monsieur, point du tout : je me connois; je croi

Qu'on peut, avec raison, dire du mal de moi;
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespere;
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mere.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment?

PHILINTE.

Avec confusion, mais très distinctement.
La nature, envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très rétif et très opiniâtre,
Sur-tout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi :
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine :
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire!
Vous vous méconnoissez; mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur, mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grace insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Treve de complimens!... Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque, en osant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE VIII.

LISIMON, LE COMTE, PHILINTE.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu! chez moi faire un pareil vacarme!
Par la mort! le premier...

PHILINTE, *remettant son épée.*

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux?

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE, *à Lisimon, en remettant aussi son épée.*

Par bonheur il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un pere de famille en ce cas est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,

Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur :
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment diable! ton pere, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoirez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi! sans y penser l'habitude m'emporte :
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien! belle maniere
De se corriger.

LISIMON.

Oh! treve à votre humeur fiere,
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde :
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.
(*Il sort.*)

SCENE X.

LISIMON.

Il faut que je sois bien possédé du démon
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomon,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque, dans mon dépit, son empire m'arrête!...
Je vais rompre... Attendons... Si je prends ce parti
De mon autorité me voilà départi:
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien... Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille: il m'excite à combattre,
Et je m'en vais pour lui faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différens côtés du théâtre ; Pasquin le premier, et marchant fort vîte.)

LISETTE.

Quoi! sans me regarder doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter?

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler: je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zele et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matiere,
Avez-vous jamais vu le château de Tufiere?

PASQUIN.

(*à part.*)

Si je l'ai vu? Cent fois... C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment!
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne;
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! Bon dieu! quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela;
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très facile, et je vais vous décrire

Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord ce sont sept tours... entre seize courtines...
Avec deux tenaillons... placés sur trois collines...
Qui forment un vallon... dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon... placé justement... sous la zône...
Par trois angles saillans... forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château.

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine, et faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur :
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus;
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut:
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décele d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand seigneur : dans un autre entretien
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique...
Naturellement, moi, je suis très véridique;
Mais j'obéis. Au fond, les faits sont très constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très vrai : depuis, tout a changé;
Dans un piteux état le bon-homme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure;
Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrete.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrete
Je ferois tort au Comte; et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valere à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose...
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.
(*Il sort.*)

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*
Ah! vous voilà, monsieur? Vraiment, j'en suis ravie!

VALERE.
Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.
J'en aurois bien envie.

VALERE.
Eh! sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.
Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALERE.
Il est vrai.

LISETTE.
Cependant, devant monsieur le Comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et, contre mon avis, votre zele emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALERE.
J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace;

Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur ! Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALERE.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystere et sans feinte,
Que, demoiselle ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette de ses jours ne vous épousera.
J'ai conclu : c'est à vous maintenant de conclure.

VALERE.

(bas, voyant paroître Lycandre.)

Par quel motif ?... Eh quoi ! cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens ?

LISETTE, *bas.*

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc.

SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui; mais nous querellions. Valere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufiere?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous et de toute maniere.
Il est vrai que le Comte est si présomptueux
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux:
Il ne respecte rien, ne ménage personne,
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible
Qu'à votre empressement il se montre sensible
Jusques à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés;
Je ne puis y penser sans répandre des larmes:
N'importe, à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE, *à part.*

Qu'entends-je? Juste Ciel! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre quel excès d'insensibilité!
O détestable orgueil!... Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice:

Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espere,
La consolation d'un trop malheureux pere.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui:
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui;
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être?

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi differe-t-il de trop heureux momens?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,

Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher ; et, loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour,
Il sera possesseur du peu que je possede :
Mon zele à ses malheurs servira de remede.
Je ferai tout pour lui : si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent ;
Je garde un diamant que m'a laissé ma mere :
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.
Heureuse si je puis et mille et mille fois
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois !

LYCANDRE.

Arrêtez !... Laissez-moi respirer, je vous prie ;
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre pere ; il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah ! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misere.

LYCANDRE.

Quel monstre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil... L'orgueil de votre mere ;
Par son faste les biens se sont évanouis :
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Eh! comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable,
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colere,
Pour venger cet affront attaqua votre pere,
Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps
Qu'ils se trouverent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie;
Il vouloit se venger, il y perdit la vie;
En un mot votre pere, en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt pousserent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat:
Des témoins subornés soutiennent l'imposture;
On les croit. Votre pere, outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne; et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où, quelques jours ensuite,
Votre mere devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mere
Que j'avois au couvent, et qui m'étoit si chere?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mere, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs:
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre pere;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fideles amis, sûrs de son innocence,
Et puissans à la cour, ont eu tant de succès
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre pere, caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans:
On vient de lui donner d'agréables nouvelles;
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point ; je crains quelque accident,
Quelque piege caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, monsieur : je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez le chercher, et le Ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce pere malheureux.
Il vous voit, il vous parle, il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O Ciel! que mon ame est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE, *la relevant.*

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frere!

LISETTE.

Mon frere! Eh! quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufiere.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis; je ne respire plus:
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute nous sortons de la même famille:
Oui, le Comte est mon frere; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non; je vais le trouver. La conversation
Sera vive à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton d'un pere,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévere.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non; nous nous sommes vus: il me connoît. Rentrez,
Ma fille... Quelqu'un vient; gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon pere, attendez tout de mon obéissance.

(Elle rentre dans l'intérieur de la maison.)

SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufiere est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler! Qui? vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelque occupé qu'il soit, que, dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience,

Un homme très choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(*à Lycandre.*)
Et je veux m'en punir... Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais si je suis si fier, je suis très excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Eh! par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez; on ne l'est point quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que par occasion
Je le deviens aussi, mais sans réflexion;
Heureusement pour moi la raison, la prudence,
Abregent les accès de mon impertinence :
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton;
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?...

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
(mettant sa main sur une de ses joues.)
Eh! vîte sauvez-vous... J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi :
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez?...

LYCANDRE.

Oui : j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN, *fait quelques pas pour sortir, et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.
(il entre dans l'appartement du Comte.)

LYCANDRE, *seul.*

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! du moins si mon fils pouvoit se reconnoître,

Se blâmer quelquefois comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison :
Mais je n'ose espérer...

SCENE V.

LE COMTE, LYCANDRE, PASQUIN.

LE COMTE, *entre en furieux.*
Quel est le téméraire,
(*à part.*)
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah! c'est mon pere!

LYCANDRE.
L'accueil est très touchant : j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*
Comment donc! le voilà comme pétrifié!

LE COMTE, *à Lycandre, en ôtant son chapeau.*
Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, *à part.*
Il lui demande excuse!

LE COMTE, *à Lycandre.*
(*à Pasquin.*)
Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.
Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *à Pasquin en le poussant dehors.*
Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *à Pasquin en le retenant.*
Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud : je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.
(*Pasquin sort.*)

SCENE VI.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon pere?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misere :
Voilà votre motif; et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice;
De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop, en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature!
C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu;

Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un pere misérable
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui, moi, je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis :
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystere,
Et de me reconnoître en qualité de pere
Dans cette maison-ci : voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon; menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt:
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang;
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,

Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors;
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections :
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et, sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire;
Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.
(*il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande...
(*il se jette aux pieds de Lycandre.*)
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous...
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mere;
Et tu n'as hérité que de son caractere.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste soyez sûr que ma plus forte envie

Seroit de vous servir aux dépens de ma vie;
Mais du moins ménagez un honneur délicat:
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié: je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
(*le Comte se releve.*)
Mais à condition que si votre hauteur
Eclate devant moi, dès l'instant...

SCENE VII.

LISIMON, LYCANDRE, LE COMTE.

LISIMON, *au Comte.*

Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher. Votre froideur m'étonne,
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord: la bonne dame est sage;
Car j'allois, sans cela, faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fiere que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE, *ironiquement.*

Fort bien!

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE, *au Comte.*

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage:
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *à demi-voix, au Comte.*

Quel est cet homme-là?

LE COMTE, *à demi-voix.*

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON, *à demi-voix.*

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à demi-voix.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON, *à demi-voix.*

Il y paroît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi:
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son pere.

LE COMTE, *à demi-voix à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON, *à demi-voix.*

Eh bien?

(*le Comte parle bas à Lisimon.*)

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colere,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître, et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scene
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grace, et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE, *à demi-voix.*

Fort bien.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidele.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir?

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte!

LYCANDRE, *au Comte.*

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au Comte, en montrant Lycandre.*
Il parle de bon sens.

LYCANDRE, *au Comte.*
Il est bien question
De chicaner ici sur une expression!

LE COMTE, *d'un air un peu fier.*
Mais, monsieur...

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*
Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire:
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*
Quel martyre!
Il va se découvrir.

LISIMON., *à demi-voix.*
Ce vieillard est bien verd,
Ce me semble.

LE COMTE, *à demi-voix.*
(à Lycandre.)
Il est vrai... Votre discours me perd;
Devant cet homme au moins tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *à demi-voix.*
Faites ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

LISIMON, *au Comte.*
Ma femme vous attend. Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au Comte.*
Soumis; vous entendez?

LE COMTE, *d'un air piqué.*
Oui, j'entends à merveille...

(*à part.*)
Ciel!

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous approuvez donc ce que je lui conseille,
Bon-homme? expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui : je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas il aura très grand tort.
Vous lui donnez, monsieur, une leçon très sage:
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage!

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE, *voulant emmener Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*à Lycandre.*)
Un moment... A quoi vont les revenus du comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE *à demi-voix, à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE, *à demi-voix.*

Je ne veux point mentir...
(*à Lisimon.*)
Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir;

Mais, avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître;
Que veut dire cela? hein?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai si vous voulez; mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là:
Prier, solliciter; je n'entends pas cela.
Je souhaite de faire avec vous une alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour:
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant, à genoux, de vouloir l'accepter?...
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande :
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE.

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus!
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah! maudite fortune, à quoi me réduis-tu?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu :
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mere apaisée
A vos tendres desirs paroît moins opposée :
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant ;
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux.
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous :
Il vous a demandée; et cette ame si fiere

Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere!
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon pere avec ardeur sollicitoit pour lui:
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
Et, sans votre crédit sur l'esprit de mon frere,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mere,
Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste évènement!

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience:
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi;
Et, s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point; je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme;
Dès qu'il est confirmé votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent; mais, devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCENE II.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE, *à Valere.*

Vous voilà bien rêveur?

VALERE.

Et j'ai sujet de l'être.

Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître :
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALERE.

Je m'en repentirois
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très juste, et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire;
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrete?

ISABELLE.

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALERE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.

Mais quel en est l'objet? Quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALERE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste Ciel!

VALERE.

Et mon pere,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mere n'y met plus aucun empêchement?

VALERE.

Vous devez à mes soins un si prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à Isabelle.*

Çà, réjouissons-nous! Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet: j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mere enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte, et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,

Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras, dès ce soir, madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention,
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment! mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scene nouvelle,
Et vous dédire ici comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALERE.

Mais, mon pere, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vue et qu'on ne verra plus)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile?
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en répentir,

Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en pere de famille.
Courage! Disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi! Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute en dépit de tout le genre humain.

LISIMON, *à part.*

Cette fille me charme!... Oui, ma chere Lisette...
(*à demi-voix.*)
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON, *voulant l'embrasser.*

Le tien vient de m'édifier;
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE, *le repoussant.*

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps... Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALERE.

Vous vous échaufferez; prenez garde, mon pere.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé...
(*à part.*)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entre eux quelque intrigue secrette.
(*à Valere.*)
Je veux m'en éclaircir... Sachons un peu...

VALERE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(*à Valere qui veut sortir.*)
Ah! bon... Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE, *tirant un contrat de sa poche.*

Lisons la minute... A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts...

(*montrant Isabelle.*)
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près : c'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre? Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
(*à Isabelle, à Valere.*)
Assieds-toi, monsieur Josse; et nous, prenons séance.
(*ils s'asseyent tous, excepté Lisette, et M. Josse se met devant une table.*)

SCENE V.

LE COMTE, LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

(*Le Comte s'assied en entrant.*)

M. JOSSE, *mettant ses lunettes, et lisant.*

« Pardevant... »

LISIMON, *à Isabelle qui parle bas à Lisette.*

Ecoutez.

M. JOSSE, *lisant.*

« Les conseillers du roi,

« Notaires, soussignés, furent présens... »

LISIMON, *à Valere qui parle bas à Lisette.*

Eh quoi!

Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valere, ici : laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît; vos titres, votre rang:
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc:

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace...
(regardant le contrat.)
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera : voyez quelle largeur.

LE COMTE.

Ecrivez donc... «Très haut et très puissant seigneur...»

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie....

LE COMTE.

Point de raisonnement : je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

« Et très puissant seigneur... »

LE COMTE, *dictant.*

« Monseigneur Carloman,
« Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
« Philogenes, Louis... »

M. JOSSE.

Oh! quelle kyrielle!

Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle...
(il répete.)
Philogenes, Louis... Après?

LE COMTE, *dictant.*

« De Mont-sur-Mont. »

M. JOSSE, *répétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE, *dictant.*

« Chevalier... »

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE.

Continuez... « Baron
De Montorgueil. »

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon!...«Marquis de Tufiere.»

LISIMON.

Quoi! vous êtes marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon pere.
Mais, comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise...
(*à Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au Comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant.*

Comment, tout?... « Seigneur... »

M. JOSSE.

Et cœtera...

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez... « Et d'autres lieux, » en très gros caractere.

ISABELLE, *à demi-voix*, *à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à demi-voix.*

Paix donc.

ISABELLE, *à demi-voix.*

Je ne saurois me taire:
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à demi-voix.*

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*il lit.*)

A vous présentement, monsieur... « Messire Antoine
Lisimon... »

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est là votre nom?
Antoine? Est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu! pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois.

LISIMON.

Mais pas plus que les autres.

Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, monsieur, passons... Vos titres? C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc! vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

(*à M. Josse.*)

Ah! je me souviens d'une... Ecrivez, je vous prie...
(*il dicte.*)
« Antoine Lisimon, écuyer. »

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

« Et seigneur suzerain... d'un million d'écus. »

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espece...
(*à Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frere est magnifique! En tout cas je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON, *au Comte.*

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

« Sur la baronnie
« De Montorgueil. »

M. JOSSE, *se levant, après avoir écrit.*

Voilà votre affaire finie.

(*tous les autres se levent aussi.*)

LISIMON.

(*au Comte.*)

Signons donc maintenant... La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton pere arrivera.

LE COMTE.

Mon pere, dites-vous? Il ne faut point l'attendre;
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre:
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frere, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCENE VI.

LYCANDRE, LISIMON, LE COMTE, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même... O Ciel! quel incident!

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous?... Parbleu! c'est monsieur l'intendant.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALERE *et* ISABELLE, *l'un à l'autre.*

Son fils!

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte!

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE, *bas, à Lycandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.

Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune:
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je, au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE.

L'état où je parois, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition:

(*au Comte.*)

Je la lui réservois... Je bénis ma misere,
Puisqu'elle t'humilie et qu'elle venge un pere.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs;
Parle: reconnois-moi.

ISABELLE, *à Lisette qu'elle voit pleurer.*

Vous voilà tout en pleurs,
Lisette?

LISETTE.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez: rendez-moi méprisable;
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.

Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon pere.
Rendez votre tendresse à ce retour sincere....
(*il se jette aux pieds de Lycandre.*)
Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi! raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jugerois, morbleu! que vous êtes son pere.

LYCANDRE, *au Comte, en le relevant.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé...
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous; nos malheurs sont finis:
Le Ciel enfin, pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice;
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient par un juste arrêt de finir ma misere.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un pere,
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle; et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je?... Juste Ciel!... Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur!
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit... Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près il est joli garçon...
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grace;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALERE, *bas, à Lisette.*

Je suis perdu!

LISIMON, *à Lycandre.*

L'honneur est grand pour ma famille!
Très agréablement vous me voyez surpris:
J'accepte le projet... Mais est-elle à Paris
Votre fille?

LYCANDRE.

(*à Lisette.*)

Sans doute... Approchez-vous, Constance,
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?

C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur...
(*à Lisette.*) (*au Comte.*)
Venez, ma fille... Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON, *à part.*

Sa sœur femme-de-chambre!

LYCANDRE.

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre...
(*au Comte.*)
Grace au Ciel, votre sœur est digne de son sang :
Sa vertu plus que moi la remet dans son rang.

VALERE, *à part.*

Quel heureux dénouement! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE, *au Comte.*

En me reconnoissant confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir... je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille;
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat,
Et je suis en marché d'un très beau marquisat
Dont je veux que mon fils décore sa future...
(*à M. Josse.*)
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils

Ne se réveille point sans se trouver marquis...
(*au Comte.*)
Etes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon! nous allons donc faire un double mariage?

ISABELLE, *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs:
Comptez sur son pouvoir. Que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentimens feront mon caractere.

LYCANDRE, *à Isabelle.*

Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon:
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi:
Du respect, de l'amour je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer: on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

FIN DU GLORIEUX.

EXAMEN
DU GLORIEUX.

Cette piece dut le succès presque sans exemple, qu'elle obtint dans la nouveauté, à l'ensemble admirable avec lequel elle fut jouée. Plusieurs personnes crurent alors qu'elle seroit moins goûtée à la lecture qu'à la représentation. M. de Voltaire, qui aimoit Destouches, en portoit le même jugement : « On me jouera immédiatement « après le Glorieux, écrivoit-il à M. de Cideville en « 1732 : c'est une piece de M. Destouches, de laquelle « on vous aura sans doute rendu compte; elle a beaucoup « de succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lec- « ture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit « en général bien écrite, mais elle est froide par le fond « et par la forme, et je suis persuadé qu'elle n'est sou- « tenue que par le jeu des acteurs pour lesquels l'auteur « a travaillé. » Ce jugement de M. de Voltaire est sans doute beaucoup trop sévere; mais on ne peut se dissimuler que la nécessité où fut Destouches de sacrifier sa premiere conception à l'amour-propre d'un comédien, n'ait contribué à rendre la piece moins parfaite. L'idée du poëte avoit été de peindre tous les ridicules de l'orgueil, et de terminer son ouvrage par la juste punition du personnage principal. Dufresne, chargé de ce personnage, et qui étoit d'autant plus capable de le bien rendre qu'il avoit une partie des défauts du comte de Tufiere, déclara qu'il ne le prendroit pas s'il étoit humilié à la fin de la piece. Le poëte eut la foiblesse de céder aux observations de l'acteur, et l'ouvrage perdit beaucoup de son effet dramatique et de son résultat moral.

Un défaut presque aussi essentiel que celui dont nous

venons de parler se trouve dans le contraste trop marqué du rôle de Philinte et de celui du Glorieux. C'est peut-être ici le lieu de faire quelques réflexions sur les contrastes si fréquemment employés dans la comédie dont Moliere a fixé les regles, et que ses successeurs ont trop souvent dénaturées. Sans doute les situations et les pensées, qui résultent du rapprochement de deux personnages d'un caractere opposé, produisent presque toujours des effets dramatiques; mais il faut avoir soin de ne pas forcer ces contrastes, de ne pas leur donner des nuances trop tranchantes, et de se conformer aux lois de la vraisemblance et du goût, qui ne permettent pas de grouper dans un même tableau des objets absolument discordans : jamais Moliere ne s'écarta de ces principes fondamentaux de l'art théâtral.

A tous les travers dont il offre la peinture, ce grand maître n'oppose ordinairement que le bon sens d'un homme aimable et de bonne compagnie : s'il trace le caractere d'un tuteur ridiculement amoureux et jaloux, il lui donne pour contraste l'indulgence d'un homme du monde; s'il développe les passions d'un misanthrope, il place à côté de lui un homme qui ne se dissimule pas quelques vices de la société, mais qui pense avec raison que ces abus tiennent à un ordre qu'il est toujours dangereux de troubler, et qu'il est sage de *prendre les hommes comme ils sont*; s'il cherche enfin à pénétrer dans les replis de l'ame d'un hypocrite, il met en présence de Tartufe un personnage grave et sensé qui fait consister la dévotion véritable dans l'exacte observation des devoirs religieux et civils, et non dans des pratiques minutieuses. Les Femmes Savantes présentent encore deux contrastes de ce genre : dans l'homme de cour, qui est opposé à Trissotin, l'auteur se borne à peindre des qualités aimables et sans prétentions; dans le per-

sonnage d'Henriette, qui fait ressortir le pédantisme d'Armande, il se contente d'offrir tous les charmes d'un esprit agréable et naturel. Quand Moliere s'est éloigné de cette regle qu'il s'étoit lui-même prescrite, il a toujours eu des raisons fondées sur la plus parfaite connoissance du cœur humain. Il est très ordinaire qu'un pere avare ait un fils prodigue; la contrainte où se trouve le jeune homme dans la maison paternelle, les privations qu'on lui impose, le tableau continuel d'une sordide parcimonie, le feront nécessairement tomber dans l'excès opposé : c'est ce qui explique pourquoi le fils d'Harpagon fait avec son pere un contraste à la fois si tranchant et si naturel.

Le contraste du Glorieux et de Philinte est d'un genre tout différent. On voit que l'auteur s'est étudié à charger l'un et l'autre de ces caracteres, et qu'il a ensuite combiné péniblement les moyens de rapprocher les deux personnages. Les conceptions du poëte sont continuellement substituées à celles qu'indiquoit la nature du sujet. Il existe dans ces deux rôles une symétrie absolument contraire aux regles de l'art. La scene du duel fera rire au premier moment; mais, pour peu que l'on y réfléchisse, on trouvera un défaut de vraisemblance qui détruira l'effet du contraste.

Nous ne nous serions pas aussi long-temps étendus sur les défauts de cette piece, si elle ne présentoit pas en même temps des beautés du premier ordre. L'intrigue est parfaitement conçue. Ordinairement dans les pieces de caractere, la fable est presque nulle; ici, tous les ressorts en sont combinés pour développer et faire valoir le principal caractere. C'est une réunion de beautés dont Moliere n'a offert des exemples que dans Tartufe et dans l'Avare. Le comte de Tufiere, ce personnage si hautain, se trouve dans une maison où sa sœur est femme-de-chambre, où son pere vient souvent dans un état peu

éloigné de la misere; le financier, dont il recherche la fille, n'a aucun égard pour sa foiblesse; il le traite avec une familiarité qui le blesse sans qu'il ose s'en irriter, et la nécessité le force à souffrir toutes les grossièretés d'un homme sans éducation. Cette contrariété presque continuelle donne lieu à une multitude de situations dramatiques. La scene, où le pere du Glorieux le punit en le forçant à s'humilier, a été regardée avec raison comme un chef-d'œuvre. C'est là l'espece de pathétique qui convient à la comédie; s'il est poussé plus loin, il tombe dans le genre romanesque. Le rôle de Lisette est une des plus heureuses conceptions de Destouches. On n'avoit aucun exemple au théâtre d'une demoiselle de qualité que ses malheurs eussent forcée à devenir soubrette. L'auteur, en lui conservant toute la dignité et la réserve qu'une excellente éducation a dû lui donner, a eu l'art de lui laisser une sorte de gaieté qui convient très bien à son caractere et à sa situation. Le personnage de Lisimon est un des plus comiques que Destouches ait tracés; il y a dans ce caractere un mélange d'orgueil, de libertinage et de franchise grossiere qui ne passe jamais les bornes de la vraisemblance, et dont par conséquent l'effet est toujours sûr.

Aujourd'hui cette piece n'est plus jouée avec l'ensemble qui lui procura un si grand succès; cependant elle reste constamment au répertoire; et, malgré le pronostic de M. de Voltaire, on la lit avec beaucoup de plaisir. Plusieurs vers se sont gravés dans la mémoire des amateurs; avantage qui n'appartient qu'aux ouvrages classiques. Tant que le théâtre françois sera préservé de la décadence qui l'a long-temps menacé, cette comédie se maintiendra à côté des chefs-d'œuvre, et se conciliera l'estime des amateurs de la bonne poésie et du comique noble et décent.

FIN DE L'EXAMEN DU GLORIEUX.

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, le 23 mars 1753.

PRÉFACE.

L'AVARE et le dissipateur sont deux contrastes parfaits : Moliere s'est emparé du premier ; non seulement c'étoit le plus facile et le plus brillant, mais Plaute lui en avoit fourni le sujet et les traits les plus vifs et les plus comiques. Il est vrai que Moliere a trouvé l'art d'enrichir sa matiére; je puis ajouter même qu'il a surpassé son modele dans son Avare et dans son Amphitrion : mais enfin c'étoient toujours des imitations; et tout le monde conviendra sans peine qu'il est bien plus aisé de perfectionner que d'inventer, sur-tout quand un grand homme polit l'ouvrage d'un grand homme.

Pour ce qui me concerne ici, le cas est tout différent; je n'ai travaillé sur aucun modele: j'ai fait choix de mon sujet, j'en ai formé le plan, et c'est la nature qui me l'a fourni; mais j'ai trouvé dans l'exécution des difficultés presque insurmontables. C'est ce que mes lecteurs observeront facilement, s'ils font réflexion que le caractere du Dissipateur n'est pas un de ces caracteres momentanés qui peuvent produire tout leur effet dans l'espace de vingt-quatre heures, et même pendant le seul temps de la représentation, qui suffit pour étaler les principaux traits de l'avarice, et pour en tirer tous les évènemens qui peuvent rendre une action complete.

Il n'en est pas de même d'un dissipateur; car, outre que son caractere est moins ridicule, et par conséquent moins risible, il lui faut bien plus de temps pour se développer; ses actions veulent des intervalles. Quelque prodigue que puisse être un homme, il ne parvient pas tout d'un coup à sa ruine totale, qui est le seul évènement par où l'on puisse finir son histoire et achever son portrait. Or, comment accorder les regles du théâtre avec un pareil caractere? Ruiner un homme puissamment riche dans l'espace de vingt-quatre heures, c'est représenter une action qui ne peut guere être vraie, et qui certainement n'est point vraisemblable. Il ne me restoit donc aucun expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois que de faire paroître d'abord mon héros prêt à tomber dans le précipice qu'il ne voit point, parce que ses passions et ses faux amis le lui cachent depuis long-temps; mais il ne me suffisoit pas de le présenter dans une situation si périlleuse, il falloit faire connoître au spectateur les raisons et les incidens qui l'avoient causée: je ne pouvois les mettre en action, puisque le temps ne me le permettoit pas, et ce n'est que par des récits que j'ai rempli mon sujet. Mais on voit aisément par ces détails combien il est inférieur à celui de l'Avare; que, pour l'égayer et le rendre plus intéressant, je n'ai pu me dispenser de mettre en œuvre tous les caracteres épisodiques qu'il amenoit nécessairement à sa suite; et

qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans un petit nombre de personnages et d'évènemens, ni d'affecter cette aimable simplicité d'action si justement admirée dans les anciens, principalement dans les comédies de Plaute, qui par cet endroit est bien supérieur à Térence, selon le jugement des meilleurs critiques.

Ce qui me paroît le plus heureusement imaginé dans ma comédie du Dissipateur, c'est le caractere de la veuve. J'avoue qu'il cause quelque répugnance au premier aspect, et qu'il paroît d'abord blesser la délicatesse des spectateurs; mais j'ose dire qu'un peu de réflexion a bientôt guéri leurs scrupules : car n'est-il pas facile d'observer que j'ai l'attention, pendant tous les actes et par différens moyens, de faire entrevoir et même espérer qu'enfin on sera content de Julie? Il n'est point de spectateur ou de lecteur assez peu délié pour ne pas sentir que le caractere apparent de cette veuve n'est qu'un caractere déguisé par la prudence et par la tendresse, et que cette fausse apparence, qui fait le nœud de la piece, en produisant des évènemens singuliers et intéressans, met le Dissipateur à portée d'étaler son caractere, et le pousse plus rapidement à sa catastrophe. En effet, les prudentes manœuvres de Julie amenent un dénouement d'autant plus heureux qu'il satisfait les desirs des spectateurs, en ouvrant les yeux d'un jeune homme aimable que d'indignes flatteurs avoient

aveuglé, et en le retirant du précipice affreux où de faux amis l'avoient fait tomber.

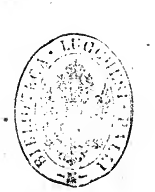
Au reste, il m'eût été très facile de donner à cette veuve un caractere tout différent, et d'en faire une héroïne merveilleuse en la rendant aussi généreuse qu'elle semble intéressée; mais, outre que ces caracteres romanesques, que quelques auteurs comiques nous étalent aujourd'hui, ne sont point du ressort ni du ton de la comédie, qui ne veut rien que de simple et de naturel, je sens et l'on doit sentir comme moi que plus je me serois écarté du vrai pour les imiter, plus je me serois éloigné du but que je me propose, qui est de représenter le monde tel qu'il est et non pas tel qu'il devroit être. Si j'avois voulu quitter le brodequin pour chausser le cothurne, j'aurois dû faire aussi du Dissipateur un homme non moins généreux que magnifique; mais l'aurois-je copié d'après nature? Non très assurément. Les prodigues ne le sont point par vertu; ils n'ont que les dehors de la générosité; ils ne veulent que satisfaire leurs passions ou leur vanité; tout ce qui ne tend pas à l'un de ces deux objets ne fait aucune impression sur eux : donner pour le seul plaisir de donner est un charme qui ne les touche point; ils ne sont prodigues que pour leurs flatteurs ou que pour les ministres de leurs plaisirs; au lieu qu'un homme vraiment généreux soumet son humeur bienfaisante et libérale à la justice, à la prudence et à la raison; il n'a

point d'autre intérêt que celui de bien faire, et il n'est jamais plus content de lui-même que lorsqu'il peut déterrer le mérite indigent, et non seulement soulager mais prévenir ses besoins. Telle est la différence essentielle entre la prodigalité et la générosité; et c'est ce que je me suis efforcé de faire sentir dans le caractere du Dissipateur. Il falloit le copier et non pas l'imaginer. J'ai toujours l'homme devant les yeux, et j'aime mieux le peindre que de le farder. Peindre est l'objet de la comédie: si les figures qu'elle représente aux yeux des spectateurs ne sont pas parfaitement ressemblantes, le plus riche coloris ne sauroit empêcher que les connoisseurs ne les trouvent mauvaises.

ACTEURS.

LE BARON, pere de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
CLÉON.
LE MARQUIS, fils du Baron.
LE COMTE, FLORIMON, CARTON, } amis de Cléon.
JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, rivale de Julie.
ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, } amantes de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
FINETTE, femme-de-chambre de Julie.
Plusieurs convives de Cléon.

La scene est à Paris, dans la maison de Cléon.



LE DISSIPATEUR.



Perin del *Gault de S.t Germain direx*

Barbare ! ingrate !.. Eh bien ! me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné

Acte V Sc. V.

LE DISSIPATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONJOUR, mon [illegible]

[illegible]

FINETTE.

[illegible] parler ?

PASQUIN.

Cela n'est [illegible]

[illegible] quart d'heure au moins il [illegible]

FINETTE.

[illegible] donc ?



LE DISSIPATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

BONJOUR, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long-temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible:
D'un bon quart d'heure au moins il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le comte du Guéret
Au moment que je parle il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la maniere
De dépenser dans peu la somme toute entiere;
Cet argent-là lui pese, il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh bien! qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille; il me faut un mari: cette somme
Pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos:
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire en deux mots
Que vous êtes pressée?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a point d'appas;
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure
Qu'il prodigue son bien sans raison ni mesure:
Très souvent le caprice excite ses bienfaits;
Et jamais à coup sûr ils n'ont de bons effets.
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,

Ici pour le flatter font de communs efforts,
Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manege?
Tu ne profites pas de l'ample privilege
Que Cléon t'a donné depuis un si long temps
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides,
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides?
Morbleu! si ma maîtresse avoit ce foible-là,
Je péririois plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis;
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi, qui me plais céans et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci : j'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidele valet est-ce donc là l'office?

PASQUIN.

Eh! morbleu! que chacun se rende ici justice!
Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon de jour en jour en est plus amoureux:
Il prétend l'épouser, et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve;
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'acheve de ses biens la dissipation?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main:
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une princesse;
De même que Julie ardente à nous piller...

FINETTE.

Oh! pour moi, je ne fais encor que grappiller:
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce monsieur le Comte
Qui gouverne Cléon et s'en est emparé;
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon maître et regle sa dépense:
Son pouvoir est sans borne; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais : je veux dès aujourd'hui
En faire usage. Adieu, car voici ma maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelques mots de tendresse;
On m'en ôte le temps, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte; et nous pourrons renouer l'entretien.

SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Eh bien! qu'a dit Cléon du dessein de mon pere?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon pere me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre pere a raison... Mais il devroit attendre;
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien :
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois sa ruine est complete:
Voudriez-vous laisser la chose à demi-faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?

Tu sais que Cléon m'aime et que j'aime Cléon;
Mais à le corriger en vain je me fatigue:
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je sans vous fâcher vous parler franchement?
Cléon vous aime peu, vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincere,
S'il étoit animé du desir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités?
Et lui vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger vous briguez ses largesses;
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses:
Vous ruinez sa bourse, il promene ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé.
C'est par vanité pure et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime,
Et c'est par là sur-tout que votre amant s'abyme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment:
Je ne puis le guérir de son erreur extrême
Qu'en le livrant encor quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques!
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi tout net
Que ruiner Cléon est votre unique objet;
D'un si noble dessein faites-moi confidente,
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête,
Et je vais commencer par un coup de ma tête.
Si nous pouvions gagner le comte du Guéret...
Heureusement je crois qu'il vous aime en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine;
Mais autant que je puis je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon...

FINETTE.

N'en faites rien.

Il trahit son ami; c'est un fripon : n'importe;
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux...

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi;
Que je mourrois plutôt...

FINETTE.

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre...
Le Comte vient... Je vais entamer le premier.
Sortez vîte.

(Julie sort.)

SCENE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable :
J'en fais gloire... Il me voit.

LE COMTE, *à part.*

L'instant est favorable;

(haut.)

Tâchons de la gagner... Finette, vous rêvez ?

FINETTE.

Ah! ah! c'est vous, monsieur? Je songeois...

LE COMTE.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne seroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvemens du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur
Depuis un certain temps; et je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

LE COMTE.

Ma foi! tu gagnerois, car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent heureux?
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate maîtresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse;
Et vous vous exposez à soupirer long-temps.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constans;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien... Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, et d'un rang qui se fait respecter :
A de moindres appas on se laisse tenter.
D'ailleurs quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse et sollicite.

LE COMTE, *l'embrassant.*

Tu me charmes, Finette; et si j'ai ton secours,
J'espere te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là, parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie;
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh bien! il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi.

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiete
C'est que, si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon! cela ne fait rien :
Cléon est un ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, (jugez de ma simplicité)

Que l'on devoit rougir de la duplicité;
Que trahir son ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'assuroit plus de gloire et d'estime
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée.

FINETTE.

Oui?

LE COMTE.

Cela fait pitié.
On suivoit autrefois cette fade méthode;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode.
Les hommes sont unis par le seul intérêt:
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît;
Et de là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules...
Çà, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante maîtresse, et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible.
Mais, comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon;
Je veux dire, monsieur, à placer dans nos coffres

Son argent, ses bijoux...

LE COMTE.

Vous prévenez mes offres :
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon!
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon :
Secondez mon adresse; et ma reconnoissance
Ne fera pas long-temps languir votre espérance...
Il vient; souvenez-vous...

LE COMTE, *bas.*

Je suis homme réel.
(*Finette sort.*)

SCENE IV.

CLEON, LE COMTE, PASQUIN.

CLÉON, *à Pasquin qui le suit.*

Qu'on dise de ma part à mon maître d'hôtel
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte,
Que cela déshonore un homme de ma sorte,
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, *à Pasquin.*

Parlez-lui très sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE.

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?

On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLÉON, *à Pasquin.*

Oui, pour me faire honneur je ne plains jamais rien;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE.

Rien n'est si bas, si vil qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLÉON, *à Pasquin.*

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux!

PASQUIN, *à Cléon.*

Comptez de plus qu'il en prend bien sa part.
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard.
A tous venans beau jeu : votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte :
Chacun a sa chacune; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident tour-à-tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chaçun ici, monsieur, travaille en conscience.

CLÉON.

Cela me fait plaisir... Mais je vois cependant
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est monsieur l'intendant
Qu'il en faut accuser : il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent;

Il crie à tous momens : ses lamentations
Nous causent jour et nuit des indigestions;
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela :
Mais il me faut du temps; car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer.
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter; je hais la moindre affaire :
Pour vaquer au plaisir, je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main il rogne ma dépense!
Oh! parbleu! nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe?... Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, monsieur... Mais plusieurs créanciers
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, *en colere.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille-là!

PASQUIN.

Je vais les enivrer : je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner :
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner.
Ils me cherchent par-tout, par-tout je les évite.

PASQUIN, *à part.*

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.

CLÉON.

Va-t'en.

(*Pasquin sort.*)

SCENE V.

CLEON, LE COMTE, FINETTE.

CLÉON.

C'est toi, Finette?

FINETTE, *d'un air triste.*

Eh! vraiment, oui, c'est moi.

CLÉON, *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE, *les yeux baissés.*

Rien, monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE.

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, monsieur, pour ma pauvre maîtresse...
Elle est au désespoir.

CLÉON.

Eh! par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non...

Cela m'est défendu.

CLÉON.

Quoi! pour moi du mystere?
Cela me pique au moins.

FINETTE.

Je n'y saurois que faire;
Mais on me chasseroit.

CLÉON, *lui présentant une bague.*

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, *mettant la bague à son doigt.*

Vous me perdez, monsieur.

CLÉON.

Parle moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence!
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance!...

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi...

FINETTE, *en pleurant.*

Depuis peu...
Ma maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu.

CLÉON.

Vingt mille écus?

FINETTE, *en sanglottant.*

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE, *à Finette.*

Quoi! faut-il pour un rien s'affliger de la sorte?

FINETTE.

Mais elle doit ce rien, et voudroit l'acquitter.
Tous ses fonds sont placés; il faut bien emprunter...
On la presse... D'ailleurs elle craint que son pere
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire...
(*à Cléon.*)
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin...
« Peux-tu (m'a-t-elle dit) me parler de la sorte?
« Ote-toi de mes yeux. » Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi, raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie:
(*d'un ton ferme.*)
« Madame (ai-je ajouté), je viens d'être avertie
« Que Cléon hier soir toucha cent mille écus;
« Je l'ai su de bon lieu: craignez-vous un refus
« Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme?
« Non, Madame, il vous aime; il est si galant homme
« Que, pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
« Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas:
« Vous connoissez son cœur généreux, magnifique.»

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué?

FINETTE.

Rien... Je suis politique,
Et je juge par là qu'en cette occasion
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu ?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta maîtresse,
Elle refusera.

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, *au Comte.*

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE, *affectant un air indifférent.*

Eh ! mais... qu'il faut faire un effort...
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, *en souriant.*

Cependant vous savez...

LE COMTE, *à Finette.*

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, *à Cléon et au Comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, *à part.*

La friponne est adroite, et fait bien son métier.

(Finette sort.)

SCENE VI.

CLEON, LE COMTE.

CLÉON, *en riant.*

Ami, que dites-vous d'un semblable message?

Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE, *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas... Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son pere
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté...

CLÉON, *bas, en voyant paroître le Baron.*

Chut...

LE COMTE, *bas et avec surprise.*

C'est lui-même, je pense.

CLÉON, *bas.*

Il gronde entre ses dents.

SCENE VII.

LE BARON, CLEON, LE COMTE.

LE BARON, *à part, au fond du théâtre.*

O la belle alliance.

(*à Cléon et au Comte qui le saluent.*)

D'un flatteur et d'un fou!... Serviteur, serviteur.

CLÉON, *en souriant.*

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble?

LE BARON.

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévere?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre pere...

CLÉON.

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon rang, savoit le respecter;
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence,
Et que, reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas comme vous aujourd'hui.

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher, et me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre?

LE BARON.

Si je vous le disois... je ne mentirois point...
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLÉON.

Mais, monsieur le Baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton!

LE BARON, *en fureur.*

Mon ton n'est point plaisant.

CLÉON, *au Comte, en riant.*

C'est celui de mon pere...
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire

De suer, de veiller, d'entasser pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis !
(*Cléon et le Comte rient.*)

CLÉON.

Voilà comme il parloit... Ma foi, je vous admire!
Si mon pere vivoit, il ne pourroit mieux dire;
Mais le pauvre bon-homme étoit très ennuyeux...
Asseyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON, *s'asseyant brusquement.*

Ah! parbleu! volontiers... Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, *au Comte.*

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.
(*Cléon et le Comte s'asseyent.*)

CLÉON.

(*au Comte, en riant.*)
Eh bien! vous dites donc?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou. Voilà mon premier point.

CLÉON.

(*au Comte.*)
Continuez, bon-homme... Il radote, le sire.

LE BARON.

Et voici mon second : Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien :
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE.

Eh! qui sont ces flatteurs?

LE BARON.

Qui? Vous, tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge ; autrement...

LE BARON.

Sans quartier
Je dis la vérité... c'est ce qui vous étonne;
Mais je suis homme encore à ne craindre personne.

LE COMTE, *en souriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, *au Baron.*

Votre discours est long... Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire.

LE BARON.

En faveur de Julie
Changerez-vous, ou non, votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mene à grands pas.

CLÉON.

Non, monsieur le Baron, je n'en changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un pere qui faisoit son bonheur de ce vice:
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissoit languir dans un état honteux ;
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étois contraint à fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort... Grace au Ciel, tout son bien est à moi:
En faire un noble usage est mon unique loi.

Il haïssoit l'éclat; et la magnificence
Est mon plus grand plaisir: il fuyoit la dépense;
Je la cherche, et me fais estimer et chérir
Autant qu'il se faisoit mépriser et haïr.

LE BARON, *à part.*

Oh! la belle leçon pour la plupart des peres!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires:
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagans,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis votre fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il en est bien puni... Le voilà ruiné,
Et par son pere même il est abandonné:
L'exemple est fait pour vous; tâchez d'en faire usage.

CLÉON.

Eh bien! dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, *se levant brusquement.*

Dans quarante ans? Bonjour! Voici mon dernier point:
Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point.

CLÉON, *en riant.*

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor!... Je vous donne huit jours;
Et si dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison et j'emmene ma fille.

Elle m'obéira ; n'en doutez nullement...
Adieu... J'ai parlé net ; songez-y mûrement.

SCENE VIII.

CLEON, LE COMTE.

CLÉON.

Il m'embarrasse au moins, car j'adore Julie,
Et je sacrifierois...

LE COMTE.

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme? Eh fi! nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon-homme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON, *l'embrassant.*

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez : laissez-moi faire;
Nous irons notre train et nous épouserons :
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la maniere
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Ah! j'aperçois son frere.

SCENE IX.

LE MARQUIS, CLEON, LE COMTE.

LE MARQUIS, *en courant embrasser Cléon.*
Bonjour, mon cher Cléon.

CLÉON.

Bonjour, mon cher Marquis.
Te voilà bien brillant.

LE MARQUIS.

Tu vois... A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin ?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'amour fait tout le reste : il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent; c'est par lui que je brille,
A la cour, à la ville, aux spectacles, aux cours:
Riche sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON.

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abymé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.

Depuis que je suis gueux je vis dans l'abondance.
Si comme toi j'étois au sein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vîte, et tu m'imiteras...
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le-moi.

LE MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi;
De plus j'amene ici nombreuse compagnie,
Mais moins nombreuse encor que finement choisie...
(*Au Comte.*)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui, parbleu!
C'est un friand morceau!...Quel enjouement! Quel feu!
J'en suis fou.

LE COMTE.

(*à Cléon.*)

Je le crois... Je vous réponds d'avance
Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLÉON.

Je la connois : ce sont les plus piquans attraits!

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chere, et chere délicate.
Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas!
Que le vin de Champagne au moins n'y manque pas;
Du mousseux... J'aime à voir dans un verre qui brille
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille...
Mais qu'as-tu, mon enfant? Tu parois inquiet.

CLÉON.

Oui, je le suis; ton pere en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur. Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons...

LE MARQUIS.

Fadaises! Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur.

LE MARQUIS.

Et moi je te la rends.
J'ai du crédit sur elle; et malgré le bon-homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme
Si tu n'es son époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, buvons frais, et, nargue du vieillard!
Compte sur ma parole; elle est très positive...
Mais a propos, avant que notre monde arrive,
Ecoute un mot.

(*il le tire à l'écart.*)

CLÉON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, *lui donnant sa bourse.*

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS.

Bon! je m'en réjouis...
C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui; j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLÉON.

Oh! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, *prenant Cléon sous le bras.*

Allons, vive la joie! et faisons grand fracas.

FIN DU PREMIER ACTE.

JULIE.

Le premier, c'est mon frere.

FINETTE.

Oh! le bon personnage!
Je crois qu'il fait beau bruit?

JULIE.

Il assomme.

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans?

JULIE.

Oui, vraiment.
Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse.
Il joue, et perd toujours; la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés!

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frere a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente et folle au par-dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon; lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui,
Sur-tout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

JULIE.

Ou plutôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité : c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser, sans un chagrin cuisant,
Que Cléon, me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse ! Encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez ;
Mais, aimant son argent bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne ?

JULIE.

Que tu me connois mal !

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon :
C'est l'amour le plus vif...

FINETTE.

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE, *vivement.*

Oh! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien! cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne point si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule...

JULIE.

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux notre amour,
Cléon vient, par ma foi! de jouer un beau tour!
Il a vendu sous main une terre à Dorante;
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien;
Mais Pasquin m'a tout dit... Vous souriez? Eh bien!
Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je dis... que l'affaire est très bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid m'étonne.

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment! et quand l'avez-vous su?

JULIE.

J'ai conduit le marché: c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui? vous, autoriser la plus haute sottise?...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi ?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant sous main la terre de Cléon.
Cette terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée.
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptans ?

JULIE, *en riant.*

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon ?

JULIE.

Oui, par ses dons fréquens.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre?

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus (mais garde mes secrets) :
J'ai déja retiré mon argent en partie;
J'en veux tirer encore, et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher... Je vais feindre un moment
Que je romps avec lui : tu verras sa foiblesse;

Il va m'offrir... Il vient... Seconde mon adresse,
Et de l'argent compté pour l'acquisition
Nous sauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

Madame, vous avez bien peu de complaisance.
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir...

JULIE.

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;
On vous pille à mes yeux, et je serai tranquille?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferois autant.

CLÉON, *à Julie.*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE.

(*à Julie.*)
Chansons que tout cela!... Vîte, faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?

Comme un tigre.

CLÉON.

Eh! pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux

Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?

Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON, *à Julie.*

Souffrez...

FINETTE, *à Julie en voulant l'emmener.*

Point de quartier.

CLÉON, *à Julie.*

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE.

Promettez, promettez; mais adieu sans retour.

CLÉON, *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, *entraînant Julie,*

A vous permis.

CLÉON, *retenant Julie.*

Madame...

FINETTE, *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez : il vous séduit.

CLÉON, *à Julie.*

Un moment.

FINETTE, *en voyant que Julie regarde Cléon.*

Quelle femme!

JULIE.

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh bien! vivez seul avec moi :
Allons à votre terre... Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidele amour...

FINETTE, *à Cléon.*

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante, des eaux, et la plus belle vue;
Bref, c'est une merveille; outre les revenus
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE, *à Cléon.*

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE, *à Cléon.*

Vous ne dites mot.

CLÉON, *à part.*

Dorante m'a trahi : je suis pris comme un sot.

JULIE.

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance.

FINETTE.

Il me vient un soupçon : le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut;
Et cette maison-ci sera bientôt vendue :
Ainsi, mariez-vous pour coucher dans la rue!

JULIE, *à Cléon.*

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd;
Et le traître qu'il est vous a tout découvert.

JULIE.

Oui, cruel! je sais tout, et je vais à mon pere
Découvrir au plutôt cet odieux mystere.

CLÉON.

Ah! s'il en est instruit il vous emmenera,
Et mon oncle à coup sûr me déshéritera.

FINETTE.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret, j'ai les pieds sur la braise.

JULIE, *à Cléon.*

Puis-je me dispenser de lui faire savoir?...

CLÉON.

Si vous me décelez craignez mon désespoir.

FINETTE.

Que ferez-vous?

CLÉON.

Je veux me percer à sa vue.

FINETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'instant ne termine mon sort!
(*à Julie.*)
Je remplirai vos vœux si vous voulez ma mort.

FINETTE, *à Cléon, en se mettant entre eux deux.*

Doucement!... Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire:
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent?

CLÉON.

Deux cent mille écus.

FINETTE.

Bon! Est-ce en argent comptant?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

CLÉON, *à Finette.*

Eh bien?

FINETTE.

Monsieur est économe,
Et sûrement encore il a toute la somme?

CLÉON.

Mais à peu près.

FINETTE, *montrant Julie.*

Oh çà! combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue et calmer son courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit sans doute une amende plus haute:

C'est marché donné; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON.

Je reviens à l'instant.

FINETTE, *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,
Se tait malaisément... J'ai le malheur de l'être;
Et je crains...

CLÉON, *en riant.*

Je t'entends.

(Il sort.)

SCENE III.

JULIE, FINETTE.

(Elles rient dès que Cléon est sorti.)

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

JULIE.

Il est vrai; mais Cléon va te récompenser...

FINETTE.

De l'avoir attrapé... Qu'il sait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui... Ma foi! c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux... Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer?

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi! vive un amant quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi je plains peu son malheur.

SCENE IV.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, *à Julie.*

Voici cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE, *à Julie.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, *à Finette en lui donnant une bourse.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE, *prenant la bourse.*

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui, cent louis.

FINETTE.

Enfin,
J'ai trouvé pour mon mal un savant médecin...
Prenons donc son remede... Ah! je me sens guérie!
Et vous, madame?

JULIE.

Eh! mais...

CLÉON.

Oh çà! sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon.

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monsieur le Baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, *à Finette.*

Et toi?

FINETTE.

Moi, je n'ai plus de langue...
Permettez-moi pourtant une courte harangue:
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard

Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh ! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh ! peut-on l'épuiser ? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon pere a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau;
La mer est bien perfide !

CLÉON.

Oui, mais à pleine voile
Mon trésor vient guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité.
J'achete noblement un peu de liberté;
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance
Du moins soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre il faut bien le souffrir.

CLÉON, *lui prenant la main.*

M'aimez-vous?

JULIE, *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal?... Vous me charmez et me faites outrage.

JULIE, *attendrie.*

Adieu... Je ne veux pas vous facher davantage.

CLÉON.

Quoi! vous ne rentrez pas?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, *à Cléon.*

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

(*Julie et Finette sortent.*)

CLÉON, *seul.*

Au fond je ne sais plus que penser de Julie:
En combien de façons son esprit se replie!
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur,
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur

SCENE V.

LE COMTE, CLEON.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Eh! pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE.

Ecoutez donc, la chose est assez apparente;
On veut vous ruiner, et puis vous planter là :
L'insulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous? Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure:
Je vous croirai peut-être, et je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLÉON.

Oui, je me crains moi-même, et connois ma foiblesse;

Je romps toujours mes fers et j'y rentre sans cesse;
Mais je veux me punir de mon aveuglement
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remede:
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé:
J'ai voulu lui parler et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui... Cidalise est d'une humeur charmante,
Très désintéressée, et ma proche parente;
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise,
Moins il faut lui céder... Ah! voici Cidalise!...
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON.

Tout me paroît en elle aimable et gracieux.

SCENE VI.

CIDALISE, CLEON, LE COMTE.

CIDALISE.

Messieurs, la compagnie est complete et nombreuse;

Mais, franchement, sans vous je la trouve ennuyeuse,
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimere!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE, *regardant Cléon.*

Oh! pourquoi? C'est que je désespere
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE, *bas à Cléon.*

L'entendez-vous?

CLÉON.

(*bas.*) (*à Cidalise.*)
Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout: jugez-en. Le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez; et je puis vous jurer
Que je le pleurerois si je savois pleurer;
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,

De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous, vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, *riant.*

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, *prenant un air sérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez : je suis un confident discret.

CIDALISE, *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de savoir mon secret?

CLÉON.

A vous désabuser, à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez peut-être.

CIDALISE.

On pourroit me le dire, et je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir: je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage pourtant; car au fond, la nature,
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas: je l'aime à la fureur;
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique:
Je vous en offre autant; égal, doux, pacifique:
Ce sont mes qualités. Bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent sans en craindre la suite;

Morale qui me charme, et regle ma conduite.
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent sans jamais balancer;
Foiblesse d'un bon cœur, d'une ame généreuse
Qui câdre avec la mienne, et me rendroit heureuse;
Enfin cet homme-là me ressemble si bien,
Qu'en faisant son portrait, je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui; voilà de quoi faire un parfait assemblage!

CIDALISE, *en riant.*

L'entreprendriez-vous ?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimere encore un coup!

LE COMTE, *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez : sur lui vous prenez tant d'empire,
Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables lois il viendra se ranger.

CIDALISE, *tendrement.*

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, *lui baisant la main.*

Il l'aura : j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien! qu'il se dégage,

Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé;
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc?...

CIDALISE.

Oh! j'ai dit, ce me semble,
(montrant le Comte.)
Tout ce qu'il falloit dire... Ajustez-vous ensemble:
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

(Elle sort.)

SCENE VII.

LE COMTE, CLEON.

LE COMTE.

Quel rapport et quelle sympathie!

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez...

LE COMTE.

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez...
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;

Que comme nos humeurs...

LE COMTE.

Ne me prescrivez rien:
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique...
Envoyez à Julie un présent magnifique
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée?

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard seconde ma pensée...
(il tire de sa poche un écrin.)
Voici les diamans que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avoit pris en gage, et vient de me les rendre:
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît assez bien concerté:
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, *l'embrassant.*

Je vous dois mon repos!
(Il rentre dans l'intérieur de son appartement.)

SCENE VIII.

JULIE, LE COMTE, FINETTE.

JULIE, *à Finette, dans le fond.*

Oui, je reviens chez lui, quoique avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paiera bien.

JULIE, *en riant.*

C'est mon intention.

(elle aperçoit le Comte, et double le pas pour rentrer dans l'appartement de Cléon.)

LE COMTE, *à Julie.*

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous,.. je vous assure.

JULIE.

Vous vous moquez, je crois.

LE COMTE.

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE.

Comment! on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, *riant, et voulant encore avancer.*

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris... Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique...
Pour vous en consoler.

FINETTE, *voulant prendre l'écrin.*

Donnez.

LE COMTE, *à Julie.*

Mais... je m'explique:
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant.

JULIE, *d'un air noble et fier.*

Monsieur, vous lui direz
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagemens qu'il souhaite d'enfreindre;
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

(*elle prend l'écrin qu'elle donne à Finette.*)

FINETTE.

Bon cela!... Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

LE COMTE, *à Julie.*

Il sera très ravi
D'un procédé si doux... Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidele amant?
Je sais bien que, toujours circonspecte et sévere,
Votre vertu vous tient soumise à votre pere:
Consentez-y, madame, et je vais lui parler.

JULIE, *d'un air froid.*

Vous le pouvez, monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur...

JULIE.

Pour lors je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, madame; et je n'oublierai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

(Il sort.)

SCENE IX.

JULIE, FINETTE.

JULIE, *en souriant.*

Ah! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse...

Le perfide !

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise ?

JULIE, *en riant.*

Moi ? Non, Finette ; à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant est un morceau bien dur !
Au fond j'en suis piquée, et j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur : c'est un des tours du Comte.

FINETTE.

Mais enfin si Cléon...

JULIE.

Dès que je le voudrai,
En esclave à mes pieds je le rappellerai :
Tel est de la vertu l'ascendant légitime ;
L'amour est tout-puissant s'il regne avec l'estime.

FINETTE, *ouvrant l'écrin.*

En tous cas nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon pere. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, et dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui ; trompons celui qui trahit son ami :
Il faut avec un fourbe être fourbe et demi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

Quel éclat! quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts, et la table remplie
Des vins de tous pays; tant de mets délicats
Qu'une ville, je crois, ne les mangeroit pas.
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour-à-tour s'enivrer au buffet.
Des galans pleins de vin qui déclarent leurs flammes.
Par-dessus tout cela le caquet de vingt femmes;
Et Cléon transporté qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Ah! te voilà, Pasquin! Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître... O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment! cela t'afflige?

PASQUIN.

Eh! puis-je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce dissipateur?
Les trésors de Crésus ne pourroient y suffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frappée; et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres:
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh! le bon petit cœur!

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur;
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Aussi fait ta maîtresse...
Qu'elle a bon appétit!

FINETTE.

Elle dévore. Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que monsieur le Comte
S'intéresse pour nous très vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête intendant, est un maître fripon?

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh bien?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison :
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous apporter, par les ordres du Comte,
Soixante mille écus dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très honnête homme :
Tel est le marché fait entre le Comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile :
On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta maîtresse à coup sûr s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader,
Il me faut des effets : ils vont bientôt paroître ;
Le dénouement approche.

FINETTE.

Il approche!

PASQUIN.

Oui; mon maître,
Sans s'en apercevoir, est ruiné tout net.
Il brille; mais, ma foi! c'est en faisant binet.
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible;
Mon maître taillera : crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout et ne voit rien : tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma maîtresse en tire aussi sa part;
Car elle sait à fond tous les jeux de hasard,
Et son bonheur au moins égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtresse?

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiete peu.
D'ailleurs, pour son argent chacun se met au jeu;

C'est la regle.

PASQUIN.

Courage! achevez le pauvre homme :
Les autres l'ont blessé, ta maîtresse l'assomme.
Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir! Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat; mais, morbleu! le vieux traître
A déja si souvent attrapé mon cher maître...

FINETTE.

Les lois devroient défendre à ces vieux opulens
Qui ne sont bons à rien de passer soixante ans;
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie :
Un courrier diligent vient nous en avertir;
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courrier, qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux médecins qui ne le quittent pas.

FINETTE.

Deux médecins n'ont pu lui donner le trépas!
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille:
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah! si ce vieux avare alloit venir céans,
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans;
Lui qui mene une vie et misérable et dure,
Il déshériteroit son neveu.

FINETTE.

Chose sûre.

Tu devrois prévenir...

PASQUIN, *voyant paroître Géronte.*

Morbleu! tout est perdu.

Voici l'homme lui-même... Il n'est point attendu...
Oh! le malin vieillard! il s'est mis dans la tête
De venir nous surpendre et de troubler la fête.
Que lui dire? Aide-moi.

FINETTE.

J'y ferai de mon mieux...

Il se parle; écoutons.

SCENE III.

GERONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *se croyant seul.*

Oui, je suis curieux

De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir et promettre,
Ce sont deux.

PASQUIN, *à part.*

Vraiment oui.

GÉRONTE.

Si je l'en crois pourtant,

Il vit comme un Caton... Que je serois content
S'il m'avoit mandé vrai!

PASQUIN, *bas à Finette.*

Bon! voilà notre texte;

Il faut broder dessus, et sous quelque prétexte
Eloigner ce fâcheux.

FINETTE, *bas.*

Commence : j'appuierai.

GÉRONTE.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai ;
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage.

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit ?

FINETTE, *bas.*

Le péril est pressant.

PASQUIN, *bas.*

Abordons-le, et prenons l'air tendre et caressant...
(*à Géronte.*)
Ah ! monsieur, est-ce vous ?

FINETTE, *à Géronte, en lui prenant les mains.*

Quel bonheur ! quelle joie
De vous revoir !

PASQUIN.

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports...

GÉRONTE.

Bonjour... et mon neveu,
Comment se porte-t-il ?

PASQUIN.

Assez bien depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu ? Comment donc ! A-t-il été malade ?

PASQUIN.

Oui... L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade:
Cependant c'est le seul auquel il s'est réduit;
La lecture à présent l'occupe jour et nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante.
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas! il n'avoit garde!

GÉRONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous affliger!... Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention?
Car il se sent pour vous une inclination,
Un amour, un respect!... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi! c'est un neveu qui vaut son pesant d'or...
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie;
Enfin, le voilà sage et dans la bonne voie!

FINETTE.

On n'y peut être mieux... C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion!...

GÉRONTE.

Fort bien, ma douce amie;
Mais vous ne parlez point de son économie:
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon! Il est trop mesquin,
Trop dur.

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai?

FINETTE.

Demandez à Pasquin.

PASQUIN.

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice.

GÉRONTE.

Oh! le brave garçon!... On dit que c'est un vice...

FINETTE.

Fi donc!

GÉRONTE.

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Savez-vous qu'à présent on le nomme

Le petit Harpagon?

GÉRONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui? nous?

Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous:
C'est tout dire.

PASQUIN.

Oui, ma foi.

GÉRONTE.

Sur mon honneur, je pleure
De surprise et de joie... Il faut que tout-à-l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Ah! monsieur, n'entrez pas...

GÉRONTE.

Eh! pourquoi?

PASQUIN.

Demandez à Finette; elle sait mieux que moi...

FINETTE.

Monsieur...C'est qu'il s'est fait une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu! plus vous parlez, plus je suis étonné:
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue et de le voir avare.

FINETTE, *à Géronte.*

L'homme est un animal si changeant, si bizarre!

GÉRONTE.

Mais l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur...
Je veux le voir... entrons.

FINETTE, *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, *le retenant à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, *se débarrassant de lui.*

Tarare!

FINETTE, *le rattrapant.*

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non; ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh bien! va l'avertir que je l'attends ici.

(*Pasquin passe dans l'appartement de Cléon.*)

SCENE IV.

GERONTE, FINETTE.

GÉRONTE.

Mais j'entends un grand bruit!... Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici pour des expériences
Grand nombre de savans, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui sur un fétu jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savans?

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé?

FINETTE.

Oh! point; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisieme étage.
Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie!

GÉRONTE.

Mais à propos, quand donc est-ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très fort:
S'il ne l'épousoit pas, il auroit très grand tort.

Je veux tout au plutôt faire ce mariage;
Et c'e t là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu:
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCENE V.

CLEON, GERONTE, PASQUIN, FINETTE.

CLÉON.

Je revois mon cher oncle!... Ah! quel ravissement!

GÉRONTE.

Venez, embrassez-moi... Ce que j'apprends me charme.
Grace au Ciel, me voilà hors de crainte et d'alarme!
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit?
Quel heureux changement!

CLÉON.

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oh! oui.

CLÉON.

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égaremens;
Mais pour les bons esprits il est de bons momens...

Après beaucoup d'efforts j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire, est toute mon envie:
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, *à Géronte.*

Vous voyez.

PASQUIN, *à Géronte.*

Comme vous cela me fait pleurer...
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme?

GÉRONTE.

(*à Cléon.*)
Oui... Mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme;
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure pourtant...

CLÉON.

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi?

PASQUIN, *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit...
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON, *surpris.*

Je ne suis point malade, et ne l'ai point été.

FINETTE, *lui faisant des signes.*

Quoi ! les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes ?...

PASQUIN, *à Cléon.*

Eh! que diable, monsieur, mettons bas toutes feintes :
Oserez-vous nier que l'application ?...

CLÉON, *à Géronte.*

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osois vous le dire,
De peur de vous fâcher ; mais...

PASQUIN.

Moi, pour un empire
(*à Géronte.*)
Je ne mentirois pas... Avec tous ses efforts,
Mon maître se ruine et l'esprit et le corps.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs !

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur est souvent un grand sot.
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci, par-là, vaquer à la lecture ;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.

A gouverner vos biens soyez très diligent;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent, et moins on a de vices:
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur;
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse ou chancele;
L'argent est un ami toujours prompt et fidele.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite...
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château...
« Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau »,
Me dis-je... J'aperçois une femme charmante...
« Je l'aurai si je veux »; et cela me contente.
Enfin ce que le monde a de plus précieux
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et par là, l'avarice qu'on blâme,
Est le plaisir des sens et le charme de l'ame.

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi, mon plus grand soin
Est de thésauriser.

PASQUIN, *à Géronte.*

J'en suis un bon témoin...
C'est un charme de voir comme mon maître amasse!

CLÉON, *à Géronte.*

J'ai beaucoup dépensé, mais à la fin tout lasse:
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE, *à Géronte.*

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Fort bien!

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GÉRONTE.

Vous portez là pourtant un habit bien superbe.

CLÉON.

J'acheve de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon!... Quand il sera vieux faites-le retourner,
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste...

CLÉON.

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE.

Voyez-moi:
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi!

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe... Ah! qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE.

Eh! qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit... La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent :
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console... J'en ai de quoi remplir deux pipes...
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai de revenu clair trois cent bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans :
Aussi mon tas s'accroît, il se renfle.

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE, *à Géronte.*

Dans peu je vous réponds
Que votre cher neveu sera si bien en fonds
Qu'il ne comptera plus.

CLÉON, *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne enfin de son pere et de moi!...
Continuez, mon cher : vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'est très bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur, à la fin je me pique;
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends...
(*il tire de sa poche une petite bourse de cuir.*)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage...
Je serai libéral tant que vous serez sage.

CLÉON.

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN, *bas.*

Prenez.

CLÉON, *donnant la bourse à Pasquin.*

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, *bas.*

Grand merci.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Comment! vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, monsieur; mais c'est pour sa dépense:
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais n'es-tu point fripon?... Songe à bien employer
Cette somme... Après tout, elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE, *à Cléon, en l'embrassant.*

Ah! je suis enchanté!

SCENE VI.

LE BARON, GERONTE, CLEON, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *au Baron.*

Mon ami, prenez part à ma félicité;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie.

LE BARON.

Bonjour, mon cher Géronte.

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ah! voici rabat-joie:
Avec ses vérités il s'en va tout gâter...
Comment le prévenir?

FINETTE, *bas.*

Je m'en vais le tenter...

(bas, au Baron.)

Monsieur, un petit mot.

LE BARON.

(à Géronte.)

Paix!... Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports.

GÉRONTE.

Mon ame est attendrie
De voir que mon neveu...

LE BARON.

La mienne l'est aussi;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE.

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je pense
Que si jamais...

FINETTE, *bas.*

Monsieur, un moment d'audience:
Nous avons...

LE BARON.

(à Géronte.)

Ote-toi... Je...

PASQUIN, *tirant le Baron dans un coin.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON, *fort haut.*

Eh! plaît-il?

PASQUIN, *bas.*

Ecoutez.

LE BARON.

Que me veut ce pendard ?

PASQUIN, *bas.*

Monsieur, c'est que...

LE BARON.

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Que la peste te creve!...

(*bas, à Cléon.*)

Aidez-nous... Il s'agit d'empêcher qu'il n'acheve,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON, *à Géronte.*

Je suis très étonné
De vous voir si joyeux.

CLÉON.

Il m'a tout pardonné,
Monsieur; laissons cela.

LE BARON, *à Géronte.*

Vous êtes bien facile!...
Ah! si vous m'en croyiez...

CLÉON.

Vous venez de la ville:
Que dit-on de nouveau ?

LE BARON.

Ce qu'on dit?... Ah! vraiment,
On parle assez de vous.

GÉRONTE.

C'est sur son changement?

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE.

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher... Rien n'est plus étonnant.

LE BARON, *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée?

CLÉON.

Ah! monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées;
Et mes dépenses sont tellement compassées,
Je suis si réformé...

LE BARON.

Me prend-on pour un fou,
Quand on me parle ainsi? Vous, réformé? Par où?
Depuis quand?

CLÉON, *faisant des signes au Baron.*

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie;
Enfin il est content, très content.

LE BARON.

En effet,
Le bon-homme a tout lieu d'être très satisfait.

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise.

LE BARON.

Allez; vous radotez, il faut que je le dise...

(on entend dans l'intérieur de l'appartement, le bruit de plusieurs hommes et de plusieurs femmes qui parlent et qui rient.)

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui... Mon neveu chez lui rassemble des savans
Qui, disputant entre eux...

LE BARON.

Des savans? La cervelle
Vous tourne assurément... Vous me la donnez belle
Avec vos savans!

GÉRONTE.

Mais...

LE BARON.

Suivez-moi : vous verrez
Des docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie.

GÉRONTE, *bas.*

Il me fait grand'pitié.

LE BARON, *en riant.*

Parbleu! vous en tenez
Avec vos savans!... Ah!

GÉRONTE.

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN, *bas.*

Eh! ne l'irritez point; il est dans son délire.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON, *riant à gorge déployée.*

Des savans!... Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des savans!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Sur mon ame, il me fait rire aussi!...
(*au Baron.*)
Oui, Baron, des savans!
(*il rit de tout son cœur.*)

LE BARON, *riant de plus en plus.*

La scene est excellente!

GÉRONTE, *riant comme lui.*

Par ma foi, notre ami, vous la rendez plaisante!
(*le Baron et Géronte rient en se moquant l'un de l'autre.*)

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Ils vont crever tous deux.

CLÉON, *bas.*

Plût à Dieu!... Mais du moins
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN, *bas.*

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, *à Géronte.*

Oh! çà, c'est assez ri... Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse...
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi,
Vous verrez qui radote ou de vous ou de moi.

SCENE VII.

LE MARQUIS, *ivre, et entrant en tenant une serviette à la main*, CLEON, GERONTE, LE BARON, PASQUIN, FINETTE.

LE MARQUIS.

Eh! Cléon!

CLÉON, *à part.*

Le bourreau!

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Le Marquis!... Comment faire?

LE BARON.

Ah! c'est monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Eh! c'est monsieur mon pere!...

(*à Cléon.*)

Comment vous portez-vous?... Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens?

CLÉON, *bas.*

Eh! tu me perds.

LE BARON, *à Géronte.*

Voici
Un des savans...

GÉRONTE, *à part.*

O ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes là-dedans plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante?

LE MARQUIS, *frappant sur l'épaule de Géronte.*

Oui... Bonjour, vieux roquentin!
Vous me voyez bien rond... Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours... cela grimpe à la tête...
Et le cœur s'attendrit... Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon... mais elle te fait honneur.

LE BARON, *à Géronte.*

Faites la révérence à monsieur le docteur.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, *à part.*

J'enrage!

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Eh bien! maître fripon?

PASQUIN, *s'esquivant avec Finette.*

Très humble serviteur...
Nous allons prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE.

Quoi! l'on me raille encor!

(*Il poursuit Pasquin et Finette qui sortent.*)

SCENE VIII.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Géronte en l'arrêtant.*

Respectez le beau sexe,

Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif.
Mais moi qui le révere et qui le trouve aimable...
Allons point de chagrin, venez vous mettre à table;
Vous verrez un festin aussi bien entendu...

GÉRONTE.

Si j'en goûte un morceau je veux être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GÉRONTE.

Qui, moi?

LE MARQUIS.

Vous... et j'espere
Choquer aussi le verre avec monsieur mon pere.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, LE BARON, LE MARQUIS, BELISE, FLORIMON, ARSINOE, CIDALISE, ARAMINTE, LE COMTE, CARTON, *et plusieurs autres convives.*

FLORIMON, *à Cléon.*

Comment donc! t'éclipser au milieu d'un repas?

LE COMTE.

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE, *à part.*

Ah! bon Dieu! quel fracas!

LE BARON.

Le cercle est assez beau.

ARAMINTE, *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE.

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ.

On se plaint fort de vous :
Qui peut donc si long-temps vous séparer de nous?

BÉLISE.

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique:
Et vous nous plantez là!... Ce procédé me pique.

CARTON.

Tu nous fais trop languir: il faut nous mettre au jeu;
Le temps est précieux.

GÉRONTE.

Courage! mon neveu.
La réforme est complete et très édifiante.

FLORIMON, *au Marquis.*

Quel est cet homme-là?

LE MARQUIS, *à tous les convives en prenant la main de Géronte.*

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée; un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, *à Géronte.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence?

(toutes les dames saluent Géronte.)

GÉRONTE.

Point d'excuse.
Je n'écoute plus rien... On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre... C'en est fait, je ne te connois plus.

CARTON, *à Cléon.*

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête au besoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BÉLISE, *à Cléon.*

J'en réponds.

ARSINOÉ.

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE.

J'en ferois mon plaisir.

FLORIMON.

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE, *en montrant Cléon.*

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON, *à Géronte.*

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien !

LE BARON, *à Cléon.*

On vous flatte aujourd'hui,
Et jusques au besoin on vous promet merveilles;

Mais s'il vient, parlez-leur : ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE, *à tous les convives.*

Messieurs, m'en croirez-vous? Rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

(*Araminte, Bélise, Cidalise, Arsinoé, Florimon, le Comte, Carton et les autres convives rentrent dans l'intérieur de l'appartement.*)

CLÉON, *à Géronte.*

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Va trouver ta cohue, et me laisse en repos.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

(*Il rentre dans l'intérieur de son appartement.*)

SCENE XI.

JULIE, *entrant et écoutant d'abord dans le fond;* GERONTE, LE BARON.

GÉRONTE, *au Baron.*

Allons, passons chez vous. Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE, *à Géronte.*

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible:
Je suis inexorable, et je veux le punir.

JULIE.

Je demande sa grace, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse;
Ayez pitié de moi qui l'aime avec tendresse.

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entiere,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritiere.

JULIE.

Qui? moi, monsieur?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-temps je connois votre prudence insigne;
Vous le rendrez heureux s'il s'en rend moins indigne;
Sinon à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes après lui ma plus proche parente;
De plus, vous êtes sage, économe, prudente:

C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez...

GÉRONTE.

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire;
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire.
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LE BARON, JULIE.

GÉRONTE, *à Julie.*

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le Ciel me punisse et m'abyme à l'instant,
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne!

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur; et je vous jure aussi de mon côté...

GÉRONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage
Envers qui que ce soit au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne le premier
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON.

Vous avez très grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égaremens qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu:

Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui.

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui ; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors ses faux amis, ses lâches séducteurs
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs :
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes;
Et, s'étant convaincu que le siecle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage;
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher.

JULIE.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abymé : j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi,
Ses bijoux, son argent : j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi!
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente, et qui se donne au bien,
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais par quel moyen
Avez-vous pu?...

JULIE.

Tantôt vous saurez notre histoire;
Elle vous surprendra... Mais, voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez traitez-le avec bonté;
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égaremens.
Vous donnerez matiere à des évènemens
Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers... A mon tour, je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre;
Mais il est des momens où l'on doit se contraindre,
Et je sens comme vous que Julie a raison.

SCENE II.

CLEON, GERONTE, JULIE, LE BARON.

CLÉON, *à part, en entrant avec précipitation.*

Je veux voir si mon oncle... Encor dans ma maison
Le Baron et Julie!... Ah! que je vais entendre
De beaux sermons!... Je suis en train de me défendre
Et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

GÉRONTE, *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLÉON, *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos :
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute.

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire :
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! c'est parler cela!

JULIE.

Qui songe à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? Vous trois; et j'étois assez sot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foiblesse on m'a bien affermi.

GÉRONTE.

Vertubleu! mon neveu, comme vous êtes brave!

CLÉON.

Oui, je leve le masque et cesse d'être esclave.

LE BARON, *à Géronte.*

Il prend le mors aux dents.

CLÉON.

Vous aurez beau pester:
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit!...
Vous m'entendez, messieurs?

GÉRONTE.

Ah! fort bien!

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquens; et...

CLÉON.

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquerai.
(*à Géronte.*)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir j'ai le cœur trop sincere.
(*regardant Julie.*)
Il faut être né faux pour aimer le mystere,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur:
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur.
Vous m'entendez, madame?

JULIE, *en souriant.*

Oui, j'entends à merveille.

GÉRONTE.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLÉON.

Je serois un grand fou de me régler sur vous.

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord.

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il suffit de paroître entiché de ce vice
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse;
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse:
Quiconque en fait usage avec eux va de pair;
Et, pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modele, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, *en riant.*

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE, *au Baron.*

Il parle comme un livre, et raisonne si bien
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien.

CLÉON.

C'est un pesant fardeau dont je veux vous défaire.

GÉRONTE.

Non; je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisqu'à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu! j'y vais aussi travailler de bon cœur.

CLÉON.

Ah! vous me plaisantez.

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure.
En vous croyant un fou je vous faisois injure,
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il faut en convenir;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

LE BARON.

Tout de bon.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé.
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune...
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune...
Adieu, mon doux neveu : tenez-vous en gaieté;
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté :
Comptez toujours sur moi comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLÉON.

Quoi! sérieusement vous n'êtes plus fâché?

GÉRONTE.

Plus du tout; vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence.
J'étois un idiot, un buffle, un animal;
Dès demain je régale, et je donne le bal..

LE BARON, *à Cléon.*

Et j'y danserai.

JULIE, *à Cléon.*

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

C'est comme je l'entends... Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses amis... Touchez là, mon neveu;
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu:
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez comme moi la censure et l'envie.

(*Il sort avec le Baron.*)

SCENE III.

CLEON, JULIE.

CLÉON.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi! vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Etes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi :
Votre oncle vous blâmoit, il reconnoît sa faute;
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts :
Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
Je suivrai son exemple; et mon cœur désormais
Veut se montrer par là sensible à vos bienfaits.
Je vous ai rebuté par mon humeur austere;
Quand vous vous en vengez c'est à moi de me taire :
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, *embarrassé.*

Cet excès de bonté...

JULIE.

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi, je le dois avouer;
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.

CLÉON.

Vous êtes bien piquée, et de mon inconstance...

JULIE.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLÉON.

Mais au fond vous m'aimiez?

JULIE.

Eh ! mais oui ; je le croi.

CLÉON.

Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
Que je vaincrai bientôt.

JULIE, *en soupirant.*

Vous aimez Cidalise?

CLÉON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise...
Mais vous la confirmez, et cela me suffit :
Au défaut de l'amour je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra ?

CLÉON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLÉON.

Vous serez satisfaite.

SCENE IV.

CIDALISE, CLEON, JULIE.

CIDALISE.

On vous attend, Cléon : que faites-vous ici ?
Un raccommodement ?

JULIE.

Non... puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.

JULIE.

Vous voyez : je suis bonne.

CIDALISE.

Eh! pas trop... Entre nous,
Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah! mon Dieu! point du tout: je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidele, et rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité mon cœur vaut bien le vôtre:
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît;
Mais il aime du moins sans aucun intérêt.

CLÉON, *en se mettant entre elles.*

Eh! mesdames, cessez...

JULIE, *à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une ame intéressée:
Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, et vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous, qui vous croyez si sage...
Si les dons de Cléon...

CLÉON.

Madame, croyez-moi,

Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE.

Mais je croi
Que je puis lui répondre?

CLÉON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment! vous exigez?...

CLÉON.

Moi? je n'exige rien...
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis comme elle ici dire ce que je pense.

JULIE.

Oui; vous y pouvez tout, grace à son inconstance.
Votre triomphe est beau: chacun vous l'enviera;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.
(*Elle rentre dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCENE V.

CLEON, CIDALISE.

CIDALISE.

Qu'autant qu'il lui plaira? Je la trouve plaisante.
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente,
Et je vais la rejoindre.

CLÉON.

Ah! de grace! arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc! je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légere offense.

CIDALISE.

La priere sans doute a de quoi me flatter...
Si bien que pour vous plaire il faut la respecter?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révere et l'honore.
N'en soyez point jalouse; et l'amour qui nous joint...

SCENE VI.

CARTON, CLEON, CIDALISE.

CARTON, *à Cléon.*

Toujours des pour-parlers? Nous ne jouerons donc point?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE, *à Cléon.*

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver?... Mais...

CLÉON.

On l'en punira;
Et de tous ses mépris le jeu nous vengera.

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et, guidés par l'amour, courons à la fortune.

(*Elle lui donne la main, et elle passe avec lui et Carton dans l'intérieur de l'appartement.*)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FINETTE.

O CIEL! vit-on jamais un revers plus funeste?
Pauvre Cléon, tu viens de jouer de ton reste;
Te voilà ruiné sans ressourcc!... Le sort
Paroît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie.

SCENE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Eh bien! a-t-on fini cette grande partie?
Ma fille en étoit-elle?

FINETTE.

Oui, monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur?

FINETTE.

Epouvantablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver et j'ai peine à la croire :
Quand vous en douteriez vous m'étonneriez peu.
Ma maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu;
En entrant Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille et plus on la railloit;
Mais sans rien répliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
« Eh bien! a dit Madame, il faut vous satisfaire;
« Ruinez-moi, monsieur, si cela peut vous plaire :
« Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très piqué de cela,
Cléon pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi : toujours même aventure.
Jusqu'au trente et le va leur fureur les conduit :
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux ma prudente maîtresse
Pour le mettre au néant épuise son adresse;
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué,
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable.

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et jetant sur Julie un regard furieux :
« Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux! »
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit sans marquer ni tristesse ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement
Que l'on vient la prier avec empressement
De la part de Cléon d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse, attendrie,
Ne sait quel parti prendre, et balance long-temps.
Un messager pressant vient d'instans en instans.
Elle rejoint Cléon, lui parle, le console :
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
« Que quand sur moi le sort épuiseroit ses coups,
« J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous :
« Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
« Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu,
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu?

FINETTE.

C'est au trente et quarante
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,

Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen:
Car tout est à madame, et Cléon n'a plus rien.

SCENE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Julie.*

Ce que j'apprends ici me paroît incroyable :
Y dois-je ajouter foi?

JULIE.

Rien n'est plus véritable;
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Est encor plus que lui sensible à son malheur;
Elle pleure, elle crie, elle se désespere.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colere,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, graces au Ciel, mon triomphe est parfait.
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet;
Si tous ces grands amis, qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il étoit heureux,
Et si j'ai, de tout temps, bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise sur-tout est ce qui m'intéresse :
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.

Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur et de honte...
Je sors pour informer le bon-homme Géronte
De cet évènement, et je reviens ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Comment prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi! j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance!
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance?
Il vous doit tout au moins faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amene tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire.

Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même :
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, madame, en vérité.

JULIE, *en souriant.*

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité;
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise. On verra par l'effet
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remedes trop doux,
Ce seroit tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grace.
Laissez-moi faire : il vient.

SCENE V.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, *d'un air furieux, parlant à quelqu'un dans la coulisse.*

Non, ne me suivez pas :
Je veux lui parler seul.

FINETTE, *bas, à Julie.*

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui-même.

CLÉON, *à Julie qui vouloit l'éviter.*

Un moment d'audience.
Eh quoi! d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare! ingrate!... Eh bien! me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez!

JULIE.

Le sort...

CLÉON.

Vous triomphez, ingrate!
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespere est un charme pour vous!
J'écoute mon respect : il retient mon courroux;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée :
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéressée!
Vous n'aimiez point Cléon; vous adoriez son bien :
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien!
Je vais à mes amis demander un asyle,

En vous laissant chez moi triomphante et tranquille:
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais!
Dans mon désastre affreux, c'est ce qui me console,
Et j'espere...
(*Julie fait à Cléon une profonde révérence, et sort.*)

SCENE VI.

CLEON, FINETTE.

CLÉON.
Elle sort... sans dire une parole!
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris!

FINETTE.
Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.
Moi, je me calmerois, lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant rallument ma furie?

SCENE VII.

CLEON, CIDALISE, FINETTE.

CLÉON, *à Cidalise.*
Ah! madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur!
Il brûle d'être à vous; achevez votre ouvrage.
Ne lui permettez plus un indigne partage;
Sauvez-le de lui-même; il s'offre à vos attraits,

Et se livre en vos mains pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse!
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester...
Désormais tout à vous, j'ose vous protester...
(*voyant que Cidalise a un air contraint.*)
Vous ne m'écoutez point?

CIDALISE, *montrant Finette.*

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi?... Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi?

FINETTE.

Si je vous le révele
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle:
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Acheve... il faut s'armer
De courage... Quel coup va l'accabler encore?

FINETTE.

Il peut le supporter parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui

D'un bon cœur déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous? son oncle l'abandonne.

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah! ne le croyez pas; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé pour se venger de vous;
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux.

CLÉON.

Quoi donc?

FINETTE.

Le méchant oncle!...Ah! quelle ame traîtresse!
Quel fourbe! il assassine au moment qu'il caresse!
Oui, monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre et benin,
Il venoit de signer votre ruine entiere,
En vous déshéritant d'une indigne maniere;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, authentique;
Et Julie est, monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie!... A-t-elle pu pousser l'indignité?...

FINETTE.

Rien ne peut échapper à son avidité.
Et votre terre aussi que vous avez vendue...

CIDALISE.

Il a vendu sa terre?

FINETTE.

Et même il l'a perdue...
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché.

(*à Cléon.*)

Mais, si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante!
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursuis.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante...

CLÉON.

Eh bien?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide! au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'apaiser...

FINETTE.

Ah! c'est un cœur de roche:
Elle convoite tout, et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présens et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.
Adieu... J'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

SCENE VIII.

CLEON, CIDALISE.

CLÉON.

Eh bien! vous le voyez, ma disgrace est complete.

CIDALISE.

Oh! rien n'y manque!

CLÉON.

Allons ; il faut faire retraite :
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux...
Juste Ciel! Ah! sans vous que je serois à plaindre,
Madame!... A mon malheur rien ne sauroit atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asyle,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE.

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépends d'un tuteur
Qui, dès qu'il apprendroit vos disgraces diverses,
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON.

Le trait est généreux!
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie...
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs...

CIDALISE.

Ah! Cléon, finissez...
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune;
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCENE IX.

LE MARQUIS, CLEON, CIDALISE.

LE MARQUIS.

Bonsoir, Cléon : j'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grece, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre et vis-à-vis de rien.
Parbleu! j'en suis ravi!... Même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

CLÉON, *d'un ton de colere.*

Viens-tu pour m'insulter?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi!
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi...
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie.
Tu nous prêtois? Ton tour est venu d'emprunter :
Pour y bien réussir tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misere,
Mais ne dégradent point leur noble caractere.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer...
C'est à quoi je me fixe; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource et n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur?

LE MARQUIS.

De l'honneur? On n'en a qu'autant qu'on fait figure.
Ah! je vois ce que c'est : Madame te rassure;
Tu crois...

CLÉON.

Non; mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendois de sa part une main secourable;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui? lui, te traverser?... Pitoyable défaite!
C'est un vieux idiot, un homme qui végete,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont comme il lui plaît elle peut disposer.

CLÉON, *à Cidalise.*

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable?

CIDALISE.

Ecoutez-vous un fou?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins par intervalle... Ah! je vous connois bien...
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE.

Il n'a qu'à se former sur votre caractere,
Il ne sauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera;
Et les avis d'un fou pourroient le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien! pour son repos je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais! et toujours en secret
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit su m'enlever sans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en est témoin; ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs et suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé; vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique; il vous sied à ravir!
Dans vos besoins urgens, il pourra vous servir.
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse en paix méditer votre rôle.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

CLEON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cette scene m'a plu, t'a dévoilé son cœur;

Et je vais sur-le-champ en informer ma sœur.

CLÉON, *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arriere-pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur en effet
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

(*il sort.*)

CLÉON, *seul.*

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCENE XI.

CLEON, BELISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, *et plusieurs autres convives.*

ARSINOÉ, *à Bélise en montrant Cléon.*

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne:
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais quoi! déshérité,
Après qu'il s'est perdu? C'est trop en vérité.

ARAMINTE.

Ah! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE.

Je n'ai pu m'en défendre;
Et votre sort me fait vraiment compassion.

CLÉON, *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON, *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage :
Le remede à cela c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc...
Où donc est Cidalise?

CLÉON.

Elle est déja partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie.

BÉLISE.

C'est jouer bassement.

ARAMINTE.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ.

Pour moi je la croyois tendre et compatissante ;
Mais je me trompois bien. Je serai plus constante.
à Cléon.)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous seconderai;
N'en doutez point... Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurois plus soutenir votre vue.

(*elle sort.*)

BÉLISE.

J'ai pour vous à coup sûr les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens.
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.

Adieu... Consolez-vous.

(*elle sort.*)

CARTON.

Oui, oui, console-toi:

C'est le meilleur parti.

ARAMINTE.

Comptez toujours sur moi.

(*Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment avec lui; elle est suivie des autres convives, excepté de Florimon.*)

SCENE XII.

CLEON, FLORIMON.

CLÉON.

Comment! dans mon malheur voilà donc ma ressource?
On me fait compliment, et puis on prend sa course.
Ah! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misere?
On les plaint tout au plus; et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espere trouver?
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON, *brusquement.*

Tu m'éprouves aussi... Je m'en vais.

(*il sort.*)

CLÉON, *seul.*

Ah! le traître!
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider... Quelle horreur!
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCENE XIII.

LE COMTE, CLEON.

CLÉON, *allant au-devant du Comte.*

Cher ami, savez-vous jusqu'où va ma disgrace?
Déja de mon malheur tout le monde se lasse:
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, *en souriant.*

Quoi! pensiez-vous en avoir?

CLÉON.

Ah! que je m'abusois!... J'en suis au désespoir!

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde:
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour:
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses;
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses;
On trouvoit tout chez vous; on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien.
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience:
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Etiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi? j'étois, comme un autre, au rang de vos flatteurs;
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre misere,
Chacun à votre égard va devenir sincere.

CLÉON.

Eh quoi! m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances...
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai, je ne suis pas un sot...
On m'a berné pourtant comme un franc idiot...
Les plus fins sont trompés; et cette indigne veuve,
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquérir son cœur:
Je les sollicitois de concert avec elle;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le Ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,

Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Etes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis? Tout n'est que fausseté :
Qui croit s'en garantir grossièrement s'abuse;
Elle regne par-tout, et voilà mon excuse...
Adieu.

CLÉON, *seul.*

Je ne dis rien, car je suis confondu.

SCENE XIV.

CLEON, PASQUIN, *entrant d'un air affligé.*

CLÉON.

Que viens-tu m'annoncer?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu...
Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON, *prenant le billet.*

(*à part.*)

Donne... Pour me trahir tout paroît de concert...
(*ouvrant le billet, et le parcourant des yeux.*)
Lisons... C'est à Gripon que ce billet s'adresse;
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse...
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement :
Ah! qu'il vient à propos en ce fatal moment!
(*il lit.*)
« Voici pour votre maître une triste nouvelle :

« Le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
« Par une aventure cruelle,
« Vient de faire naufrage en approchant du port. »
(à part.)
Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête!
Et mon dernier espoir périt dans la tempête!
Mer barbare et perfide, autant que mes amis!
Que vais-je faire? ô Ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

CLÉON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, *sanglotant.*

L'affaire est faite; on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine...
Mais qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; et jusques à la mort
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi?... Je suis un misérable!

PASQUIN.

Le peu que je possede...

CLÉON, *à part.*

Ah! ce trait-là m'accable!
Voilà le seul ami qui me demeure!... Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!
(à Pasquin.)
Va-t'en... Laisse-moi seul au fond du précipice...
Donne-moi ce fauteuil... c'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, *lui prenant la main et la lui baisant.*

Mon cher maître!

CLÉON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras.
(Pasquin lui approche un fauteuil, et se retire.)

CLÉON, *se jetant dans le fauteuil.*

Inutiles remords!
Pourquoi me tourmenter?... O raison trop tardive!
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive?

SCENE XV.

JULIE, *entrant doucement, et écoutant dans le fond;* CLEON.

CLÉON, *se croyant seul.*

Je suis abandonné, trahi, déshérité,
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité!
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie!

Je leur pardonne à tous... Mais vous, mais vous, Julie!
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?
C'est là ce qui me tue!... Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant, par vous-même abymé,
Devroient-elles?... Jamais vous ne m'avez aimé!
L'effet confirme trop un si juste reproche...
Jouissez de ma mort: je la sens qui s'approche...
(*il se leve et tire son épée.*)
Qu'elle vient lentement!... Il faut la prévenir;
Et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir...

JULIE, *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon?

CLÉON.

O Ciel! c'est vous, Julie!
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie?
Pourquoi ce soin?... Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée!
J'ai tâché de vous perdre afin de vous sauver,
Et vous ai tout ravi pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul remede.
Vous êtes maître encor de ce que je possede.
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport!
Il ne sauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre lui-même.

Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi.

CLÉON, *se jetant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie!.. Ah! vous me percez l'ame!...
J'adorois vos appas; votre vertu m'enflamme:
Elle me fait mourir de honte et de regret!

JULIE.

Levez-vous... Grace au Ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime...
Allons chercher mon pere... Instruit de mon dessein,
Il va vous assurer et mon cœur et ma main.
Votre oncle en est charmé... Mon frere rentre en grace.
De nos divisions la discorde se lasse;
Un ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLÉON, *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur sont votre heureux ouvrage:
Pour comble de bienfaits vous m'avez rendu sage;
Et je vais éprouver, dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens.

FIN DU DISSIPATEUR.

EXAMEN

DU DISSIPATEUR.

DESTOUCHES dit, dans la préface de cette piece, qu'il n'a travaillé sur aucun modele, et que la nature lui a fourni ce sujet. Il ne s'éleva alors aucune réclamation contre une assertion si positive, parce qu'on ne connoissoit pas en France les sources où le poëte avoit puisé ses principales combinaisons. Parmi les nombreuses productions de Shakespeare, se trouve une comédie intitulée Timon d'Athenes, où les folies d'un dissipateur, sa ruine et l'ingratitude de ses amis sont présentées avec beaucoup de vérité. Il paroît que Destouches, ayant vu souvent cette piece sur le théâtre de Londres, conçut l'idée de l'adapter à nos mœurs; quand il exécuta ce projet, le peu de connoissance que nous avions de la littérature angloise favorisa la prétention qu'il eut de se faire passer pour auteur original. On sera sans doute curieux, après avoir lu la piece françoise, d'avoir quelque idée du Timon d'Athenes de Shakespeare, production informe et barbare, où l'on trouve cependant des traits dignes d'être remarqués.

Le premier acte est rempli par les profusions de Timon; il donne une fête à des amis qui l'accablent de flatteries; mais un certain Apemantus, philosophe cynique, fait un contraste fort singulier avec tous ces vils courtisans. Lorsque le maître de la maison l'invite à la fête : « Je méprise ton « dîner, lui répond-il; il m'étouffera avant que je te « flatte. » Cependant il reste et distribue des injures à tous les convives. Au second acte, la ruine de Timon

commence : son intendant l'en avertit ; mais il ne s'inquiete pas : il a des amis, et il compte sur eux.

L'épreuve de ces amis a lieu dans le troisieme acte. Lucullus voit entrer un esclave de Timon, et s'imagine qu'il lui apporte des présens ; quand il s'aperçoit que c'est au contraire de l'argent qu'on vient lui demander, il donne quelques pieces de monnoie à l'esclave pour l'engager à dire qu'il ne l'a pas trouvé. Un autre est désolé d'avoir acheté une terre deux jours auparavant ; un troisieme, en apprenant que Timon s'est adressé à d'autres personnes avant d'envoyer chez lui, a l'air de se croire offensé, et s'écrie : « Quiconque offensera mon honneur ne verra ja-« mais de mon argent. » Timon cache son désespoir, et invite ses amis à un dîner splendide : ils croient alors qu'il a voulu les éprouver ; ils accourent chez lui, et lui font de nouvelles protestations de dévouement. On découvre les plats ; tous sont vides ; et Timon les jette à la tête des convives en les chassant. Parmi les irrégularités de cet acte, on trouve quelques traits de vérité et de comique dont Destouches n'a peut-être pas assez profité : la scene des amis, dans la piece françoise, est froide et révoltante. Les deux derniers actes de Timon sont très inférieurs aux trois premiers. L'auteur ne met plus aucun frein à son imagination déréglée ; il fait intervenir Alcibiade, le sénat d'Athenes, etc. Une seule scene mérite d'être remarquée, c'est celle où l'intendant de Timon, seul domestique qui lui soit resté fidele, apporte à son maître le peu d'or qu'il a pu recueillir : cette situation touchante a été parfaitement rendue par le poëte françois.

On voit de quel secours l'ouvrage informe de Shakespeare a pu être pour Destouches. Il a très bien débrouillé le chaos de cette intrigue ; il a inventé de nouveaux ressorts,

et banni avec soin toutes les grossièretés dont la comédie angloise est remplie; mais il a eu tort de n'avoir pas avoué franchement les obligations qu'il avoit à l'auteur de Timon.

Un autre tort moins excusable qu'a eu Destouches, c'est de transporter, dans le troisieme acte du Dissipateur, une grande partie des combinaisons du Retour imprévu, de Regnard. Malheureusement quand il se rapproche le plus de son modele, il lui est très inférieur : son comique est moins piquant et moins naturel; et le Marquis, qui dit à peu près les mêmes choses dans les deux pieces, est beaucoup plus gai dans la piece de Regnard que dans le Dissipateur. Cependant on doit observer que Destouches, dans cet acte, a donné au caractere de Géronte une physionomie particuliere : ce rôle est plein de détails comiques, d'autant plus remarquables que Moliere sembloit avoir épuisé dans le caractere d'Harpagon tous les traits saillans qui peuvent échapper à un avare : la théorie de Géronte sur l'avarice peut être considérée comme un modele de naturel et de diction.

Le rôle de Cidalise laisse beaucoup à desirer; sa gaieté est affectée, et les avances qu'elle fait à Cléon ne sont pas toujours conformes aux bienséances. Celui de Julie étoit très difficile à tracer : il falloit que l'auteur, en peignant l'avidité apparente de cette femme, donnât toujours à penser qu'elle aime véritablement Cléon, qu'elle ne le ruine que pour rétablir ensuite sa fortune. Destouches a fort bien surmonté cette difficulté; cependant les ruses qu'emploient Julie et Finette pour profiter des profusions du Dissipateur blessent le spectateur; et, malgré les soins du poëte, le vice de la combinaison se fait toujours sentir: une femme qui reçoit de l'argent de son amant est dégra-

dée; tout l'art possible ne sauroit affoiblir une opinion fondée sur les principes de la plus saine morale.

Destouches comptoit beaucoup sur son dénouement : cependant il n'est pas exempt de reproches. Pour précipiter la ruine de Cléon, il a fallu le faire jouer; Julie lui gagne froidement le reste de son bien, et le met dans la plus affreuse détresse. Ce ressort mérite d'être examiné. Si Julie, en jouant avec Cléon et sa société, a exposé tout son bien, elle est aussi imprudente que son amant, et dément la grande réputation de sagesse que l'auteur lui a donnée dans le commencement de l'ouvrage; si Julie a un secret pour gagner, elle est réellement coupable, et l'on peut s'étonner qu'une femme honnète sache des secrets pareils. Il nous semble difficile de sortir de ce dilemme; dans l'un et l'autre cas, Julie ne justifie pas l'idée que l'auteur a voulu donner d'elle.

Le Dissipateur est une des comédies de Destouches que l'on voit au théâtre le plus souvent et avec le plus de plaisir : il y a de l'intérêt et de l'action; les caracteres sont en général bien soutenus; et le spectateur n'examine pas scrupuleusement les ressorts qui peuvent être vicieux, quand du reste la piece l'attache par des traits comiques, des situations touchantes, et un style facile et élégant.

FIN DE L'EXAMEN DU DISSIPATEUR.

LE
TAMBOUR NOCTURNE,
OU
LE MARI DEVIN,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, le 16 octobre 1762.

PRÉFACE.

Je me garderai bien d'imiter ici la plupart des meilleurs écrivains anglois, principalement leur fameux Dryden, qui, après s'être enrichis aux dépens de nos auteurs, font une longue préface pour les critiquer et pour les tourner en ridicule, ou prennent le parti de ne les point citer pour ne faire nulle mention de ce qu'ils ont emprunté de leurs ouvrages.

Pour moi, j'avouerai franchement que celui-ci n'est point de mon invention, et que c'est plutôt une traduction libre qu'une production de mon esprit. La plus grande part que j'y puisse prétendre c'est d'y avoir fait beaucoup de changemens pour le mettre en état de se soutenir sur notre théâtre et de n'y point paroître trop étranger.

Malgré cette liberté que j'ai prise et que j'ai pu prendre, je crains qu'on ne trouve encore dans cette comédie bien des traits, des actions et des incidens d'un goût peu conforme au nôtre : je doute qu'on se prête facilement au caractere singulier de l'intendant, et à l'excessive ivrognerie des autres domestiques qui sont introduits sur la scene. J'ai francisé le petit-maître anglois autant que je l'ai pu, mais je sens qu'il n'a point encore la légere fatuité des nôtres.

Cependant de toutes les pieces angloises que j'ai lues, ou que j'ai vu représenter sur les théâtres de

Londres, celle-ci sans contredit approche le plus de nos comédies par la conduite et par les mœurs. Elle est de feu M. Addison, l'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits de nos jours, et l'homme de son pays qui avoit le moins d'aversion pour le théâtre françois : il souhaitoit même que les auteurs dramatiques, ses compatriotes, se défissent de leurs excessifs préjugés en leur faveur, et contre nous, afin d'imiter au moins notre exactitude et les bienséances que nous gardons sur la scene. Il voulut lui-même en donner l'exemple, et ce fut à ce dessein qu'il fit une comédie intitulée : *The Drumer,* ou *le Tambour,* qui est l'original de celle que je donne au public; mais il n'osa la risquer de son vivant, et elle n'eut qu'un médiocre succès après sa mort. Il seroit à souhaiter pour sa gloire et pour notre plaisir qu'il eût fait choix d'un sujet moins trivial. Je suis persuadé néanmoins que sa piece étoit digne d'un meilleur sort, quoiqu'elle eût des défauts essentiels pour les spectateurs de son pays, trop de simplicité et de régularité, et trop peu d'incidens, trop de sagesse dans les mœurs, dans les principaux caracteres et dans le dialogue; car il est presque impossible d'exprimer les énormes libertés que les auteurs comiques se donnent en Angleterre : ils ignorent, ou plutôt ils méprisent les trois unités, et se moquent de nous qui les observons si soigneusement. Loin de se borner à une seule action, trois ou quatre

à peine leur suffisent; à peine y distinguerez-vous la principale, souvent étouffée par les épisodes avec lesquels elle n'a point ou presque point de rapport ni de liaison; en sorte que les auteurs et les spectateurs aiment également à changer d'objet, et n'en trouvent aucun qui mérite de dominer, ni de les fixer, croyant que toute regle est une servitude à laquelle il seroit ridicule de se soumettre. Non seulement la scene change à tous les actes, mais souvent plusieurs fois dans le même acte; d'où il s'ensuit que les décorateurs anglois sont encore plus en mouvement que les acteurs. Cependant on trouve dans ces comédies des choses excellentes, beaucoup d'esprit, des caracteres plaisans, bien soutenus, bien variés et d'une vérité qui frappe; les mœurs du pays si naturellement dépeintes, qu'il est impossible de les appliquer à d'autres nations; un dialogue vif, agréable, énergique, élégant, très comique. La satire la plus piquante y domine; elle y attaque tout, et ne respecte rien, pas même le beau sexe qui souvent est l'objet de ses traits les plus effrénés. Le ridicule y est merveilleusement copié; le vice n'y est que trop bien représenté; mais on l'y représente comme une mode suivie par les gens d'esprit et de bon goût: c'est le bon air des principaux personnages; en un mot, nulle bienséance. La pudeur la moins austere y trouveroit de quoi s'alarmer; et c'est ce qui a toujours causé ma surprise, lorsque j'ai vu des dames ver-

tueuses et modestes assister souvent à des pieces si licencieuses : tant il est vrai que tout n'est qu'habitude, et que la vertu même peut s'accoutumer à souffrir qu'on lui manque de respect, pourvu qu'elle ait la foible ressource d'en rougir sous un éventail!

On ne verra point ces libertés si blâmables dans la comédie que je donne au public. L'illustre M. Addison, qui en est le véritable auteur, étoit l'homme du monde qu'elles révoltoient le plus; et si sa voix eût suffi pour rappeler les bienséances (il me l'a dit lui-même, et on le voit par ses écrits) le théâtre anglois en seroit le plus scrupuleux observateur. Il faut même rendre justice aux meilleurs écrivains d'Angleterre; ils pensent aujourd'hui comme pensoit M. Addison; et quelques-uns d'entre eux viennent de faire paroître une élégante et fidele traduction des œuvres de Moliere, qu'ils ont ornée d'une préface très savante et très judicieuse, dans laquelle ils rendent toute la justice que nous rendrions nous-mêmes à ce grand homme, et saisissent l'occasion de s'élever avec toute la force et le courage possibles contre l'irrégularité et l'extrême licence du théâtre anglois, n'oubliant rien pour engager les auteurs qui s'y distinguent à se réformer sur l'excellent modele qu'ils leur présentent. Si ce généreux effort peut réussir, j'ose dire à la louange de la nation angloise qu'elle est capable d'égaler dans le dramatique tous les plus

célebres auteurs anciens et modernes : ce qu'il me seroit très facile de prouver démonstrativement si j'avois le loisir de traduire les œuvres de Ben-Johnson, de Dryden et de Congreve.

ACTEURS.

LE BARON DE L'ARC.
LA BARONNE, épouse du Baron.
LE MARQUIS DU TOUR, amant de la Baronne.
LÉANDRE, autre amant de la Baronne.
MADAME CATAU, femme de charge du château.
M. PINCÉ, intendant du Baron.
LA RAMÉE, sommelier.
MAITRE PIERRE, cocher.
MAITRE NICOLAS, jardinier.
LA JONQUILLE, laquais de la Baronne.

La scene est dans un vieux château appartenant au Baron.

LE TAMBOUR NOCTURNE.

Perin del *[illegible] de S.t Germain direx.*

J'ai trop aimé mon premier mari pour en pouvoir prendre un ſecond.

Acte V. Sc. IV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LA [illegible]

O[illegible]
Ba[illegible]
pour [illegible]
[illegible]
sa [illegible]
reçoit de la ville. Il n'y [illegible]
et le revenant.



LE

TAMBOUR NOCTURNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scene représente l'antichambre de l'appartement de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

LA RAMEE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

(*Ils sont à table et buvant.*)

LA RAMÉE.

Oh çà ! mes amis, divertissons-nous. Madame la Baronne est à la promenade, et ne reviendra que pour dîner ; car il fait le plus beau temps du monde. Madame Catau, notre gouvernante, est en visite chez sa commere. Notre vieux intendant n'est pas encore revenu de la ville. Il n'y a dans le château que nous et le revenant.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! sauf correction, M. de la Ramée, je crois que je boirions plus à notre aise à votre office que dans cette antichambre. Tout le monde passe ici; et quand je suis interrompu, le vin que j'avale ne fait que m'altérer.

LA RAMÉE.

Taisez-vous et buvez, monsieur le jardinier. C'est dans cet endroit-ci que l'Esprit bat le tambour ordinairement; et je veux boire à sa santé, afin qu'il me soit obligé de ma politesse, et qu'il ne vienne point faire le sabat dans ma chambre.

MAÎTRE PIERRE.

Pardié! c'est bien pensé. Vous êtes homme de tête, M. de la Ramée, et vous avez justement trouvé le moyen de gagner l'amitié du revenant. Je veux aussi être de ses amis... Allons, à sa santé, messieurs, je vous la porte.

(*ils se levent et se tiennent en posture de gens qui boivent une santé avec beaucoup de respect.*)

LA RAMÉE, *le verre à la main.*

Esprit, qui nous lutines depuis quinze jours, et qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades et moi, de nous laisser manger, boire et dormir en repos; et nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous enivrer régulièrement tous les jours en buvant à ta santé.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A ta santé.

MAÎTRE PIERRE.

Notre pauvre maîtresse est dans de grandes frayeurs : elle croit que le revenant est l'esprit de son mari qui a été tué à la derniere campagne de Flandre.

LA RAMÉE.

Elle a raison, maître Pierre : ce ne peut être que M. le Baron qui revient. Il a toujours aimé la guerre. Vous souvenez-vous que quand il étoit petit, il n'y avoit point d'instrument qui lui fît tant de plaisir que le tambour?

MAÎTRE NICOLAS.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pu retrouver son corps sur le champ de bataille.

LA RAMÉE.

Eh! comment l'auroit-on trouvé, nigaud? N'est-il pas ici dans le château? Crois-tu qu'il pût battre le tambour, comme il fait toutes les nuits, s'il n'avoit pas gardé ses bras et ses mains?

MAÎTRE PIERRE, *à Nicolas.*

M. de la Ramée a raison; notre maître revient en corps et en ame... (*on frappe.*) Ah! quel bruit est-ce que j'entends? C'est lui-même! c'est le diable...

MAÎTRE NICOLAS.

A-peu-près... c'est madame Catau.

SCENE II.

MADAME CATAU, LA RAMEE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

MADAME CATAU.

Eh bien! que font là ces ivrognes? Ils ne sont pas contens de boire nuit et jour, il faut qu'ils viennent s'enivrer dans l'antichambre de madame.

LA RAMÉE, *buvant.*

A votre santé, madame Catau.

MAÎTRE NICOLAS, *buvant.*

Et rasade.

MAÎTRE PIERRE, *buvant.*

Tope!

MADAME CATAU.

Quelle insolence!...Quelle vie! quel désordre! Est-il temps, messieurs les coquins, de faire ce train-là dans le moment que des personnes de qualité arrivent au château? Allez mettre le couvert, M. de la Ramée. Allez donner l'avoine à vos chevaux, maître Pierre. Pourquoi n'êtes-vous pas à votre jardin, maître Nicolas?

LA RAMÉE.

Comme nous nous sommes trouvés tous trois de loisir, que pouvions-nous faire de mieux que d'essayer, en buvant, si nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'Esprit?

MAÎTRE NICOLAS.

Car, voyez-vous, madame Catau, je sommes tous

trois d'opinion qu'on n'a jamais plus de courage que quand on est ivre.

MADAME CATAU.

Oh! les poltrons! Ce sont eux qui, avec leurs contes impertinens, perdent ce château de réputation, et sont cause que mille gens y accourent de toutes parts. Les marauds s'effraient sans raison, et inspirent la frayeur à tous nos voisins.

MAÎTRE NICOLAS.

Je nous effrayons, dit-elle... Jarnigué! je ne crains rien; entendez-vous, madame Catau? J'aurois peur d'un tambour, moi! Eh! morgué! c'est un vrai tambour de milice.

LA RAMÉE.

Au nom de Dieu, maître Nicolas, ne blasphémez point Respectez l'Esprit et son tambour.

MAÎTRE PIERRE.

Vous avez tort, maître Nicolas; et vous serez cause qu'il nous arrivera quelque malheur.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon! voilà mes ivrognes aussi persuadés que je le souhaitois qu'il revient un Esprit dans ce château.

MAITRE NICOLAS, *en montrant son verre.*

Par la têtedié! je me gobarge de l'Esprit encore une fois; je suis dans mon fort.... et avec cette arme-là je ne craindrois pas le diable, s'il me montroit ses cornes... (*On entend battre le tambour, et Nicolas en est si effrayé qu'il laisse tomber son verre.*) Ah! je suis mort!... Miséricorde! ayez pitié de moi, monsieur l'Esprit!

LA RAMÉE, *se levant, et courant avec un tel effroi, qu'il se laisse tomber.*

Où courir? Où nous sauver?

MAITRE PIERRE.

Allons nous cacher dans la cave.

(*Ils s'enfuient tous trois.*)

SCENE III.

MADAME CATAU.

Les voilà disparus. Je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon Esprit familier... Mais fermons toutes les portes, de peur de surprise... (*appelant.*) Léandre!... (*On bat le tambour.*) Les ennemis sont en fuite. J'ai quelque chose à vous dire; ouvrez et paroissez.

(*Le mur s'ouvre, et Léandre paroît avec son tambour.*)

SCENE IV.

LEANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Ma chere Catau, j'ai entendu une partie des discours qui se sont tenus ici : j'en ai ri de bon cœur; et je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse que je t'embrasserois volontiers pour te remercier, si mon tambour ne m'en empêchoit pas.

MADAME CATAU.

Voilà un esprit bien gaillard!... Ma foi! plus je vous considere, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit, que vous ressembliez à feu M. le Baron comme si vous eussiez été son frere jumeau.

LÉANDRE.

Si je n'étois pas son frere, au moins étois-je son cousin : on se ressemble de plus loin, comme tu sais. D'ailleurs la précaution que j'ai eue, de concert avec toi, de prendre un de ses habits, doit augmenter merveilleusement sa ressemblance.... Mais raisonnons un peu. Tu sais que j'aime passionnément ta maîtresse, et qu'elle m'a défendu de paroître devant elle, parce que j'ai osé lui parler de mon amour?

MADAME CATAU.

Oui, je le sais, et qu'elle croit que le dépit vous a fait retourner à Paris.

LÉANDRE.

J'allois partir, en effet, quand le petit fat de Marquis arriva. La jalousie me fit résoudre à rester, pour trouver les moyens de le bannir d'auprès d'elle; et c'est pour cela que j'ai pris le parti de faire l'Esprit.

MADAME CATAU.

Vous me devez, il est vrai, cette idée... Cependant, n'êtes-vous pas surpris, dites-moi, que je puisse me résoudre à tromper ma maîtresse pour trois cents pistoles que vous m'avez promises?

LÉANDRE.

Je te les promets encore, si je puis parvenir au but où j'aspire.

MADAME CATAU.

Ma foi! quand j'y fais réflexion, c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que celle-là.

LÉANDRE.

Pas si modique.

MADAME CATAU.

Il me vient quelquefois des scrupules qui me forcent presqu'à exiger de vous que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

LÉANDRE.

Oh! je te prie, ne sois pas si scrupuleuse.

MADAME CATAU.

Non; je ne pourrai résister à mes remords, si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

LÉANDRE, *tirant une bourse de sa poche.*

Eh bien! les voila. Cela mettra-t-il ta conscience en repos?

MADAME CATAU.

Je la sens un peu soulagée.

LÉANDRE.

Dieu soit loué!

MADAME CATAU.

Ecoutez, monsieur: ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pouvoir dire que j'aie jamais servi personne sans m'être fait bien payer.

LÉANDRE.

Oh! je te crois.... Mais revenons à notre affaire. La

Baronne est-elle bien persuadée que je sois l'esprit de feu son mari?

MADAME CATAU.

Au moins, puis-je vous assurer que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis à tout moment que son mari revient exprès de l'autre monde pour l'empêcher d'épouser le Marquis en secondes noces.

LÉANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plutôt; car je commence à me lasser du personnage que je joue depuis quinze jours, et de courir toutes les nuits dans ce vieux château comme un vrai lutin. Je risque beaucoup.

MADAME CATAU.

Eh! que risquez-vous? Si quelqu'un s'avisoit de vous suivre, n'avez-vous pas une retraite sûre en cet endroit? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maison qui le connoisse, et ce n'est que par un pur hasard que je l'ai découvert.

LÉANDRE.

Quoique cette retraite me paroisse fort sûre, je veux en sortir dès que j'aurai chassé d'ici ce fade courtisan dont je suis jaloux, et que j'aurai mis ta maîtresse dans la nécessité de m'épouser, en le lui ordonnant sous les traits du défunt. Je crois que le Marquis, tout intrépide qu'il affecte de paroître, aura belle peur quand il me verra sortir au travers du mur... Je suis résolu de faire mon apparition ce soir au plus tard.

MADAME CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait son effet..... Mais, on frappe.... Rentrez au plus vîte. (*Léandre rentre dans le lieu d'où il est sorti; madame Catau va ouvrir la porte.*)

SCENE V.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU.

Ah! madame, est-ce vous qui frappiez si fort? Le cœur me bat... Vous m'avez fait une frayeur mortelle : j'ai cru que c'étoit l'Esprit qui jouoit de son tambour.

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin avec le Marquis : il a employé toute son éloquence à me convaincre que l'histoire du tambour est un conte des plus ridicules.

MADAME CATAU.

C'est un petit impertinent de médire des Esprits. Ils pourroient bien se venger de lui... En vérité, madame, je crois que ce sont ses fréquentes visites qui troublent le repos de monsieur votre mari, et qui l'obligent à revenir de l'autre monde.

LA BARONNE.

C'est ce que je ne saurois croire.

MADAME CATAU.

Cependant ce n'est que depuis que le Marquis

vient dans ce château que ce maudit tambour fait tant frayeur. Tant que Léandre vous a fait l'amour, on n'a pas entendu ici trotter une souris.

LA BARONNE, *à part.*

Je m'aperçois qu'elle veut me prévenir en sa faveur; mais elle n'y réussira pas... (*à madame Catau.*) Il me semble que tu as bien du penchant pour Léandre?

MADAME CATAU.

C'est que je suis sûre qu'il vous convient; et vous l'auriez épousé en secondes noces si vous eussiez voulu suivre mes conseils. Que lui manque-t-il pour vous plaire? Il n'est ni fat, ni indiscret, ni présomptueux comme votre Marquis: c'est un homme plein d'honneur et de sentimens, et qui vous aime de tout son cœur... Ah! le pauvre garçon! qu'il m'a fait pleurer de fois en m'exprimant la tendresse qu'il avoit pour vous, et la douleur que vos mépris lui causoient! Sur mon Dieu, il poussoit des soupirs qu'on auroit entendus de deux cents pas. Enfin, je voudrois être aussi sûre de gagner... trois cents pistoles, que je suis sûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

LA BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïssois point, et je l'ai considéré comme mon ami jusqu'au moment où je me suis aperçue qu'il vouloit être mon amant; mais son amour, dont il a osé me parler, m'a révoltée contre lui.



MADAME CATAU.

Mais enfin, le Marquis vous en conte aussi?

LA BARONNE.

Oui, mais il n'est pas à craindre : son air d'indifférence, d'impolitesse, de confiance et de fatuité, me réjouit. On dit que ce sont là les airs des jeunes gens de la cour. Il faut avouer qu'ils sont bien nouveaux pour moi; ils me paroissent même impertinens; et le plus aimable homme du monde, qui me feroit l'amour sur ce ton-là, ne feroit pas en dix ans le moindre progrès sur mon cœur.

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! madame, ne vous y jouez pas : ce ton-là est à la mode; et la mode la plus extravagante plaît aux femmes par sa nouveauté... Pour moi, si j'étois à votre place, je bannirois d'ici ce jeune godelureau, et j'y recevrois ceux qui m'aimeroient de bonne foi, et qui me le diroient d'une maniere tendre et respectueuse.

LA BARONNE.

Comme Léandre, n'est-ce pas ?

MADAME CATAU.

Oui, madame; et non comme ce petit fat de Marquis qui vous étale toutes ses impertinences, et qui en fera gloire quand il sera votre mari. Quelle différence de Léandre! C'est un homme celui-là; mais votre Marquis n'est qu'un freluquet, qu'un impoli, qu'un impie... oui, madame, un impie; un homme qui ne croit pas aux Esprits est un réprouvé.

LA BARONNE.

Ta colere contre le Marquis me divertit ; mais ta prévention pour Léandre me déplaît : ainsi, à l'avenir, ne me parle ni de l'un ni de l'autre.

MADAME CATAU.

Quoi donc! le Marquis...

LA BARONNE.

Tais-toi... le voici qui vient.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA BARONNE, MADAME CATAU.

LE MARQUIS.

Que j'étois impatient de vous revoir, ma chere veuve!

MADAME CATAU, *bas, à la Baronne.*

Ma chere veuve... ce petit air de familiarité!

LA BARONNE, *bas.*

C'est un air de cour.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous ne sauriez croire combien je me suis diverti depuis que je vous ai quittée.

MADAME CATAU, *bas, à la Baronne.*

Cela est obligeant pour vous. Est-ce encore là un air de cour?

LE MARQUIS.

Vos domestiques ont converti mon valet-de-chambre. Il ne croyoit point aux Esprits; il en est

présentement si effrayé que je crois que le coquin n'osera plus porter mes billets dès qu'il sera nuit.

LA BARONNE.

Ah! Ciel! que de jolies femmes vont se désespérer!

MADAME CATAU.

Vous croyez donc, monsieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château n'est pas une chose effroyable? Demandez à madame; elle l'a entendu elle-même.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! monsieur, vous ne nous ferez pas croire que les oreilles nous cornent à tous tant que nous sommes ici.

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là! (*bas à la Baronne.*) Ce ris moqueur est fort respectueux, madame, en vérité.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Mais que direz-vous encore quand je vous aurai protesté que la nuit derniere le bruit de ce tambour m'a réveillée?

LE MARQUIS.

Chimere! imagination!

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes, qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs! vapeurs!... L'oisiveté, l'ennui, la solitude, vous inspirent des idées noires et des terreurs paniques. Je veux mourir si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je; et si vous voulez me croire, j'ai un remede infaillible pour vous les guérir.

MADAME CATAU.

Ah! le beau médecin de neige avec ses remedes! J'ai entendu le tambour comme je vous entends. Est-ce que j'ai des vapeurs, moi?

LE MARQUIS.

Pourquoi non? Les vieilles filles y sont sujettes.

MADAME CATAU, *en colere.*

Si je suis fille, c'est que je le veux bien, entendez-vous? et je puis cesser de l'être quand il me plaira.

LE MARQUIS.

Je le veux croire... Mais, dussiez-vous enrager, madame Catau, je vous dirai tout net que tout ce que l'on vient de me conter n'est qué l'effet d'une imagination blessée. Petits esprits, petits esprits qui donnent dans ces visions!

LA BARONNE.

Enfin, vous ne croyez donc pas qu'il revienne des Esprits?

LE MARQUIS.

Demandez-moi aussi, madame, si je ne crois pas le conte de Peau-d'âne? Dieu me damne! c'est la même chose.

MADAME CATAU.

Eh! madame, n'écoutez point cet homme-là : c'est un hérétique.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous voulez me persuader qu'il revient chez vous. Apparemment que l'Esprit prend son temps tous les soirs, après que vous m'avez renvoyé. Mais qu'il paroisse donc devant moi, cet animal-là; je vous promets de lui donner les étrivieres.

MADAME CATAU.

Quoi! madame, vous souffrirez qu'il menace des étrivieres l'Esprit de feu monsieur votre mari?

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Supposons un moment qu'il y ait des Esprits qui reviennent. Avez-vous la simplicité de croire que votre mari soit assez déraisonnable pour conserver des droits sur vous après sa mort? N'est-il pas trop heureux de vous avoir possédée pendant qu'il a vécu?

LA BARONNE.

Marquis, n'insultez point à sa mémoire. Je me flatte qu'il s'est tenu fort heureux de me posséder; et je me tiens malheureuse de ne le posséder plus.

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est bien fait de parler de la sorte: j'aime les bienséances.

LA BARONNE.

Je laisse ces bienséances aux dames de la cour. Pour moi qui ne joue point la comédie, je parle toujours comme je pense; et je vous jure que, si j'étois

bien aise d'être veuve, je vous l'avouerois sans façon.

LE MARQUIS.

Quoi ! sérieusement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier ?

LA BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je possede pour n'avoir pas cette fatale liberté.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! je veux mourir si ce n'est la peur de l'Esprit qui vous fait parler de la sorte ! Je connois bien des veuves à la cour et à Paris, mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être, si ce n'est de l'être trop long-temps... Sur ce pied-là, ma chere veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais ?

LA BARONNE.

C'est une témérité que de faire de pareils sermens.

MADAME OATAU, *à part.*

Ah ! je respire.

LA BARONNE.

Je connois trop la foiblesse de mon sexe pour m'exposer à être parjure; mais si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai veuve du Baron.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous proteste que vous ne le serez pas encore huit jours : je vous ferai bientôt changer de sentiment.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir.

MADAME CATAU, *à part.*

Le fat!

LE MARQUIS.

Je vais l'attaquer dans les formes.

MADAME CATAU, *à part.*

L'impertinent!

LE MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable; et je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre.

MADAME CATAU.

Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu.

LA BARONNE, *au Marquis.*

J'entends un carrosse... Finissons ces discours, et allons recevoir la compagnie.

(*Le Marquis lui donne la main; ils sortent ensemble, et madame Catau s'en va d'un autre côté.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scene représente l'intérieur de l'appartement de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

M. PINCÉ, *seul, devant une table sur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-JE rien oublié?... Non... Plus je relis mon mémoire, plus je me persuade que la dépense de ce mois excede beaucoup celle des mois précédens... Ce n'est pas ma faute, et j'ai trois raisons pour me justifier auprès de madame. La premiere, c'est que j'ai ménagé autant qu'il m'a été possible; la seconde, c'est que l'Esprit attire ici avec son tambour une infinité de curieux que l'on régale; la troisieme, c'est que...

SCENE II.

M. PINCÉ, LA JONQUILLE.

LA JONQUILLE.

Monsieur, voici une lettre qu'une personne in-

connue vient d'apporter pour vous, et qu'on m'a commandé de vous remettre en main propre.

M. PINCÉ, *mettant ses lunettes.*

De qui peut être cette lettre? Elle n'a point d'adresse.

LA JONQUILLE.

Non: mais l'homme de qui je l'ai reçue m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

M. PINCÉ, *à part.*

Il y a là-dessous quelque mystere... Va-t'en, La Jonquille. (*La Jonquille sort.*)

SCENE III.

M. PINCÉ, *ôtant ses lunettes.*

Ouvrirai-je cette lettre avant que de relire mon mémoire, ou relirai-je mon mémoire avant que d'ouvrir cette lettre? Je trouve plusieurs raisons pour et contre: d'un côté, l'ordre que madame m'a donné de l'attendre ici dans son appartement et d'y préparer mes comptes; de l'autre, la curiosité qui me presse, et à laquelle je ne puis résister... Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte: ouvrons... (*Il remet ses lunettes.*) Ciel! que vois-je? En croirai-je mes yeux, ou plutôt en croirai-je mes lunettes? C'est l'écriture de mon maître, de mon cher maître. Je ne puis retenir les larmes que la joie me fait répandre; il faut que je baise cette lettre avant que de la lire. (*Il baise plusieurs fois la lettre, essuie ses yeux, et lit.*)

« Mon cher monsieur Pincé,

« Comme vous m'avez élevé dès ma plus tendre « enfance, et que vous avez été mon précepteur et « mon gouverneur avant que je vous fisse mon in- « tendant, vous êtes celui de mes domestiques en qui « j'ai le plus de confiance; et je vais vous en donner « une preuve bien évidente. Je me flatte que vous « serez charmé d'apprendre que je suis encore en « vie, et que j'irai vous trouver dans une demi-heure. « Le bruit qui a couru que j'avois été tué en Flandre, « l'année passée, a produit, ce me semble, quelque « désordre dans ma famille. Je suis curieux de m'en « éclaircir par moi-même; et c'est à quoi je veux « travailler de concert avec vous. Si un vieux homme, « portant une longue barbe blanche, demande à vous « parler, ne manquez pas de le faire entrer sur-le- « champ. Il passe pour devin et même pour sorcier « depuis quelques jours dans ce voisinage; mais c'est « votre maître et votre bon ami.

« LE BARON DE L'ARC. »

Je suis dans le dernier étonnement... Mais je puis croire, par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher maître n'est point mort : premièrement, parce que de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre; secondement, parce que la nouvelle de sa mort n'a jamais été bien avérée; troisièmement, parce que cette lettre est écrite de sa main, et qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort; quatrièmement...

SCENE IV.

M. PINCÉ, LA RAMEE.

LA RAMÉE.

Monsieur Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler, et dit qu'il est un grand devin : je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un sorcier. C'est bien la plus vilaine et la plus horrible figure que j'aie jamais vue.

M. PINCÉ.

Fais-le entrer.

LA RAMÉE.

Vous voulez le recevoir?

M. PINCÉ.

Assurément.

LA RAMÉE.

Ma foi! monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sait-on; s'il alloit jeter quelque sort sur vous?

M. PINCÉ.

Va, va, je le connois : c'est un savant qui devine le passé, le présent et le futur. Il a du crédit en enfer; mais il est bon homme... Va-t'en le chercher.

(*la Ramée sort.*)

M. PINCÉ, *seul.*

Quatrièmement donc, je crois qu'il est encore vivant, parce que...

LA RAMÉE, *rentrant.*

Tenez, monsieur, je vous amene la fleur des sor-

ciers. (*à part.*) Quelle horrible barbe! Il faut qu'elle ait plus de cent ans. (*Il sort.*)

SCENE V.

LE BARON, *vêtu en devin*, M. PINCÉ.

LE BARON.

Oh! çà, mon cher monsieur Pincé, avez-vous reçu ma lettre?

M. PINCÉ.

Oui, monsieur; mais dans ce moment...

LE BARON.

Avant que nous entrions en matiere, commencez par fermer la porte.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est sa voix.

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme. Est-elle sortie?

M. PINCÉ.

Depuis un quart d'heure elle est à la promenade.

LE BARON, *se débarrassant de sa longue barbe et de sa robe de devin.*

Tant mieux... Tenez ma baguette.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est lui.

LE BARON.

Me reconnoissez-vous?

M. PINCÉ, *à part, après avoir mis ses lunettes pour l'examiner.*

Ce sont ses traits; c'est lui-même. (*au Baron.*) Oui, je vous reconnois présentement, mon cher maître. Souffrez que je vous embrasse, et que je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir que j'en ressentis le jour que vous vîntes au monde. Hélas! pourquoi votre nom s'est-il trouvé dans toutes les listes des officiers de distinction qui avoient été tués?

LE BARON.

Sachez que dans le fort du combat je fus blessé et fait prisonnier, et que les ennemis qui ne vouloient point m'échanger, par des raisons qu'il est inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux, m'ont resserré si étroitement pendant dix-huit mois, qu'il m'a été impossible de donner de mes nouvelles. Heureusement pour moi, on a fait la paix, et ils m'ont relâché. Mais ayant su qu'en France on me croyoit mort, j'ai voulu profiter de ce faux bruit pour pénétrer les sentimens de ma femme à mon égard, et pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence. Jusqu'à ce moment, mon dessein a bien réussi : je veux le poursuivre. Tout ce que je crains, c'est que la Baronne, qui se croit veuve et qui est peut-être sur le point de se remarier, ne soit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée?

M. PINCÉ.

Excessivement.

LE BARON.

Combien de temps m'a-t-elle pleuré?

M. PINCÉ.

Pendant trois grands jours.

LE BARON, *à part.*

Peste soit du vieux fou! (*haut.*) Pendant trois grands jours? Mais, vraiment, cela est extraordinaire.

M. PINCÉ.

Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a deux sortes d'afflictions.

LE BARON, *à part.*

Cet animal-là est aussi pédant et aussi méthodique que jamais. Il faut lui passer ses divisions, j'ai besoin de lui.

M. PINCÉ.

Affliction de cœur, affliction de bienséance. La premiere est muette, la seconde est tumultueuse. A l'égard de madame, on peut dire que son affliction a été de la premiere espece.

LE BARON.

Oui, pendant trois jours? Belle constance!

M. PINCÉ.

Ses yeux furent noyés de pleurs... jusqu'au moment où le tailleur vint lui essayer ses habits de veuve. Dès qu'elle les vit, ses larmes tarirent; elle demeura muette et immobile, et la parole ne lui revint qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui seyoit parfaitement. En effet, il lui alloit à merveille.

LE BARON.

Il lui alloit à merveille?... Eh! c'est ce qui la consola apparemment?

M. PINCÉ.

Ah! monsieur, point du tout.... Il est vrai que quand elle étoit seule elle ne pleuroit point, mais dès que quelqu'un lui rendoit visite, elle versoit un torrent de larmes.

LE BARON.

Elle me faisoit trop d'honneur de me pleurer en compagnie. (*à part.*) Il semble que ce diable de pédant affecte de me dire tout ce qui peut me désespérer. (*haut.*) J'ai appris qu'il s'étoit présenté beaucoup de gens pour l'épouser en secondes noces. Qui peut avoir causé cela?

M. PINCÉ.

Elle n'a point d'enfans de vous, et elle a eu beaucoup de bien en mariage.

LE BARON, *à part.*

Il m'assomme.

M. PINCÉ.

Le deuil redoubloit sa beauté.

LE BARON, *à part.*

Je brûle.

M. PINCÉ.

Et son air triste et langoureux avoit quelque chose de si doux et de si attrayant, qu'il n'y avoit pas moyen d'y résister.

LE BARON, *à part.*

Ventrebleu! (*haut.*) Ce n'est pas là ce que je vous demande... De quelle maniere s'est-elle comportée?

M. PINCÉ.

Comme une Pénélope.

LE BARON.

Je n'en doute pas; car elle a eu autant d'amans que cette héroïne.

M. PINCÉ.

Il est vrai que des jeunes gens fort aimables lui ont fait des propositions.

LE BARON.

Des jeunes gens fort aimables?... Eh! les a-t-elle écoutées ces propositions?

M. PINCÉ.

Le plus gracieusement du monde.

LE BARON, *à part.*

Je suis mort!

M. PINCÉ.

Mais elle les a toutes rejetées.

LE BARON, *à part.*

Ah! je ressuscite. (*haut.*) Cependant j'apprends que le marquis du Tour est fort assidu auprès d'elle depuis quelques jours. Est-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence?

M. PINCÉ, *riant.*

Hé! hé! il est jeune.

LE BARON.

Plairoit-il à ma femme?

M. PINCÉ.

Il est vif.

LE BARON.

Vous êtes-vous aperçu qu'elle l'écoutât favorablement?

M. PINCÉ.

Il est toujours parfaitement bien mis.

LE BARON.

Seroit-il possible qu'elle fût assez folle pour vouloir l'épouser?

M. PINCÉ.

Il est bien bâti, ce pendard-là!

LE BARON.

O femmes! ô femmes! voilà quelle est votre constance! voilà le fond qu'il faut faire sur votre amour! Encore je lui pardonnerois si elle me destinoit un plus digne successeur. Mais le marquis du Tour! mais le plus fat et le plus impertinent de tous les hommes! Ingrate, infidele! est-ce ainsi que vous m'avez aimé? Est-ce là l'honneur que vous faites à ma mémoire?

M. PINCÉ.

Mon cher maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort.

LE BARON, *à part.*

Que la peste t'étouffe, pédant insupportable!

M. PINCÉ.

Et que pendant tout ce temps-là elle n'a pas cessé de dire qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel que vous.

LE BARON.

Quoi! sérieusement?

M. PINCÉ.

Rien n'est plus véritable.

LE BARON.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coiffée du

Marquis.... Mais l'histoire d'un Esprit qui bat toutes les nuits du tambour dans ce château, mérite que je l'approfondisse, et elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux devin qui se fait fort de découvrir par son art ce que demande l'Esprit qui revient ici, et même de le chasser de la maison.

M. PINCÉ.

Je m'en vais rendre mes comptes à madame, et je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne comme vous me l'ordonnez. Madame Catau, qui veut nous persuader que c'est votre esprit qui revient ici, sera bien surprise quand elle vous reverra... (*riant.*) Ha! ha! ha! ha!...

LE BARON.

Quoi! c'est Catau qui fait courir ce bruit-là? Allons, allons, il y a là-dessous quelque intrigue amoureuse.

M. PINCÉ.

Ma foi! je l'ai toujours soupçonné. (*riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LE BARON.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa maîtresse, elle est au fait de cette intrigue, sur ma parole. Il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je sais que vous avez eu dessein de l'épouser, et qu'elle en étoit ravie. Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, et même des propositions.

M. PINCÉ.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, et j'espere qu'elle ne sera pas moins complaisante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un style pathétique.

LE BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui se passera.

M. PINCÉ.

J'entends madame... Allez m'y attendre, et je vous rejoins à l'instant. (*Le Baron sort, après avoir remis ses habits de devin.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

LA BARONNE.

Oh çà! tandis que me voilà débarrassée des importuns, lisons un peu votre mémoire; mais dépêchez-vous.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, madame, une affaire pressée m'oblige à sortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver dans le moment.

SCENE VII.

LA BARONNE.

En vérité, ce qui se passe dans cette maison toutes

les nuits est bien extraordinaire! Quand j'y réfléchis, cela m'inquiete. Je ne puis croire, comme mes gens s'imaginent, que ce soit l'esprit de mon mari qui fasse ce tintamarre, que j'ai entendu comme eux... Mais enfin qu'en penser?... Je m'y perds... Supposons, pour parler leur langage, que ce fût mon mari qui revînt; quelle pourroit en être la raison? Ma conduite est irréprochable : je l'ai toujours aimé, et je sens que je l'aimerai toute ma vie. Depuis dix-huit mois que je suis veuve, j'ai congédié ce nombre d'amans de toute espece qui se sont présentés. A l'exception du Marquis, je n'en vois aucun... Il est vrai... mais le Marquis me parle d'amour. Je l'écoute, parce que sa fatuité me divertit... Quoi! la mémoire de mon mari seroit-elle blessée d'un amusement que j'ai cru innocent?... Cette idée me trouble, et me rend presque aussi foible que ceux dont j'ai blâmé les frayeurs... Allons : quoi que ce puisse être, bannissons cet étourdi d'une maniere qui puisse l'humilier. Son impudence et sa vanité méritent un pareil châtiment. L'Esprit même peut m'en fournir un bon moyen... Mais, qu'a donc Cateau? Elle me paroît bien agitée.

SCENE VIII.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il?

MADAME CATAU.

Oh! madame, je suis dans une colere!... Je ne saurois parler.

LA BARONNE.

Comment! Que t'est-il donc arrivé?

MADAME CATAU.

Rien; mais ce que je viens de voir me met en fureur.

LA BARONNE.

Eh bien! qu'as-tu vu?

MADAME CATAU.

Votre impertinent de Marquis...

LA BARONNE.

Quoi! sa vue t'agite à ce point? Tu devrois, ce me semble, y être accoutumée.

MADAME CATAU.

Moi, madame? Je ne m'accoutumerai jamais à cet original-là... Ce qu'il vient de faire mériteroit cent nasardes.

LA BARONNE.

Eh! qu'a-t-il donc fait? Voyons.

MADAME CATAU.

Comment! il se donne déja des airs de maître; il prend possession du château; il le visite depuis le haut jusqu'en bas; il dispose de chaque appartement; il s'empare de celui de feu monsieur votre mari; il le trouve même trop petit, et il prétend l'agrandir... Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son impudence!

LA BARONNE.

Comment?

MADAME CATAU, *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, consommer le mariage.

LA BARONNE, *à part.*

Il est temps que tout ceci finisse : cela pourroit tirer à conséquence... (*haut.*) Va, Catau, tranquillise-toi : je saurai rabaisser les airs de ce petit fat... Voici M. Pincé : j'ai quelques ordres à lui donner. Laisse-nous.

SCENE IX.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

M. PINCÉ.

Avez-vous le loisir, madame, d'écouter la lecture de mon mémoire?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais si, avec tout ce que j'ai dans la tête, je pourrai présentement vous donner beaucoup d'attention.

M. PINCÉ.

Permettez du moins que je vous rende compte de ce qui a été dépensé ou consommé, la semaine derniere... Vous trouverez que cela monte un peu haut; mais il y a de grandes dépenses à faire dans une maison où il revient des Esprits.

LA BARONNE.

Cependant je crois que les Esprits ne boivent ni ne mangent.

M. PINCÉ, *lisant.*

(*il met ses lunettes quand il lit, et les ôte toutes les fois qu'il parle et qu'il explique ses articles.*)

« Premièrement, une piece de vin blanc... » Ce n'est pas l'Esprit qui l'a bu, mais cela revient au même; car vos domestiques disent tous qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maison où il revient, à moins qu'on ne leur donne du vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.

LA BARONNE.

Fort bien! Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de leur peur... Mais passons.

M. PINCÉ, *lisant.*

« *Item.* Viande de boucherie, huit cents livres. »

LA BARONNE.

Huit cents livres! Mais voilà une dissipation effroyable, M. Pincé.

M. PINCÉ.

Ma foi! madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

LA BARONNE.

En effet, cela seroit incivil.

M. PINCÉ, *lisant.*

« *Item.* Deux quartauts de vin de Bourgogne... » Ces gens-là ne peuvent pas souper sans boire.

LA BARONNE.

Il y auroit conscience... Il faut avouer, M. Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense.

M. PINCÉ.

« *Item*. Donné aux gens de M. le Marquis soixante bouteilles de vin nouveau... » Cela s'est fait par votre ordre... « *Item*. Une bouteille de ratafia à madame Catau. »

LA BARONNE.

Oh! pour cet article-là, c'est vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

M. PINCÉ.

Vous observerez, s'il vous plaît, madame, qu'après avoir grondé tout le jour, elle a besoin de quelque liqueur qui lui restaure la poitrine. Le ratafia est un cordial innocent qui enflamme le zele de madame Catau pour vos intérêts, et qui lui donne la force de crier et de retenir vos domestiques dans le devoir. (*riant.*) Hé! hé! hé! pardonnez-moi cette petite saillie de gaieté... (*riant encore.*) Hé! hé! hé!

LA BARONNE.

Oh! M. Pincé, vous avez toujours de bonnes raisons pour justifier madame Catau. Je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage.

M. PINCÉ, *riant de nouveau.*

Hé! hé! hé! hé! « *Item*. Douze livres de chandelles aux domestiques... » C'étoit pour brûler pendant la nuit.

LA BARONNE.

Pendant la nuit! Comment! ces canailles-là ne peuvent plus dormir sans lumiere? En vérité, cela devient trop violent. Quel remede apporter à ce désordre-là? Je vous demande conseil.

M. PINCÉ.

Madame, il y a deux choses à faire pour y remédier: *Primò*, c'est de ne plus régaler les personnes du voisinage que la curiosité attire céans tous les soirs; *secundò*, c'est de chasser d'ici cet Esprit invisible et son tambour.

LA BARONNE.

Voilà une division fort savante; mais je n'en suis pas plus avancée.

M. PINCÉ.

Ayez la bonté de m'écouter.

LA BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, et ne m'ennuyez point par un long discours.

M. PINCÉ.

Je serai bref. Il est arrivé ici depuis peu un rare personnage qui a une mine très vénérable: le peuple l'appelle astrologue, magicien, négromancien, sorcier, devin, diseur de bonne aventure...

LA BARONNE.

Laissons là ses titres. A quoi voulez-vous en venir?

M. PINCÉ.

Encore une fois, madame, ayez la bonté de m'écouter... Or, cet homme prétend être fort profond dans les sciences occultes. Le bruit que notre tam-

bour noctambule fait ici l'y a attiré; et il se vante non seulement de parler aux Esprits, mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent.

LA BARONNE.

De bonne foi, M. Pincé, me croyez-vous assez simple pour donner dans de pareilles charlataneries? Cela ne peut être d'aucune utilité.

M. PINCÉ.

Cela ne peut nous faire aucun mal.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous-même vous n'ajoutez pas foi aux discours de ce prétendu devin?

M. PINCÉ.

Je ne voudrois pas les garantir; mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Essayez cet homme-là. S'il réussit, nous voilà délivrés de l'Esprit; s'il ne réussit point, nous ne laisserons pas de publier qu'il l'a chassé, et ce bruit suffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous assassinent, et qui nous jettent dans une dépense excessive. Ainsi, de maniere ou d'autre, ce que je vous propose ne peut tourner qu'à votre avantage.

LA BARONNE.

Oh! pour cette fois-ci vous parlez raison, et vous me persuadez... Mais où est ce magicien, ou ce devin, comme il vous plaira? Je ne sais ce que cela signifie, mais je me sens tout d'un coup une vive impatience de le voir. Je crois que je m'en trouverai bien.

M. PINCÉ, *riant.*

Je le crois aussi, hi! hi! hi! hi!... Je viens de lui parler; il est sorti pour un moment, et doit venir me trouver dans ma chambre, où je vais l'attendre... Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompense qu'après que son entreprise aura réussi.

LA BARONNE.

Voilà une circonstance qui me rend presque aussi crédule que vous. Je commence à me flatter que je pourrai faire un bon usage de cet homme-là. Je vous assure que, s'il est aussi habile qu'il se vante de l'être, je lui rendrai bien le plaisir qu'il me fera. Allez, et me l'amenez au plutôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, et vous me trouverez ici.

M. PINCÉ.

Je pars, ma très honorée dame, pour mettre vos ordres en exécution. (*Ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME CATAU.

Raisonnons un peu à part moi. Pousserai-je mon entreprise jusqu'au bout? Voyons... Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point. Si je les gagne, ma fortune est faite; si je ne les gagne point, j'ai une corde à mon arc pour mon établissement. Il y a long-temps que notre vieux intendant me fait les doux yeux; il s'est refroidi depuis quelques années : je veux réchauffer sa passion et m'assurer de lui. Il a fait sa main : je n'ai pas mal fait la mienne; et si nous joignons ensemble les fruits de notre industrie, nous formerons une bonne maison... Enfin, de maniere ou d'autre, je suis résolue de faire une fin. Il y a trop long-temps que je suis fille, et il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

SCENE II.

LE MARQUIS, MADAME CATAU.

LE MARQUIS.

Voici l'occasion que je cherche depuis long-temps: je te trouve seule, et je veux profiter du moment... Allons, embrassons-nous, pour nous réconcilier.

MADAME CATAU.

Ah! vraiment, j'ai des affaires bien plus pressées.

LE MARQUIS.

Ou je t'embrasserai, ou tu m'embrasseras : choisis.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Ni l'un ni l'autre... Ah! fi donc! point de jeux de main, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu fais autant de façons que si tu n'avois que quinze ans... Je vais gager que tu es trop sage pour l'être toujours.

MADAME CATAU.

Et moi, je vais gager... que vous serez toujours aussi fou que vous l'êtes. Laissez-moi : je vais chercher notre intendant; madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici : il se promene avec un vieux roquentin qui a la barbe plus longue que ma chevelure. Apparemment c'est encore quelque domestique de la maison; car, excepté ta maîtresse, on ne voit ici que de vieilles faces. Cela

soit dit sans te fâcher, ma pauvre Catau; tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante.

MADAME CATAU, *à part.*

Quel est le dessein de cet homme-là? Je crois qu'il veut me gagner pour que je le serve auprès de ma maîtresse. S'il me paie bien, nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh! çà, ma bonne, parle-moi sincèrement: pourquoi n'es-tu pas de mes amies?

MADAME CATAU.

Eh! mais... C'est parce que j'aime ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Mais, quelle mouche te pique? Vois-tu quelque chose d'irrégulier dans ma personne? Ai-je quelque défaut qui te choque?

MADAME CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma sincérité: vous n'y trouveriez pas votre compte.

LE MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaise humeur. Je veux te faire plaisir, et pour te le prouver... (*il ôte ses gants, et les met dans sa poche.*)

MADAME CATAU, *à part.*

Je crois qu'il va me donner de l'argent.

LE MARQUIS, *voulant encore l'embrasser.*

Il faut que je t'applique un baiser sur chaque joue.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Je suis votre servante... Si vous ne payez qu'en cette monnoie-là, vous pouvez garder vos especes.

LE MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en passerai mon envie. (*il l'embrasse de force.*) Ah! l'appétissante créature que madame Catau! Sur mon honneur, si je ne craignois de désespérer ta maîtresse, je deviendrois amoureux de toi.

MADAME CATAU.

Fort bien, monsieur; divertissez-vous à mes dépens.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, si je plaisante... (*lui prenant la main, et la baisant.*) Le beau bras! la belle main! Ah! je baiserai tout cela assurément.

MADAME CATAU, *à part.*

Cet homme-là est plus dangereux que je ne croyois; si je n'y prends garde, il s'emparera de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Oh çà! ma chere Catau, j'ai une proposition à te faire.

MADAME CATAU, *à part.*

Il me fait des propositions! Mais vraiment cela devient sérieux... (*d'un air gracieux.*) Eh bien, Monsieur le Marquis, de quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit, mon enfant, de te donner un mari.

MADAME CATAU.

A moi?

LE MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main?

C'est un hardi compere, un vert galant, un homme tel qu'il te le faut : tu en seras contente.

MADAME CATAU, *à part.*

Voilà une proposition bien séduisante! (*haut.*) Peut-on savoir qui est celui dont vous me parlez?

LE MARQUIS.

Ah! c'est un gentilhomme de mes amis.

MADAME CATAU, *avec vivacité.*

Un gentilhomme de vos amis?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

MADAME CATAU.

Qui est?

LE MARQUIS.

Qui est qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera peut-être?

MADAME CATAU.

Oh! l'âge n'y fait rien, pourvu que d'ailleurs il soit bien sage, bien élevé...

LE MARQUIS.

Comment! bien élevé? Je ne connois personne qui ait de plus belles manieres. Il peut passer vingt-quatre heures à table; il joue tous les jeux en perfection; il prend une livre de tabac par jour, et il jure de la meilleure grace du monde. Ah! ma chere, si tu le voyois, ton cœur seroit bien malade.

MADAME CATAU, *d'un air sérieux.*

Eh! comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable gentilhomme qui est tant de vos amis?

LE MARQUIS.

Il s'appelle M. de La Fleur.

MADAME CATAU.

Votre valet de chambre?

LE MARQUIS.

Justement.

MADAME CATAU.

Voilà un gentilhomme de grande condition!.... Mais passons là-dessus. A-t-il beaucoup de bien?

LE MARQUIS.

Pas un sou.

MADAME CATAU.

Allez vous promener avec votre gentilhomme!.... (*à part.*) J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

LE MARQUIS.

Mais j'y suppléerai.

MADAME CATAU.

Ah! c'est une autre affaire...... Que lui donnerez-vous?

LE MARQUIS.

Je lui ferai sa fortune.

MADAME CATAU.

Eh! de quelle maniere?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé. Dès que j'aurai épousé ta maîtresse, je chasserai d'ici ce vieux fou d'intendant qui m'y déplaît fort, et je donnerai sa place au gentilhomme que je te propose.

MADAME CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas beaucoup?

MADAME CATAU, *lui faisant une révérence.*

Je vous donne le bonsoir.

LE MARQUIS, *voulant la retenir.*

Mais écoute donc.

MADAME CATAU.

Mes baise-mains à votre gentilhomme.

SCENE III.

LE MARQUIS.

Ces vieilles filles sont diantrement dégourdies! Il n'y a pas moyen de les amadouer; et je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci.

SCENE IV.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! Marquis, je suis bien aise de vous trouver ici. Je m'en vais vous donner un petit régal qui ne peut manquer d'être agréable à un esprit fort comme vous. (*à part.*) Je veux mettre ce petit suffisant aux prises avec le devin.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me cherche, elle me suit par-tout; elle m'aime à la folie! (*haut.*) Expliquez-vous, ma belle veuve: de quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires qui entreprend de nous délivrer de l'Esprit dont nous sommes si tour-

mentés dans ce château. Il se pique d'être profond dans l'astrologie, et de posséder à fond les sciences les plus occultes ; et mon intendant est persuadé même qu'il entre un peu de sorcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

LE MARQUIS.

Ma foi! votre intendant n'est pas sorcier, lui, puisqu'il croit cela. Mais quand le verrons-nous cet astrologue, ce devin, ce sorcier?

LA BARONNE.

Il sera ici dans un moment; je viens de l'apercevoir de loin. En vérité, c'est une étrange figure!

LE MARQUIS.

Oh! puisque sa figure est étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux... Je vais bien me divertir à ses dépens!

LA BARONNE.

Ne vous y jouez pas, si vous m'en croyez.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous moquez-vous de moi? Croyez-vous de bonne foi que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire? Je suis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puisse croire aux sorciers et aux devins; mais c'est le foible des femmes de donner dans les charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

LA BARONNE.

Et la force du vôtre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée si l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance. Vous

croyez être plus sage que tout le reste du monde?

LE MARQUIS.

Ma foi! je ne me trompe pas beaucoup. Mais, supposé que je me trompe; j'ai du moins cela de bon par devers moi que je ne crains ni les sorciers ni les esprits.

LA BARONNE.

C'est ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons si vous êtes si intrépide. Le sorcier va venir, et je vous retiens ce soir à souper pour que vous entendiez l'Esprit.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous rendrai bon compte de l'un et de l'autre, je vous en réponds. (*voyant venir le prétendu devin et M. Pincé.*) Voici déja votre docteur, qui a, je crois, plus de barbe que de science.... Il vient avec le bon-homme aux trois raisons.

SCENE V.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE BARON, M. PINCÉ.

M. PINCÉ, *à la Baronne.*

Madame, j'ai trois raisons pour introduire ce grand homme auprès de vous: la premiere, parce que vous me l'avez ordonné; la seconde, parce qu'il meurt d'envie de vous rendre service; et la troisieme, parce que je suis persuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Ce M. Pincé, comme il radote!

M. PINCÉ.

Nous verrons, en bref, M. le Marquis, qui radote le plus de vous ou de moi. (*au Baron.*) Je vous laisse avec cette belle personne : c'est la dame du château.

LE BARON.

Cela suffit.

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE BARON, *à part, en se promenant dans le fond du théâtre, et en regardant attentivement la Baronne.*

Le plaisir de la revoir me met hors de moi, et je répandrois des larmes de joie, si je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Il se promene, il nous regarde, il parle entre ses dents, il ne nous dit mot... Abordez-le, M. le Marquis, vous qui êtes accoutumé à converser avec les savans.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Bon-homme, approche-toi. (*Le Baron avance quelques pas.*) Encore, encore. (*le Baron s'avance davantage.*) On dit que tu es profond dans l'astrologie? Il faut voir cela. Te voici devant un homme qui jugera bientôt de ta capacité. Que sais-tu?

LE BARON, *grossissant sa voix.*

Je sais que vous ne savez rien.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Que dites-vous de ce début? Il me réjouit!... Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Patience! rira bien qui rira le dernier. (*à part.*) Parbleu! voilà une figure bien hétéroclite! (*au Baron.*) Mon doux ami, tu n'as point l'air d'un habitant de ce monde, et je gage qu'il n'y a pas longtemps que tu es descendu de la lune... Sans doute que tu as parcouru toutes les planetes? Quelle nouvelle dit-on dans le zodiaque?

LE BARON.

Une nouvelle qui doit effrayer un faux brave... Mars vient d'entrer dans sa maison, et va bientôt s'y montrer dans son plus pompeux appareil.

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimatias, pere barbe-grise.

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison signifie que ce château va bientôt avoir un maître, devant qui les petits-maîtres disparoîtront.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'entendez-vous, ma belle veuve? Selon lui, tous les astres prédisent que je serai bientôt votre mari, et que je ferai disparoître tous mes rivaux.

LA BARONNE.

Les astres pourroient bien avoir pris le change. Mais apparemment que vous n'interprétez pas bien leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprete pas bien? Vous allez voir. (*au Baron.*) Dis-moi un peu, vieux sorcier, ce Mars si terrible, dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne ressemble-t-il pas à un jeune seigneur... Hé! là... que l'on appelle le marquis du Tour?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus... que vous ne me ressemblez.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Je vous disois bien que vous n'entendiez pas le langage des astres.

LE MARQUIS, *au Baron, en le tirant de côté.*

Docteur, un petit mot à l'écart... Ces deux planetes que tu vois ici seront bientôt en conjonction. J'ai lu cela dans les astres, moi, qui te parle.

LE BARON, *à part.*

Mogrebleu de l'impertinent! Il me met en fureur, et peu s'en faut que je n'éclate. (*à la Baronne.*) Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce château.

LA BARONNE.

On vous a dit vrai; et l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir. Je ne m'en repens point; et, sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de la vénération pour votre personne et de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-temps que vous le pratiquez, car vous avez l'air d'être bien vieux.

LE BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien?

LE MARQUIS.

Parbleu! je te crois au moins le frere cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge?

LA BARONNE, *au Baron.*

M. le Marquis fait le plaisant; mais, pour moi, je vous parle sérieusement; je vous donnerois cent ans.

LE BARON.

La mine est bien trompeuse, ma belle dame; et je vous conseille de ne juger jamais par là. Tel que vous me voyez, je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'avril; mais l'étude des sciences occultes a cela de particulier, qu'elle fait croître la barbe à vue d'œil.

LA BARONNE.

Vous êtes bien heureux, M. le Marquis, de n'avoir point donné dans les sciences occultes.

LE BARON.

Oh! je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

LE MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne suis qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton si touffu que le tien? Apprends de moi, vieux Nostradamus, que la science ne se mesure pas à la barbe. Tu jugerois mieux de moi si tu te connoissois en physionomie; mais je vois que tu n'y entends rien.

LE BARON.

Je vais vous prouver le contraire. (*à la Baronne.*) Avec votre permission, madame, que je lui dise un mot en particulier.

LA BARONNE, *se retirant à l'écart.*

Oh! volontiers.

LE MARQUIS.

Eh bien! quel est le grand mystere que tu vas m'apprendre?

LE BARON.

Le voici... Mais jurez-moi que vous ne le révélerez point.

LE MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Eh bien donc! selon toutes les regles de la physionomie, vous êtes un fat... Que cela soit secret entre nous.

LE MARQUIS.

Tu me paieras cette impertinence.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Marquis, confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage: il ne me siéroit pas de vous le répéter.

LA BARONNE, *au Baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez?

LE BARON.

C'est mon fort.

LA BARONNE.

Oh! si cela est, je vous prie d'examiner celle de monsieur le Marquis, et de me dire sa destinée.

LE BARON.

Premièrement, je juge par ses traits, et je vois à votre air en même temps (car je vous examine tous deux très attentivement) qu'il a grande opinion de lui-même, et que vous en avez une très médiocre; qu'il s'aime beaucoup, et que vous ne l'aimez guere.

LE MARQUIS, *à la Baronne*.

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi, je crois qu'il est sorcier. (*au Baron.*) Poursuivez, docteur.

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours, et cela tout au plutôt.

LE MARQUIS.

Autre impertinence.

LE BARON.

J'ose l'assurer de plus (et je l'en convaincrai) qu'il n'habitera jamais dans la maison de la baronne de l'Arc.

LE MARQUIS, *voulant le tirer par la barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin : ton impudence n'a-t-elle jamais excité quelqu'un à te traîner par la barbe?

LA BARONNE.

Doucement, monsieur le Marquis; vous vous fâchez, et devant moi; vous n'avez pas le courage de vous laisser dire votre bonne aventure?

LE BARON.

Qu'il se fâche s'il veut, cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

LE MARQUIS.

Pousse, pousse, mon ami. Tu es en sûreté maintenant: j'ai du respect pour les dames. Dieu me damne! ses contes me font rire... (*riant d'une maniere forcée.*) Ah! ah!

LA BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous, et de quel genre de mort?

LE BARON.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS, *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin! je mourrai de peur?

LA BARONNE.

Arrêtez.... N'avez-vous point de honte de vouloir tuer un vieillard désarmé?

LE MARQUIS.

Lui, vieillard? Le faquin dit qu'il n'a que trente ans.

LE BARON.

Ce n'est pas devant les dames qu'il faut se piquer d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs, et je vous ferai voir que ma main sait manier autre chose qu'une baguette.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah!

LA BARONNE, *au Baron.*

Ne vous échauffez pas non plus, monsieur le docteur. Vous êtes ici pour faire preuve de votre art, et non de votre valeur; et, si vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon antichambre : c'est à cette heure-là que l'Esprit commence son vacarme, et se fait entendre dans tous les coins de ce château.

LE BARON.

Je ne manquerai pas à l'assignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons; et je t'avertis que si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho-Pança. Je te promets que nous te renverrons au firmament.

LE BARON.

Je vais préparer mes conjurations... Mais écoutez, madame, ce que mon art m'autorise à vous dire : si vous voulez être parfaitement heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LA BARONNE, *à demi-voix.*

Fiez-vous-en à moi. (*Le Baron sort.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voilà le plus audacieux faquin que j'aie vu de ma vie!

LA BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouissant. Je vous garantis que ce n'est pas un sot.

LE MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine. Mais, quelque bonne opinion que vous ayez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit sorcier ?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais qu'en penser : quoi qu'il en soit, je suis résolue de me servir de lui. Quand une maladie est désespérée, on met en usage les remedes même auxquels on n'a point de foi.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à la Baronne.*

Madame, le café est prêt : voulez-vous le prendre ici ou dans le salon ?

LA BARONNE.

Oh ! dans le grand salon : venez en prendre avec moi, monsieur le Marquis ; cela dissipera votre mauvaise humeur. (*Elle sort avec le Marquis.*)

SCENE IX.

MADAME CATAU.

Il faut que je donne mes dernieres instructions à l'Esprit, afin que son apparition produise ce soir

l'effet qu'il desire, et que je puisse toucher mes mille écus. Si je les embourse une bonne fois, ce sera un surcroît de charmes que j'acquerrai : je ferai briller ma somme aux yeux de notre intendant; Dieu sait comme il prendra feu! et je serai bientôt madame Pincé... Madame Pincé!... le joli nom! Je meurs d'impatience de le porter...

SCENE X.

M. PINCÉ, MADAME CATAU.

M. PINCÉ.

Peut-être que je me présente mal à propos, madame Catau?

MADAME CATAU.

Ah! M. Pincé, vos visites sont toujours de saison.

M. PINCÉ.

Tout le monde prend du café dans le grand salon ; il faut bien que nous prenions quelque chose aussi, vous et moi. (*il tire de sa poche un biscuit et une petite bouteille pleine, et il les pose sur la table.*) J'apporte un biscuit, et une bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je crois, sera délicieux.

MADAME CATAU.

Quelle politesse!.... Asseyez-vous, je vous prie. (*il s'assied.*) Je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. (*elle va prendre dans une armoire deux grands verres, les apporte sur la table, et s'assied; M. Pincé emplit les verres.*) Allons, à la santé de madame: je vous la porte. (*elle boit.*)

M. PINCÉ, *buvant.*

Je vous fais raison. (*il remplit les verres.*) Et, en réitérant, à votre santé, madame Catau.

MADAME CATAU, *buvant.*

A la vôtre, M. Pincé. Voilà une liqueur excellente. Je vous prie de m'en acheter une petite provision, et de la faire passer sur l'article du café.

M. PINCÉ.

Je vous le promets.

MADAME CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût sur vos mémoires.

M. PINCÉ.

Il n'y paroît pas souvent, quoiqu'il soit écrit dans le registre de mon cœur... (*riant.*) Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *riant aussi.*

Ah! ah! ah! ah! vos plaisanteries ont je ne sais quoi de si doux, de si gracieux!...

M. PINCÉ.

A propos de registre, je viens de parcourir tous les miens, et je trouve que vous me devez quelque chose.

MADAME CATAU.

Moi? Eh! qu'est-ce que je vous dois?

M. PINCÉ.

Vous me devez votre cœur en échange du mien que je vous ai donné... (*riant.*) Hé! hé! hé! hé! c'est une ancienne dette; quand voulez-vous l'acquitter?

MADAME CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoisse.

M. PINCÉ.

Treve de complimens : je ne me paie point de paroles, madame Catau; il faut me payer en especes.

MADAME CATAU.

Fi donc! M. Pincé; vous me faites rougir... (*remplissant encore les verres et buvant.*) A vos inclinations.

M. PINCÉ, *buvant.*

De tout mon cœur. C'est toujours à votre santé, madame Catau... Combien y a-t-il, madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos graces? Attendez.... je pense que ce fut le sixieme de janvier mil sept cent quarante-neuf. Il y a seize ans que nous nous connoissons; par conséquent, il y a seize ans que je vous aime.

MADAME CATAU.

Dites plutôt, M. Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes si cauteleux, si rusés, vous autres hommes! Vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, et à flatter de pauvres innocentes qui ont la foiblesse de vous croire.

M. PINCÉ.

Je veux vous montrer une petite bagatelle dont j'aurois grande envie de vous faire présent, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

MADAME CATAU.

Oui; M. Pincé est la politesse même.

M. PINCÉ.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée; mais...

MADAME CATAU.

Oh! je vous prie, ne me tenez pas plus long-temps en suspens.

M. PINCÉ, *tirant de sa poche un dé d'argent.*

C'est un petit dé d'argent.

MADAME CATAU.

Je l'ai toujours bien dit qu'il n'y avoit point d'amant plus généreux ni plus magnifique que vous. (*voulant prendre le dé.*) Donnez.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, que je le mette moi-même à votre doigt.

MADAME CATAU.

C'est là le comble de la politesse.

M. PINCÉ, *prenant la main de madame Catau.*

Ah! le joli petit mignon de doigt! il faut que je prenne la liberté de le baiser.

MADAME CATAU.

Fi donc! fi donc! arrêtez-vous, M. Pincé. Vous me jetez dans un désordre, dans une confusion...

M. PINCÉ.

Ce doigt-là n'est pas le doigt de la paresse; il porte les glòrieuses blessures de l'aiguille.

MADAME CATAU.

Ah! ne serrez pas si fort!... Je vous prie, rendez-moi mon doigt.

M. PINCÉ.

Ce doigt du milieu, madame Catau, a un joli voisin. Je crois qu'une bague nuptiale lui siéroit bien.

MADAME CATAU.

Que vous êtes badin! Je crois, comme vous, que la bague dont vous me parlez ne le défigureroit point. (*en soupirant.*) Mais où la trouver?

M. PINCÉ.

Puisqu'il faut parler cathégoriquement, madame Catau, le dé que je vous donne n'est que le précurseur de la bague nuptiale que je vous destine. Je pense que le dé et la bague figureront ensemble à merveille : ils formeront un double emblême. Le dé vous fera souvenir qu'il faut que vous soyez une bonne ménagere; et la bague, qu'il faut que vous soyez une bonne femme... (*riant.*) Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Oui, oui, riez; moquez-vous de moi.

M. PINCÉ.

Sur ma foi! je vous parle sérieusement.

MADAME CATAU.

Sérieusement?.... Eh! je croyois que vous m'aviez oubliée.

M. PINCÉ.

Moi? J'oublierois plutôt la table de multiplication.

MADAME CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant madame.

M. PINCÉ.

Je le sais; et cela est écrit aussi dans mes registres.

MADAME CATAU.

Car j'ai toujours considéré vos intérêts... comme les miens propres.

M. PINCÉ.

Il n'y a que vos rigueurs qui puissent empêcher.... qu'ils ne deviennent communs.

MADAME CATAU, *à part.*

Cela est fort! Battons le fer pendant qu'il est chaud. (*haut.*) En vérité, M. Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle : vous avez un style persuasif, des manieres insinuantes, un ton enchanteur!... Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

M. PINCÉ, *se levant avec transport.*

Hein?.... Comment dites-vous cela? Répétez, je vous en conjure.

MADAME CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit; mais je ne m'en repens pas, puisque je vous aime.

M. PINCÉ, *se rasseyant.*

Ah! je suis enchanté.

MADAME CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la passion que j'ai pour vous.

M. PINCÉ.

Je suis ravi, transporté, extasié! Vous êtes la somme totale de mon bonheur.... J'en perdrai l'esprit. (*il se leve.*) Le respect ne peut plus me retenir, il faut que je boive une rasade à votre santé.... (*il s'assied et remplit les verres.*) Mais que votre maîtresse se dépêche de prendre un mari, sans quoi nous lui donnerons un petit intendant avant qu'elle se soit fait un héritier. Dites-moi, mon bel ange, n'est-elle pas résolue à épouser le Marquis?

MADAME CATAU.

Elle, l'épouser, mon cœur? Dieu nous en garde! Non, non, j'ai un meilleur parti pour elle.

M. PINCÉ.

Mais, ma princesse, est-ce que ce tambour qui nous effraie toutes les nuits ne lui fait pas perdre le dessein de se remarier?

MADAME CATAU.

Chut! si nous savons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

M. PINCÉ.

Comment cela, mon cher cœur?

MADAME CATAU.

Puisque nous sommes présentement mari et femme... (je veux dire comme mari et femme) mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

M. PINCÉ.

Vous avez raison, m'amour; vous et moi nous ne faisons plus qu'un : ainsi, biens, personnes, secrets, tout doit être commun entre nous.

MADAME CATAU.

Je vais vous révéler le mystere... Mais j'entends du bruit... Quelqu'un pourroit nous écouter ici. Venez avec moi sous le berceau : je satisferai votre curiosité.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

M. PINCÉ, LA RAMEE.

M. PINCÉ.

Oh çà! la Ramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant; c'est pourquoi je te recommande d'être attentif.

LA RAMÉE, *à part.*

Attentif?... Qu'entend-il par là? (*haut.*) Oh! je vous réponds que je le serai. (*à part.*) Je crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce soir.

M. PINCÉ.

Tu sais que je t'ai toujours exhorté à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans ce qui te concerne?... Je voudrois que tes couteaux, tes fourchettes, tes cuillers, ton linge, ta vaisselle, tes verres, fussent rangés bien méthodiquement.

LA RAMÉE.

Mes verres rangés méthodiquement? Ah! M. Pincé,

vous parlez d'une maniere... là... si extravagante, si agréable, si je ne sais comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

M. PINCÉ.

L'ordre et l'arrangement rendent toutes choses faciles : par leur moyen il n'y a dans une maison ni confusion, ni perplexité.

LA RAMÉE, *à part.*

Perplexité? Comme il parle! Je l'écouterois tout un jour.

M. PINCÉ.

Je voudrois donc que toutes les choses qui sont confiées à ton administration soient assez proprement et méthodiquement préparées pour donner ce soir un festin.

LA RAMÉE.

Tout cela sera prêt dans un quart-d'heure, si vous me l'ordonnez. Mais dites-moi, s'il vous plaît, est-ce pour le devin qu'on va préparer le festin dont vous me parlez?

M. PINCÉ.

C'est pour le devin, et ce n'est pas pour le devin.

LA RAMÉE.

Ecoutez, M. Pincé; si c'est pour le devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il est sorcier, les diables le régalent souvent au sabbat; son palais est accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je crois que le meilleur moyen d'y réussir, c'est de mettre un peu de soufre dans les sauces qu'on fera pour lui.

M. PINCÉ.

Ce sorcier est une créature compliquée, un animal amphibie, une personne de deux especes; mais il boit et mange comme un autre homme.

LA RAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire et manger comme deux.

M. PINCÉ.

Ta réflexion n'est pas inepte.

LA RAMÉE, *à part.*

Inepte? Je crois qu'il parle latin.

M. PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit est un homme double. (*riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LA RAMÉE.

Un homme double?

M. PINCÉ.

Il est marié, et il n'est pas marié; il a une longue barbe, et il n'a point de barbe; il est vieux, et il est jeune.

LA RAMÉE.

Mordié! que cela est beau!... Un homme vieux et jeune!

M. PINCÉ.

Va, va, je t'expliquerai bientôt tout cela, et tu le comprendras facilement... (*La Ramée fait quelques pas pour s'en aller.*) Chit! chit! écoute. Ne manque pas d'avertir Susanne de mettre deux oreillers sur le chevet du lit de madame.

LA RAMÉE.

Deux oreillers? Est-ce qu'elle est devenue double aussi?

M. PINCÉ.

Fais ce que je te dis... Mais j'entends la voix de madame Catau... Je crois qu'elle gronde la cuisiniere.

LA RAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bientôt mon tour. (*à part.*) Oh! pour celle-là, elle parle bon françois; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit.

SCENE II.

M. PINCÉ.

De la maniere dont tout se dispose, je crois que nous serons délivrés ce soir de l'Esprit... Ah! madame Catau, madame Catau, vous êtes bien aimable; mais vous êtes bien friponne! Quand je réfléchis sur votre caractere, je trouve vingt raisons pour vous ôter mon cœur, et je n'en trouve que deux pour vous le laisser: la premiere des vingt raisons qui m'engagent à vous l'ôter, c'est que... Mais la voici... L'aimable friponne!... Quand je la vois, les deux raisons qui m'invitent à lui laisser mon cœur étouffent les vingt raisons qui me pressent de le lui retirer. Dieu veuille que je ne sois pas assez fou pour lui tenir les promesses que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois!

SCENE III.

MADAME CATAU, M. PINCÉ.

MADAME CATAU.

Ah! c'est vous, M. Pincé?

M. PINCÉ.

C'est moi-même. Que venez-vous faire ici, ma gentille tourterelle?

MADAME CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de conversation avec mon Esprit. Il est derriere ce lambris. Auriez-vous jamais soupçonné qu'il y eût ici une ouverture?

M. PINCÉ.

Non, ma foi! elle est si artistement pratiquée qu'il est impossible de s'en apercevoir... Mais je ne comprends pas comment votre Esprit peut se tenir entre le mur et le lambris.

MADAME CATAU.

Ce n'est pas là non plus qu'il se tient: il est dans un petit cabinet pratiqué dans l'épaisseur du mur, et qui a deux ouvertures imperceptibles; l'une dans un souterrain qui va gagner la cave, et l'autre dans cette antichambre, au travers de la boiserie: tout cela s'ouvre et se ferme dans un clin d'œil, par le moyen d'un ressort qui n'est connu que de moi et de l'Esprit. C'est une invention merveilleuse.

M. PINCÉ.

Mais, écoutez donc, ma poule: n'allez pas lui dire

au moins que vous m'avez fait confidence du mystere.

MADAME CATAU.

Eh! fi donc! me croyez-vous assez sotte pour publier ce qui se passe entre vous et moi?

M. PINCÉ.

Mais votre Esprit n'entend-il point ce que nous disons?

MADAME CATAU.

Il n'entend point ce qui se dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort, et même en ce cas-là il ne peut attraper que quelques paroles de temps en temps. J'en ai fait moi-même l'expérience.

M. PINCÉ.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte... Adieu, mon étoile polaire.

MADAME CATAU.

Adieu, ma boussole.

M. PINCÉ.

Adieu, ma Vénus.

MADAME CATAU.

Adieu, mon Adonis... (*M. Pincé sort.*)

SCENE IV.

MADAME CATAU.

Oh! je le tiens, et quand j'aurai les mille écus... (*on entend frapper trois coups sur le tambour.* Ah! ah! le tambour a frappé trois fois... C'est le signal dont Léandre est convenu avec moi quand il auroit

envie de me parler... (*le tambour bat encore trois coups.*) Je vous entends, je vous entends. Sortez, M. le renard, sortez de votre taniere, et laissez-y votre tambour. (*La porte secrete s'ouvre, et Léandre paroît.*)

SCENE V.

LEANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Eh bien! ma chere Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde?

MADAME CATAU.

Je vous avertis que si vous ne prenez garde à vous, vous serez conjuré et chassé ce soir.

LÉANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entreprise; car je me suis tenu tout le jour aux écoutes, et j'ai entendu certains mots qui m'ont fait soupçonner que quelque charlatan se faisoit fort de me bannir du château.

MADAME CATAU.

Vraiment il y a ici un devin qui se pique même d'être sorcier, et qui promet à madame de la délivrer de vous: il prépare des conjurations terribles.

LÉANDRE.

Laisse-moi faire, je te réponds que je le conjurerai lui-même, et qu'il sera bien hardi si je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'est pas lui qui m'inquiete; c'est

le Marquis. Dans le cas où je me trouve, ce petit fat, qui est toujours auprès de ta maîtresse, est plus à craindre pour moi que vingt sorciers.

MADAME CATAU.

A vous dire le vrai, il pousse vigoureusement sa pointe. Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours que votre modestie et votre discrétion n'en ont fait en deux mois.

LÉANDRE.

Aussi suis-je bien résolu de changer mon attaque, si une fois tu peux me procurer une autre entrevue.

MADAME CATAU.

Ce sera bientôt, si vous savez profiter de l'occasion. Ma maîtresse doit se rendre ici dans un moment avec le Marquis; et le sorcier y viendra à neuf heures pour vous conjurer.

LÉANDRE.

Je les régalerai l'un et l'autre d'un plat de mon métier.

MADAME CATAU.

Préparez-vous. Un homme averti en vaut deux. Profitez bien de mes avis, et faites-moi gagner mille écus.

LÉANDRE.

C'est comme si tu les avois.

MADAME CATAU.

Rentrez dans votre gîte. Je vais disposer tout pour vous seconder. (*Léandre rentre dans son cabinet secret, et madame Catau s'en va.*)

SCENE VI.

M. PINCÉ, *regardant de tous côtés.*

Il n'y a plus personne... Je venois pour savoir ce qui s'est passé entre madame Catau et son associé; mais ils se sont éclipsés.

SCENE VII.

LE MARQUIS, M. PINCÉ.

LE MARQUIS.

Eh! bon-homme Pincé?

M. PINCÉ, *à part.*

Bon-homme Pincé!... Je ne croyois pas que nous fussions si familiers ensemble. Je n'ai jamais été traité de la sorte, pas même par madame.

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me fasses un plaisir.

M. PINCÉ, *avec humeur.*

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Va me chercher le papier-terrier de cette baronnie, afin que j'en examine un peu les revenus.

M. PINCÉ.

Le papier-terrier?

LE MARQUIS.

Oui, le papier-terrier. Ne m'entends-tu pas?

M. PINCÉ.

Est-ce que vous avez dessein d'acquérir la baronnie de l'Arc?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou.

M. PINCÉ.

C'est une baronnie très considérable.

LE MARQUIS.

Aussi la mets-je à fort haut prix, puisque je vais donner ma personne en échange.

M. PINCÉ.

Apparemment, M. le Marquis, que votre personne est tout votre bien?... (*riant.*) Hein! hein! hein! hein!

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois que ce faquin veut me plaisanter. (*haut.*) Ecoute, vieux Pincé : si tu veux que je te conserve dans ton emploi, apprends d'avance à me respecter.

M. PINCÉ, *à part.*

Voilà un insolent personnage.

LE MARQUIS.

Tu es riche comme un Juif, et je compte que tu me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge.

M. PINCÉ, *à part.*

Quelle impudence!

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, et.... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

M. PINCÉ, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à quel point ce jeune fou va se trouver loin de son compte.... Je veux un peu me divertir à ses dépens.

(*haut.*) De sorte donc, M. le Marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi?

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon intendant?

M. PINCÉ.

Eh! mais, si je vous offrois deux mille écus?

LE MARQUIS.

Fi donc! ce n'est pas assez.

M. PINCÉ.

C'est pourtant plus que je ne vous donnerai.... (*riant.*) Hé! hé! hé! hé! Je m'en vais vous en dire deux raisons. La premiere, c'est que vous n'êtes point encore mon maître ni le mari de madame; la seconde, c'est que vous ne le serez jamais.... (*riant.*) Hé! hé! hé! hé!... Je vous baise les mains... (*il sort.*)

LE MARQUIS, *seul.*

Ce fripon-là est aussi insolent que le devin. Je veux être un maraud s'ils ne s'entendent!

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! vous êtes ici, et tout seul! Vous autres esprits forts, vous aimez la solitude.

LE MARQUIS.

Je n'étois pas seul. Je viens de parler à votre intendant : c'est une figure grotesque; il a l'air d'un vieux cuistre. Comment pouvez-vous vous accommoder de sa conversation?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour sa conversation, mais pour prendre soin de mes affaires : au reste, il a plus d'esprit que vous ne pensez; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira; mais sa personne a l'honneur de me déplaire... Il faudra lui donner son congé: cet homme-là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort : il a toujours eu la réputation d'un honnête homme.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une réponse bien spirituelle.

LE MARQUIS.

Oh çà! changeons de conversation, et venons à quelque chose de plus important. Comme je vous épouse...

LA BARONNE.

Vous m'épousez?

LE MARQUIS.

Oui, je vous épouse; conséquemment il est nécessaire de prendre ensemble quelques arrangemens.

LA BARONNE.

Mais, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Je me suis fait rendre un compte exact de tout ce qui va m'appartenir, indépendamment de votre

personne. Votre terre est fort bien boisée : j'en suis assez content. Quant à vos quatre services de vermeil, je m'en déferai ; cela n'est plus de mode, et je veux que nous mangions dans des assiettes de la Chine : voilà déja un article terminé. A l'égard de cette prodigieuse quantité de vaisselle d'argent... Je ne fais pas grand cas, moi, de la vaisselle d'argent : je compte d'abord m'en faire un équipage, me donner six chevaux des plus lestes. Le surplus, comme il est juste que je vous donne quelque preuve éclatante de mon amour, je l'emploîrai à vous faire faire des diamans dont je vous ferai présent : vous me ferez bien la grace de les accepter?

LA BARONNE.

Mais, en vérité, cela est trop généreux. J'ai pourtant une petite priere à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah! volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh! mais cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles.

LE MARQUIS.

C'est que j'aime tout ce qui vous appartient.

LA BARONNE.

Je le crois; mais ni mes meubles ni moi ne vous appartiendront jamais : c'est moi qui vous l'assure.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, je crois que vos vapeurs vous reprennent. N'entendez-vous point déja le tambour?... (*riant.*) Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir, à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes.

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est, dites-vous? Voici donc le temps où il fait son vacarme? Tant mieux... Asseyons-nous ici pour avoir le plaisir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers, pourvu que vous me promettiez d'être sérieux, et de ne rien dire qui puisse offenser l'Esprit.

(*ils s'asseyent tous les deux.*)

LE MARQUIS.

Moi, l'offenser? Ah! j'ai trop de respect pour messieurs les Esprits.... Attendez; il me semble que j'entends le vôtre.

LA BARONNE.

Mon Dieu, ne faites point le brave d'avance; il en sera temps quand le tambour battra. Gardez le silence; et, encore une fois, soyez sérieux.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Sérieux?... Ah! ah! ah! ah! Mais je m'ennuie... (*fort haut.*) Holà! monsieur l'Esprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. (*le tambour bat de loin.*) Ah! ah! qu'est-ce que ce bruit-là? (*on bat plus fort.*) Ma foi! ceci devient sérieux, en effet.

(*le tambour redouble son bruit.*)

LA BARONNE.

Ciel! il n'a jamais fait tant de bruit.

LE MARQUIS.

Il faut avouer... que ce bruit... a quelque chose d'horrible. (*à part, en se levant.*) Je ne sais plus qu'en penser.

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Vous vous levez?... Où allez-vous? Ne me laissez pas seule.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde... Il faut voir la fin de tout ceci.

(*le tambour bat encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus... L'Esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort... Je parlois contre ma pensée... Ces Esprits sont bien formalistes.

(*le tambour bat excessivement fort.*)

LA BARONNE.

Ah! bon Dieu! il approche encore... On croiroit qu'il va passer au travers du mur.

LE MARQUIS, *à part.*

De quoi diable me suis-je avisé de plaisanter sur son sujet?

SCENE IX.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LEANDRE *sortant de sa cachette à travers le mur.*

LA BARONNE, *à part.*

Ciel! que vois-je?

LE MARQUIS, *à part.*

Je frémis!

LA BARONNE, *à part, en s'enfuyant.*

C'est lui-même!.. c'est le Baron!... c'est mon mari!

SCENE X.

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je voudrois être hors d'ici pour mille pistoles... (*à Léandre qui s'avance vers lui.*) Je vous demande pardon... Je ne médirai jamais des Esprits. (*à part.*) Ah! c'est le pauvre défunt Baron. (*à Léandre.*) Au nom de notre ancienne connoissance, ne prenez pas sérieusement ce que j'ai dit : ayez pitié de ma jeunesse... Je suis un étourdi, un fat... (*Léandre lui fait signe de sortir.*) Eh! oui, de tout mon cœur, si j'en ai la force.

(*il s'enfuit en chancelant à chaque pas.*)

LÉANDRE, *seul.*

Le fat est décampé sans avoir eu le courage de secourir sa maîtresse... Je suis bien trompé s'il remet jamais le pied dans le château. Je n'ai plus affaire qu'au devin, et je me flatte qu'il ne sera pas plus difficile de le mettre en fuite; après quoi, je serai maître du champ de bataille.

(*Il rentre dans le cabinet secret.*)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente encore l'antichambre de l'appartement de la Baronne. Plusieurs domestiques en habit de livrée entrent deux à deux ; un porte deux flambeaux d'argent ; le sommelier entre ensuite ; il est suivi de maître Nicolas qui porte une table, et de maître Pierre qui porte un large fauteuil. Le Baron entre le dernier en habit de devin.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LA RAMEE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS, PLUSIEURS LAQUAIS.

LA RAMÉE, *faisant une profonde révérence.*

MONSEIGNEUR le devin, nous avons ordre de M. l'intendant de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme si vous étiez notre maître.

LE BARON, *gravement.*

Voilà qui est bien.

MAÎTRE NICOLAS.

Monseigneur, où votre sorcellerie veut-elle que je pose la table?

LE BARON, *faisant des cercles avec sa baguette.*

Ici, maître Nicolas.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Maître Nicolas? Il a deviné mon nom.

MAÎTRE PIERRE.

Très révérend seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le château : c'est celui dans lequel notre bailli préside quand il tient ses assises.

LE BARON.

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LA RAMÉE.

Vous plaît-il, M. le devin, d'avoir besoin de quelque autre chose?

LE BARON.

Il me faut du papier, une plume et de l'encre.

LA RAMÉE.

Madame a du papier de deuil, qui me paroît tout propre à faire des conjurations; car il est noir par les bords.

LE BARON.

C'est justement ce qu'il me faut.

LA RAMÉE.

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier et la plume : vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

MAÎTRE PIERRE.

Nicolas, viens avec moi, je te prie : j'ai peur. Tu sais que je t'accompagnai hier au soir au jardin quand la cuisiniere te demanda une poignée de persil?

LA RAMÉE, *à maître Pierre et à maître Nicolas.*

Comment! mes amis, voulez-vous me laisser ici tout seul avec le devin?

MAÎTRE NICOLAS.

Eh bien! allons tous trois ensemble chercher la plume, l'encre et le papier. (*ils sortent.*)

LE BARON.

Il n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons que la peur. Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'Esprit : Dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi! Mais voici la triple alliance qui revient... Qui auroit jamais cru que ces benêts trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne pour m'apporter une écritoire et du papier?

MAÎTRE NICOLAS.

Monsieur, voilà du papier.

MAÎTRE PIERRE.

Monsieur, voilà une écritoire.

LA RAMÉE.

Monsieur, voilà une plume de corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à M. Lucifer... Au reste, c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le tambour; et il faut que le révenant ait fait son nid dans ce vieux mur... Si vous pouviez le dénicher?

LE BARON.

C'est à quoi je vais travailler.

MAÎTRE NICOLAS, *bas, à maître Pierre.*

Pour un sorcier, il me paroît bon homme.

LA RAMÉE, *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occasion pour découvrir celui qui m'a volé une piece de ma vaisselle. Puisque madame le paie, il me semble qu'on peut lui faire une

ou deux questions par-dessus le marché. (*au Baron à demi-voix.*) Monsieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON.

Parle... (*à maître Nicolas et à maître Pierre.*) Eloignez-vous.

LA RAMÉE, *bas.*

Monsieur, je crois que vous savez aussi-bien que moi que j'ai perdu la semaine derniere une de mes fourchettes d'argent.

LE BARON, *bas.*

Oh! vraiment oui, je le sais.

LA RAMÉE, *à part.*

Cet homme-là sait tout.

LE BARON, *bas.*

Sur cette fourchette d'argent il y avoit des armes?

LA RAMÉE, *à part.*

Cela est étonnant.

LE BARON, *bas.*

Trois têtes de paon, et l'écusson soutenu de deux licornes?

LA RAMÉE, *bas.*

Cela est vrai. (*à part.*) Je suis dans l'admiration. (*haut.*) Que me conseillez-vous de faire pour la retrouver?

LE BARON, *bas.*

Ecoute... Il faut...

LA RAMÉE.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Que, pendant quinze jours et quinze nuits...

LA RAMÉE.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE BARON, *bas.*

Tu ne boives que de l'eau.

LA RAMÉE, *bas.*

Que de l'eau?... Ventre-saint-gris!

LE BARON, *bas.*

Si tu bois une seule goutte de vin avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LA RAMÉE, *bas.*

Oh! j'aime mieux la perdre et en acheter une autre.

MAÎTRE PIERRE, *à maître Nicolas.*

Vois-tu comme le devin lui parle tout bas? Il y a quelque anguille sous roche.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! je gage qu'il parle de Nicole.

MAÎTRE PIERRE.

A propos de Nicole, il faut que je consulte le devin sur un de mes chevaux qui est malade. Il me donnera de meilleurs avis que notre maréchal.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée en montrant le Baron.*

Eh bien! que dites-vous de cet homme-là?

LA RAMÉE.

Je suis émerveillé! Il n'y a rien qu'il ne sache.

MAÎTRE PIERRE, *au Baron.*

Monsieur, peut-on, sans vous offenser, vous faire une petite question?

LE BARON.

Parle.

MAÎTRE PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie, qui est ensorcelé.

LE BARON.

Un cheval bai?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Comment diable peut-il savoir cela?

LE BARON.

Qui a été acheté d'un maquignon appelé Maraudin?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Il l'a deviné. Le grand homme!

LE BARON.

Et qui prend six ans?

MAÎTRE PIERRE.

Justement. (*à part.*) Cet homme-là est un démon. (*haut.*) Or, je voudrois savoir présentement si c'est la bonne femme Jaquette ou la vieille Mathurine qui l'a ensorcelé... Vous savez qu'elles vont au sabbat?

LE BARON.

Ce n'est ni l'une ni l'autre.

MAÎTRE PIERRE.

Ni l'une ni l'autre?... Ah! c'est donc la bonne femme Macée? car elle est la plus vieille du village... Je m'en étois, mordié, bien douté.

MAÎTRE NICOLAS, *à maître Pierre.*

As-tu fini, Pierre?

MAÎTRE PIERRE, *montrant le Baron.*

Oui; il te dira tout ce que tu voudras.

MAÎTRE NICOLAS, *au Baron.*

M. le docteur...

LE BARON.

Encore?

MAÎTRE NICOLAS.

Oh! je vous prie, ne refusez pas de m'écouter un moment.

LE BARON.

Dépêche-toi donc.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Vous savez, monsieur, que le sommelier et moi j'étions tous deux amoureux, sauf correction, d'une jeune drôlesse qui n'est pas mariée?

LE BARON, *bas.*

D'une fille?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comment peut-il savoir cela?

LE BARON, *bas.*

Poursuis.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or, parce qu'elle avoit accoutumé, ne vous déplaise, de venir quelquefois batifoler avec moi dans mon jardin, ils ont tous dit que pour son honneur il falloit...

LE BARON.

Que tu l'épousasses?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Pargué! v'là un homme bian savant!

LE BARON, *bas.*

Après.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or donc je l'ai épousée; et alle est accouchée de deux enfans.

LE BARON, *bas.*

Jumeaux?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

C'est prodigieux comme il devine!

LE BARON, *bas.*

Est-ce tout?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Sauf votre respect, mon bon monsieur, je serois curieux de savoir si effectivement ces deux petits innocens sont de mon estoc?

LE BARON, *en le faisant tourner plusieurs fois autour de sa baguette.*

Il faut voir... Viens... Tourne... Encore... Vite.

MAÎTRE PIERRE, *bas, à la Ramée.*

Regardez, regardez, maître Nicolas.... Que diantre fait-il là? Je crois qu'il court le garou.

LE BARON, *bas, à maître Nicolas.*

Ces deux enfans, dis-tu, sont jumeaux?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Oui... Suis-je leur pere à tous deux?

LE BARON, *bas.*

Il y en a un...

MAÎTRE NICOLAS.

Qui n'est pas de moi?... Je l'ai dit à madame Catau... Mais elle prend toujours le parti du sommelier.

LE BARON, *bas.*

C'est qu'il a la clef de la cave.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comme il a deviné cela sans rêver!... Ah! si mon pauvre maître étoit encore en vie, ça ne se passeroit, morgué, pas comme ça.

LE BARON, *bas.*

Feu M. le Baron étoit donc un bon maître?

MAÎTRE NICOLAS.

S'il étoit un bon maître? Il n'y en aura jamais un si bon: demandez à mes camarades.

LE BARON, *à la Ramée et à maître Pierre.*

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien M. le Baron?

LA RAMÉE, *pleurant.*

Ah! monsieur, tout le monde l'aimoit.

MAÎTRE PIERRE, *pleurant.*

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le pays, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans.

MAÎTRE NICOLAS, *sanglotant.*

C'étoit le meilleur voisin!

MAÎTRE PIERRE.

C'étoit le meilleur ami!

LA RAMÉE.

C'étoit le meilleur mari!

MAÎTRE NICOLAS.

On l'appeloit le soutien des veuves.

MAÎTRE PIERRE.

L'appui des orphelins.

LA RAMÉE.

Le pere des pauvres... Ah! ma pauvre maîtresse! Elle a bien perdu, aussi-bien que nous!

LE BARON.

Fut-elle bien affligée de la mort du Baron?

LA RAMÉE.

Elle a pensé mourir de douleur; et je suis sûr qu'elle le regrettera toute sa vie... Nous le pleurons tous les jours avec elle.

LE BARON, *à part.*

Voilà la plus belle oraison funebre que l'on me fera jamais... Ces pauvres gens me fendent le cœur.... Il me tarde de redevenir leur maître pour les récompenser comme ils le méritent.

SCENE II.

LE BARON, M. PINCÉ, MAITRE NICOLAS, MAITRE PIERRE, LA RAMEE.

M. PINCÉ, *aux trois domestiques.*

Avez-vous fourni à M. le devin toutes les choses dont il avoit besoin?

LA RAMÉE.

Oui, monsieur.

M. PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous.

(*Les trois domestiques sortent.*)

SCENE III.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

Pouvons-nous parler ici en sûreté ?

M. PINCÉ.

Oui, monsieur, car l'Esprit n'est pas dans sa niche. Il en est sorti par l'issue de derriere, pour aller battre le tambour dans la cave et dans plusieurs autres souterrains du château qui y aboutissent. Il lui faut au moins un quart d'heure pour faire sa tournée, et il se fera entendre ici à son retour.

LE BARON.

Autant que j'en puis juger, M. Pincé, il n'y a rien de répréhensible dans la conduite de ma femme. Cependant, il me reste des doutes fâcheux pour un homme qui aime aussi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguisement et de l'erreur où elle est pour m'éclaircir à fond, et il est de son intérêt comme du mien que je ne me découvre à elle qu'après que je me serai satisfait. Comment se porte-t-elle depuis son évanouissement?

M. PINCÉ.

J'ai lu quelque part dans un bon auteur qu'il faut qu'une veuve...

LE BARON.

Je vous demande des nouvelles de ma femme, et non point de cet auteur-là. Encore une fois, comment se porte-t-elle? car j'en suis fort en peine.

M. PINCÉ.

Elle est assez bien remise de sa frayeur. Madame Catau l'a fort rassurée, et je lui ai fait concevoir de grandes espérances du pouvoir de votre art.

LE BARON.

En effet, je suis sûr de réussir depuis que vous avez eu l'adresse de tirer le secret de Catau. Je n'aurois jamais cru que Léandre fût capable d'une entreprise si odieuse. Le traître veut tromper ma femme; mais...

M. PINCÉ.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes mort, et qu'ainsi vous n'avez plus de droit sur madame; car la mort éteint la possession : c'est une maxime établie par la loi *Quòd hanc*.

LE BARON.

Laissez là votre érudition, et me dites ce qu'est devenu le Marquis.

M. PINCÉ.

Il s'est sauvé à perte d'haleine, et, quand il a été à deux cents pas du château, il a envoyé chercher sa chaise; il a sauté dedans, et l'a fait partir avec tant de vîtesse qu'on l'a perdu de vue en un moment.

LE BARON.

L'aventure est plaisante! En un seul jour ma femme aura eu trois prétendans qui se seront succédés l'un à l'autre. Léandre a chassé le Marquis, et je ferai déguerpir Léandre.

M. PINCÉ.

C'est comme un clou qui chasse l'autre... (*riant.*) Ah! ah! ah! ah!... Pardonnez-moi cette petite saillie de gaieté.

LE BARON.

Je vous la pardonne volontiers, pourvu que vous songiez à ce que vous avez à faire. Ce que je vous recommande principalement, c'est la diligence.

M. PINCÉ.

Dans toutes les affaires, il n'y a rien de si essentiel que la diligence.

LE BARON.

Ecoutez-moi.

M. PINCÉ.

La diligence est l'ame des affaires; car...

LE BARON.

Ecoutez-moi, vous dis-je.

M. PINCÉ.

Aussi Séneque a judicieusement observé qu'elle produit quatre bons effets. Le premier...

LE BARON.

Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il est question de la mettre en pratique!

M. PINCÉ.

Mais, monsieur, si vous vouliez m'entendre...

LE BARON, *en colere.*

Tu ne te tairas pas?

M. PINCÉ.

Je suis muet.

LE BARON.

Pendant que je serai occupé à conjurer l'Esprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme : vous lui conterez toute mon histoire sans en oublier la moindre circonstance, afin que la surprise ne lui cause pas un second évanouissement.

M. PINCÉ.

Soit fait ainsi qu'il est requis... Mais il est bon de vous avertir, monsieur, que, depuis l'apparition de l'Esprit, madame souhaite ardemment de vous parler encore avant que vous entrepreniez de le conjurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience. Je me flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau sur ce qui me concerne?

M. PINCÉ.

Je n'ai eu garde! Madame Catau est femme; par conséquent, une infinité de raisons m'ont empêché de lui révéler notre secret. Je ne vous en dirai présentement que six. La premiere...

LE BARON.

Paix!... Je crois que voici la Baronne... C'est elle-même. (*M. Pincé sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LA BARONNE, MADAME CATAU.

LE BARON, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la revoir! Que je suis impa-

tient de l'embrasser!... Mais il faut que je suspende les mouvemens de ma tendresse, et que je reprenne la gravité du personnage que je joue.

(*il se promene, et fait plusieurs cercles à terre avec sa baguette.*)

LA BARONNE, *bas, à Madame Catau.*

En vérité, cet homme est surprenant; tous mes gens m'ont dit la même chose : ils m'assurent qu'il a connoissance de tout ce qui s'est passé de plus secret dans ma maison. (*au Baron.*) Très illustre et savant personnage, puis-je avoir un moment de conversation avec vous?

LE BARON.

Très volontiers, madame... Asseyons-nous. (*ils s'asseyent.*) Parlez... je vous écoute... Attendez, que je tâte votre pouls.

LA BARONNE.

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen?

LE BARON, *lui tâtant le pouls.*

Votre pouls m'a déja révélé un secret qui va vous étonner.

LA BARONNE.

Quel est ce secret, je vous prie?

LE BARON.

Dans un quart d'heure vous aurez un mari.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon! ce sera Léandre.... Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

LA BARONNE, *au Baron.*

Ah! Ciel! vous voulez dire apparemment que feu M. le Baron m'apparoîtra une seconde fois?

LE BARON.

Rassurez-vous, madame; vous n'aurez plus d'apparition à craindre. Le mari dont je vous parle sera vivant, et de chair et d'os comme je le suis.

MADAME CATAU, *à part.*

Il parle de mon homme, à coup sûr.

LA BARONNE, *au Baron.*

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point : c'est ce que je vous prédis, moi. J'ai trop aimé mon premier mari pour en pouvoir prendre un second.

LE BARON.

Et moi, je vous assure qu'il n'est pas possible que vous ayez plus aimé le premier que vous aimerez le second.

MADAME CATAU, *à part.*

C'est assurément monsieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre... J'aurai les mille écus.

LA BARONNE, *au Baron.*

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute la confiance que j'avois en vous... Si vous aviez connu feu M. le Baron de l'Arc!...

LE BARON.

Je l'ai connu comme je me connois moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara sa passion, je le vis près de vous dans votre appartement, lorsque ma-

dame votre mere, sous prétexte d'aller recevoir une visite, vous laissa tête à tête avec lui.

LA BARONNE, *à part.*

Il m'étonne! (*haut.*) Poursuivez, je vous prie... Rappelez-moi ces heureux momens.

LE BARON.

D'abord, vous fîtes rouler la conversation sur l'état de fille; vous soutîntes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une personne mariée. Le Baron réfuta vivement ce discours, et vous ne vous obstinâtes pas long-temps à défendre votre these. Le Baron, charmé de cette docilité, prit une de vos belles mains qu'il baisa avec transport; et il pensa mourir de joie quand vous lui dîtes que, malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laisseriez pas d'obéir aux volontés de votre mere.

LA BARONNE, *à part.*

Il n'omet pas une seule circonstance!

LE BARON.

Venons présentement à la premiere nuit de vos noces...

LA BARONNE.

Non, non; cela n'est point nécessaire.

MADAME CATAU, *au Baron.*

Oui; en voilà assez, en voilà assez.

LE BARON.

Ah! ah! madame Catau, vous souvient-il que le Baron vous fit un présent de trente pistoles, parce que vous aviez parlé en sa faveur?

MADAME CATAU, *à part.*

La peste soit du babillard! (*au Baron.*) Mais, monsieur, vous devriez bien ajouter que je refusai de les prendre.

LE BARON.

Oui, par cérémonie; car, à la seconde sommation, vous les mîtes dans votre bourse.

MADAME CATAU, *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prends garde. (*au Baron.*) Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout ne doit pas être indiscret.

LA BARONNE.

Plus je vous écoute, monsieur, plus j'admire l'étendue de votre art. C'est pourquoi je vous prie de faire en sorte que la seconde apparition de mon mari soit moins terrible que la premiere; car l'Esprit qui revient céans ressemble si fort à feu M. le Baron, que je ne doute plus que ce ne soit lui qui revient. De grace, tâchez de savoir de lui ce qui peut troubler son repos, et ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre.

LE BARON.

Je ne puis y réussir, à moins que vous ne me déclariez bien sincèrement si depuis qu'il est mort vous n'avez point engagé votre cœur à quelque autre. N'avez-vous pas reçu plusieurs amans? N'avez-vous pas écouté leurs protestations depuis son trépas? Gardez-vous de m'imposer: je ne pourrois rien faire pour vous.

LA BARONNE.

J'ai reçu beaucoup de visites par bienséance; mais j'ai congédié tous les amans. Le Marquis m'avoit été fort recommandé par des personnes d'un haut rang; il a de la naissance, et il doit être un jour puissamment riche.

LE BARON, *à part.*

Je suis perdu! (*haut.*) De sorte donc que vous l'aimiez.

LA BARONNE.

Au contraire, je le méprisois. J'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de sentimens, qu'il était libertin, insolent, présomptueux, et, qui pis est, qu'il avoit de très mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puisque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagemens.

MADAME CATAU, *à part.*

Nous verrons.

LE BARON.

Dans tout ce que vous venez de me dire, madame, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu M. le Baron.

LA BARONNE.

Ah! s'il pouvoit connoître ce qui se passe dans mon cœur, qu'il seroit satisfait du respect et de l'amour que j'y conserverai toute ma vie pour sa mémoire! Mais aussi jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui? C'était l'honneur, la probité, la sincérité même. Sa bonté, sa douceur, sa complaisance, ne

se sont jamais démenties un seul moment. Il avoit pour moi le plus tendre et le plus fidele attachement... Sa vie lui étoit moins précieuse que la mienne : j'en étois sûre, et j'avois mille preuves.... Mes larmes et ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

LE BARON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir, et j'ai peur de me découvrir avant qu'il en soit temps. (*haut.*) Madame... cela suffit. Vous pouvez présentement vous retirer : il faut absolument que je sois seul.

LA BARONNE.

Je prie le Ciel de seconder votre entreprise.

LE BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux.

(*la Baronne sort.*)

MADAME CATAU, *à part.*

Dieu veuille que Léandre se tire des pates de cet homme-là! Je commence à l'appréhender furieusement. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LE BARON.

Respirons maintenant. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie que j'en viens d'avoir... Pour rendre mon bonheur parfait, voyons comment Léandre soutiendra ma vue..... Abrégeons la cérémonie..... (*haut.*) Esprit qui tourmentes cette maison, je t'or-

donne de paroître et de venir me dire ce que tu demandes. (*Il se met dans un fauteuil vis-à-vis de la table, et trace des lignes sur le papier.*)

SCENE VI.

LE BARON, LEANDRE *paroît battant son tambour.*

LE BARON.

Je te prie, M. l'Esprit, ne fais pas tant de bruit : je suis occupé... (*Léandre s'avance en battant du tambour.*) Voilà une fort belle marche : recommence-la... (*Léandre recommence.*) Parbleu!... tu as bien l'air d'un Esprit. On ne peut rien voir de plus majestueux.... (*Léandre demeure comme immobile, les yeux fixés sur le Baron.*) Comme l'impudent me regarde !... Mais il est temps que tout ceci finisse... Va, va, mon pauvre Léandre, tire le rideau, la farce est jouée.

LÉANDRE, *à part.*

Léandre?... Ah! morbleu! je suis découvert. La friponne de Catau m'a trahi.

LE BARON.

Foi de grand astrologue, les mille écus que tu as promis à madame Catau ne te mettront point en possession de la Baronne.

LÉANDRE, *à part.*

Je n'en puis plus douter : la coquine lui a tout dit.

LE BARON.

Je n'ai rien su par elle... Mais, écoute-moi, Léan-

dre, et suis le conseil que je vais te donner. Sors de ces lieux à l'instant, ou je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition.

LÉANDRE.

Va te promener avec tes apparitions. Les charlatans ne m'effraient point...

LE BARON, *ôtant sa barbe et son nez postiches.*

Voyons donc si tu pourras conserver ton audace et ton sang-froid. Regarde, et tremble!...

LÉANDRE, *à part.*

Que vois-je?... Juste Ciel! en croirai-je mes yeux?... C'est lui-même, c'est le baron de l'Arc.

LE BARON.

Eh bien! t'ai-je trompé? L'apparition n'est-elle pas terrible? Ne devrois-tu pas rougir, indigne parent, du moyen dont tu t'es servi pour contraindre ma femme à t'épouser? Je devrois te punir comme tu le mérites; mais je suis encore assez généreux pour te pardonner. J'excuse un procédé honteux, que le bruit de ma mort rend moins blâmable. Ta confusion suffit à ma vengeance. J'impute tout à ta jeunesse, et je pourrai même te rendre mon amitié, si à l'avenir tu t'en montres digne.

LÉANDRE.

La générosité dont vous usez à mon égard me rendra votre amitié plus précieuse, et ma conduite à l'avenir vous prouvera combien j'ai de regrets de vous avoir offensé.

LE BARON, *à demi-voix.*

J'entends madame Catau : il faut que je lui fasse autant de peur qu'elle en a causé à la pauvre Baronne.

SCENE VII.

LE BARON, LEANDRE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à Léandre.*

Léandre! Léandre! Je vous fais mon compliment sur votre victoire... Allons, mes mille écus.... Vous ne me regardez point... Etes-vous devenu muet? *(elle le tire par la manche.)*

LE BARON, *venant tout-à-coup derriere elle.*

Que veux-tu?

MADAME CATAU, *se retournant, et voulant fuir.*

Ah! c'est mon maître!

LE BARON, *l'arrêtant.*

Doucement, madame Catau; ne courez pas si fort.

MADAME CATAU, *se laissant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent... Je perds la respiration... Je n'en puis plus...

LE BARON.

Tu croyois tromper ta maîtresse en lui faisant croire que je revenois; mais tu ne la trompois pas. Me voici: me reconnois-tu?

MADAME CATAU.

Hélas! oui, mon cher maître; je vous reconnois. Vous revenez sans doute pour me punir de mes mensonges et de ma perfidie?

LE BARON.

Malheureuse! je reviens pour te tordre le cou.

MADAME CATAU, *faisant un grand cri.*

Ah!... suis-je morte ou vivante? Je n'en sais plus rien.

LE BARON.

Leve-toi et me suis, ou je t'emporterai.

MADAME CATAU.

En enfer, sans doute?... Je n'ai pas la force de vous suivre... Je me meurs.

LE BARON, *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin... (*haut.*) Où est ta maîtresse?

MADAME CATAU.

Hélas! je n'en sais rien... Je ne sais où je suis moi-même... Elle est... Je ne puis parler.

LE BARON.

Tu es donc bien malade?

MADAME CATAU.

Elle est avec l'intendant...

LE BARON, *à part.*

Tant mieux! il l'aura sans doute prévenue, et ma vue ne l'effraiera point.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE BARON, M. PINCÉ, LEANDRE, MADAME CATAU.

LA BARONNE.

Où est-il? où est-il? que j'aille me jeter entre ses bras!... (*apercevant le Baron.*) Ah! le voici... lui-même... (*au Baron.*) Quel bonheur de vous revoir!... Je suis si charmée, si transportée que je ne puis exprimer ma joie.

LE BARON.

Oui, je respire encore pour vous estimer et pour vous chérir mille fois plus que moi-même.

MADAME CATAU, *en se relevant promptement.*

Madame, ne l'embrassez pas; il va vous tordre le cou... C'est un revenant.

LA BARONNE.

Que veut dire cette folle?

LE BARON.

Pour la châtier de sa fourberie, je me suis un peu diverti à l'effrayer : c'est l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

MADAME CATAU.

M. Pincé ne raille-t-il point quand il dit qu'il n'est pas mort?

M. PINCÉ.

Non, mon ange; il dit vrai, par trois raisons. La premiere...

LA BARONNE, *au Baron.*

Comment avez-vous pu avoir la cruauté de différer si long-temps mon bonheur? Vous m'avez dérobé des momens précieux, que je regretterai toute ma vie.

LE BARON.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre félicité plus parfaite : elle ne pouvoit l'être si j'eusse conservé des soupçons; et les apparences m'en faisoient naître. Je me suis éclairci par moi-même, et ce qui sembloit vous accuser n'a servi qu'à prouver votre constance. La mort même n'a pu détruire votre amour.

LA BARONNE.

Et l'absence n'a fait qu'augmenter votre tendresse... Veuille le Ciel que je puisse faire votre bonheur jusqu'au dernier instant de ma vie!

LE BARON.

Que tout se ressente ici de la joie dont je suis pénétré. Je veux célébrer ce jour comme un second mariage que nous contractons, vous et moi. Que mes domestiques se réjouissent; qu'on appelle tous mes voisins... M. Pincé, pour vous témoigner ma reconnoissance, je sais que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas assez de bien pour vous. Epousez-la : je lui pardonne, et m'engage à lui donner les mille écus qui lui ont été promis; et comme je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une seule personne qui ait sujet de s'affliger... (*à la Baronne.*) faites grace à Léandre : c'est moi qui vous en prie.

LA BARONNE.

De tout mon cœur.

MADAME CATAU.

Ah! mon cher maître, vous êtes toujours le même.

LA BARONNE, *au Baron.*

Non seulement je pardonne aussi à Catau, mais je regarde ce que vous faites pour elle comme une nouvelle marque de la tendresse dont vous m'honorez.

MADAME CATAU, *à M. Pincé.*

Mon cœur, vous qui êtes éloquent, remerciez-les pour nous deux.

M. PINCÉ, *au Baron et à la Baronne, en leur faisant une profonde révérence.*

Monsieur et madame, le présent que vous me faites est de deux especes : la premiere, c'est une femme vertueuse; la seconde, c'est une femme dotée de votre main. Par conséquent ma reconnoissance doit éclater en deux manieres : en premier lieu, par mon très humble remerciement; en second lieu, par les vœux que je fais pour que (*au Baron seul.*) vous ne mouriez plus, et pour que vous trouviez cette nuit-ci aussi délicieuse que la premiere nuit de vos noces.

FIN DU TAMBOUR NOCTURNE.

EXAMEN

DU TAMBOUR NOCTURNE.

Le goût produit par les contes de revenans dont on amuse l'enfance, et qui se conserve dans la plupart des hommes par le penchant naturel qu'ils ont à se rappeler les premieres impressions qu'ils ont reçues, a probablement donné lieu au merveilleux des poëmes et des anciens romans. L'effet de ce merveilleux est presque toujours sûr, pourvu qu'il soit préparé avec art, que les émotions soient graduées de maniere à ce que le lecteur arrive sans s'en apercevoir aux évènemens surnaturels dont on a voulu le frapper, et qu'il y trouve même une sorte de vraisemblance. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'amener convenablement des situations de ce genre dans une piece de théâtre, dont la durée est renfermée dans des limites très étroites, l'inconvénient d'offrir au spectateur, qui va toujours beaucoup plus loin que ce que l'on peut présenter à ses regards, des objets dont il reconnoît bientôt la réalité, et qui par conséquent ne le frappent point : toutes ces considérations ont détourné les poëtes dramatiques de se servir de ce moyen qui, dans une narration, peut produire de si grands effets. Il n'a été employé dans la tragédie que par Durier dans Saül, et par M. de Voltaire dans Sémiramis ; dans la comédie, si l'on excepte le Festin de Pierre, il a toujours été pris du côté plaisant.

Destouches, qui avoit un excellent esprit, sentit qu'il ne pouvoit s'éloigner de la route tracée par ses prédécesseurs. Se bornant à tirer de la situation donnée tout le

comique qu'elle pouvoit fournir, il peignit les désordres d'une maison où les domestiques sont livrés à la crainte des revenans, la lâcheté d'un faux brave, et l'apparition subite d'un époux qui, pour chasser ceux qui prétendent à la main de sa femme, n'a pas besoin d'employer les moyens violens dont se sert Ulysse revenu dans son palais. Du reste, rien de surnaturel dans cet ouvrage : le spectateur est dans la confidence dès la seconde scene.

La comédie du Tambour nocturne est d'un ordre inférieur aux pieces du même auteur : les caracteres n'y sont pas dessinés avec autant de soin ; à l'exception de deux rôles subalternes qui sont même un peu chargés, les autres ont peu de couleur : l'intrigue n'est pas fortement conçue, tous les évènemens sont prévus, et jamais les personnages ne se trouvent dans ces situations difficiles dont, au premier coup d'œil, il paroît impossible de les tirer. Cependant cette piece plaît toujours à la représentation, parce que le style en est élégant et facile, et parce que les situations, sans exciter une vive curiosité, sont amenées avec esprit, et ne s'éloignent pas trop de la vraisemblance qu'exige la perspective théâtrale : le rôle de la Baronne est plein de décence et de véritable sensibilité ; elle n'affecte point une douleur que le temps a dû calmer ; elle éconduit le fat qui veut l'épouser, avec politesse et sans pruderie : la scene qui précede le moment où elle reconnoît son époux est remplie de grace et de délicatesse ; elle amene parfaitement le dénouement en éloignant tous les doutes qu'avoit pu concevoir le Baron. Ce personnage a beaucoup de noblesse ; l'instant où, déguisé en astrologue, il voit ses domestiques faire son éloge et donner des larmes à sa mort, offre une situation fort dramatique. Les rôles de M. Pincé et de madame Catau sont en possession de plaire

au public. Le premier est sur-tout très original : on desireroit seulement que l'auteur fût moins souvent revenu sur les mêmes plaisanteries, et qu'il n'eût employé que celles que la situation et le caractere donné lui fournissoient.

Destouches attachoit beaucoup moins d'importance au Tambour nocturne qu'au Dissipateur; aussi avoue-t-il franchement dans sa préface qu'il doit l'idée de la premiere de ces pieces à M. Addison. Ses réflexions sur le théâtre anglois annoncent beaucoup d'indulgence ou beaucoup de politesse. Il est probable que Destouches, en louant les Anglois, vouloit reconnoître l'accueil qu'il avoit autrefois reçu d'eux.

Cette comédie est la seule dans laquelle l'auteur ait attaqué directement les principes de la philosophie moderne, qui commençoient alors à se répandre. Moliere, dans le Festin de Pierre, avoit peint un esprit fort; mais les vices de D. Juan l'entraînent beaucoup plus à l'incrédulité qu'un système raisonné et suivi. Dans le Tambour nocturne, le Marquis, sans être tout-à-fait un mauvais sujet, étale des opinions hardies, et raisonne son incrédulité. La Baronne combat ce système avec beaucoup de graces, quand elle lui dit : « Cette variété admirable de « fleurs, de plantes, d'arbres, de fruits, sur lesquels je « me récriois, vous paroissoit indigne de votre attention : « ces chefs-d'œuvre de la nature, dont l'art ne peut appro- « cher, sont, si l'on veut vous en croire, une production « du hasard. Croyez-moi, M. le Marquis, défaites-vous de « cette philosophie : outre qu'elle pourroit vous être fa- « tale, je vous avertis qu'elle est très ridicule. Ne vous « étonnez pas si je prends cela au sérieux. Je suppose ce- « pendant que tout ce que vous m'avez dit là-dessus n'é- « toit que pour faire briller votre esprit. Je vous pardonne

« cette petite vanité ; mais n'y retournez plus. De grace, « où avez-vous puisé cette doctrine-là ? Elle me paroît « bien étrange. » Le Marquis répond par des plaisanteries ; mais l'auteur montre bientôt quel fond on peut faire sur les prétendus esprits forts ; au premier bruit du tambour nocturne, ce philosophe qui affichoit tant de hardiesse en causant avec une femme, prend lâchement la fuite.

La conversation entre le Marquis et la Baronne, qui a amené la citation que nous venons de faire, a été supprimée à la représentation ; et comme cette piece n'a été jouée que depuis la mort de l'auteur, on doit supposer qu'il auroit approuvé lui-même les suppressions qui ont été faites. Il est très bien de défendre les bons principes, mais chaque chose a sa place, et ce qui fait longueur dans une comédie est toujours déplacé. L'auteur a tiré tout le parti possible d'un sujet qui ne paroissoit qu'une farce ou un monstre dramatique : elle fait beaucoup rire à la représentation, effet que nos pieces modernes produisent rarement, même lorsqu'elles tendent à ce but ; mais nos pieces modernes manquent trop souvent de naturel, et on en trouve beaucoup dans le dialogue du Tambour nocturne.

FIN DE L'EXAMEN DU TAMBOUR NOCTURNE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE ONZIEME VOLUME.

FIN DU ONZIEME VOLUME.

